

# PLUS GRAND QUE NOUS

ANNE-MARIE TATE



A nos amis Frédéric et Nathalie Chavanne-**O**'Neill  
**Sans qui ce récit n'aurait pas vu le jour**

**Ma reconnaissance va à Frédéric qui m'a lancée  
dans l'aventure d'écrire ce modeste ouvrage.**

Je remercie tout particulièrement Nathalie,  
ainsi que Stéphanie Le Saux, Guy et Sabine de Raphélis  
qui ont pris soin du texte,  
par leurs conseils, lectures et relectures

Le seul vrai facteur de la guerre, c'est l'homme.

Martin Motte, Historien

Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes,

Chaire : Histoire de la guerre (XIX-XX siècles)

La paix n'est pas une idée,  
mais des hommes et des femmes qui deviennent différents.

Frank Buchman

Fondateur du Réarmement Moral<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> En 2001, lors d'une assemblée générale internationale, le mouvement a voté un changement de nom. Réarmement moral devint « Initiatives et Changement ».

## TABLE DES MATIERES

- I. PREFACE
- II. REARMEMENT MORAL, UN CHEMIN DE CONTRADICTION
- III. L'HISTOIRE DANS LAQUELLE S'INSCRIVENT LES NOTRES
- IV. AU CŒUR DE LA MELEE
- V. AVEC LES PIONNIERS DU REARMEMENT MORAL EN France
- VI. LA NAISSANCE DE L'UNION EUROPEENNE
- VII. LA VIE D'EQUIIPE, UN TREMLIN AVEC SES DEFIS
- VIII. AU CANADA, SIGNES PRECURSEURS DE « LA REVOLUTION TRANQUILLE »
- IX. PENDANT CE TEMPS, ALAIN BANQUIER MILITANT
- X. LE GRAND SAUT
- XI. DANS L'ARENE SOCIALE EN LOIRE ATLANTIQUE
- XII. L'ASIE ENTRE DANS NOTRE VIE DURABLEMENT
- XIII. L'EPOPEE DU « CHANT DE L'ASIE »
- XIV. LE SPECTACLE NOUS EMMENE D'UN CONTINENT A L'AUTRE
- XV. L'INDOCHINE FRANCAISE, NOUVELLE ETAPE
- XVI. CAMBODGE, UNE FIDELITE ENVERS ET CONTRE TOUT
- XVII. D'UNE GUERRE A L'AUTRE
- XVIII. RETOUR EN FRANCE
- XIX. APPORTER LA PAIX DANS SON VOISINAGE
- XX. CONSTRUIRE DES PONTS
- XXI. EVEIL POUR TOUS
- XXII. L'AVENIR EST A VOUS
- XXIII. CREUX DE VAGUE – PERSPECTIVES PROMETTEUSES
- XXIV. ANNEXES – QUELQUES PORTRAITS

## I - PREFACE

En ce 1<sup>er</sup> janvier 2023, alors que la guerre fait rage entre l'Ukraine et la Russie, je reprends le souhait dont notre ami Frédéric Chavanne nous a fait part en 2017 : écrire ce qui a orienté la vie de mon mari, Alain, et la mienne, et nous a portés, depuis notre rencontre avec le mouvement qui nous réunit. Comment pourrions-nous garder pour nous ce qui a été si riche d'événements, aussi bien en France que dans des pays auxquels nous nous sommes profondément attachés ? Nous nous sentions tous les deux si peu de chose face à des situations qui nous dépassaient totalement. Nous avons été propulsés hors de nous-mêmes dans une tâche qui était bien plus grande que nous, bien plus grande que nos co-équipiers. Ce récit-témoignage en toute transparence, se veut une expérience, une réflexion et sur la guerre et la paix.

\* \* \*

En 2017, Frédéric Chavanne a voulu interroger Alain qui atteignait ses 90 ans. Il sentait l'urgence de récolter le récit de sa vie quand sa mémoire était encore assez vive pour partager son cheminement.

Pour marquer ses 90 ans, j'ai invité dans un restaurant du XVe arrondissement de Paris une de nos voisines, Dany, quatrième génération d'une famille d'instituteurs en Algérie depuis 1890, arrivée en France en 1962 avec le strict minimum. L'un des frères d'Alain, Yves, ancien commandant au long cours dans la marine marchande, et sa femme Marie-Thérèse étaient aussi présents. Alain avait préparé un petit texte qu'il a lu avec une certaine solennité : « Nous sommes ici pour faire la fête et nous réjouir ensemble. Non que nous soyons des saints, nous avons tous été entraînés dans une vie d'aventures : la résistance, le drame algérien, les grands voyages, le don de nous-mêmes au service des autres, non que nous soyons des saints ; nous

avons tous connu la souffrance et la perte d'un être cher. Tu n'as pas l'âge de tes artères mais celui de ton idéal. Tu es vieux à vingt ans si tu acceptes la médiocrité, le mensonge ou l'injustice. Et tu seras jeune à 80 ans si ton cœur est grand ouvert et émerveillé. Quel que soit ton âge, ta place n'est pas avec ceux qui gémissent mais au milieu du fleuve qui ne cesse de couler de génération en génération. »

Alain a rappelé que deux ans auparavant, le curé de notre paroisse parisienne, St Antoine de Padoue, avait proposé à ceux qui le souhaitaient de recevoir le sacrement des malades : le prêtre leur impose les mains et dépose dans celles du malade quelques gouttes d'huile sainte. Ce geste a pour but de les aider à vivre un temps nouveau dans leur corps et dans leur cœur. « Pourquoi ne pas y participer moi-même, s'était demandé Alain. La cérémonie a eu lieu au cours d'une messe du soir, en semaine. Nous étions quatre à recevoir ce sacrement. Depuis, je suis devenu heureux de vivre, soulagé, je ne crains plus la mort. Maintenant, le Seigneur fera ce qu'il voudra. En rentrant à la maison, j'ai entendu les nouvelles du monde avec les massacres et les souffrances et, pour la première fois, j'ai pleuré à chaudes larmes, dans la pitié que j'éprouvais pour ces êtres souffrants. »

J'aurais aimé qu'Alain et moi puissions rédiger ensemble ce témoignage. Hélas, cela n'a plus été possible car quatre ans plus tard il nous quittait. Cependant, je sens qu'il est présent à mes côtés et qu'en quelque sorte il participe à ce travail de mémoire.

\* \* \*

## II - REARMEMENT MORAL, UN CHEMIN DE CONTRADICTION ?

Oui, j'ose employer ce terme, car tout choix de vie qui sort d'un itinéraire confortable est bien un chemin de contradiction. Les événements de l'époque justifiaient pleinement notre choix. Pour Alain, ce fut la fin de la seconde guerre mondiale. Pour moi, ce furent les guerres de libération des colonies françaises et « la guerre froide » qui pénétrait parfois au cœur même des familles.

En 1937, un pasteur américain, Frank Buchman, dont les ancêtres d'origine suisse sont luthériens, lance le « Groupe d'Oxford ». La révolution bolchevique avait eu lieu en 1917. L'Allemagne, humiliée par sa défaite en 1918 et le traité de Versailles en 1922, entraînée par Adolf Hitler réarme massivement. Certes, elle veut prendre sa revanche, mais surtout conquérir le monde en brandissant la croix gammée. Devant le danger, le reste de l'Europe tente de rattraper son retard sur le plan militaire. Opposées au National-Socialisme qu'Hitler avait lancé, les deux puissantes forces idéologiques que sont les Etats-Unis et l'URSS s'unissent un temps pour finir par s'affronter quelques années plus tard.

Buchman, entouré de ses proches collaborateurs du Groupe d'Oxford, espère d'abord qu'il est possible de retourner les esprits au cœur de l'élite allemande. En 1937-38, il se rend compte qu'il est trop tard. Alors qu'il fait une marche méditative en Forêt Noire, donc en Allemagne même, une pensée s'impose à lui : Réarmement moral, réarmement moral...le prochain grand mouvement dans le monde sera un réarmement moral et spirituel des nations. Face à deux idéologies conquérantes, il veut offrir une autre voie, ouverte à tous, de toutes cultures spirituelles, de toutes nationalités : le Réarmement moral est ainsi né et fut lancé en Angleterre, lors d'un congrès syndical auquel Buchman est invité. Il s'agissait d'un mouvement qui, sans structure, sans financement autre que celui qui venait de la générosité de ceux qui en ont été convaincus. Buchman le décrit lui-même en ces termes :

« Ce n'est pas une institution, ce n'est pas un point de vue, il déclenche une révolution qui commence en vous. »

Il s'agissait bien d'une révolution qui demande de sortir des sentiers battus, de remettre en cause sa manière de vivre et son confort, surtout les petites ou grandes compromissions qui, sans faire de bruit s'installent dans nos vies et les rendent stériles. Le Réarmement moral était bien un chemin de contradiction.

Pendant la guerre, la plupart des permanents du Réarmement moral se sont engagés dans l'armée américaine ou britannique, d'autres ont remplacé des ouvriers eux-mêmes mobilisés. Parmi les Français, comme Alain, bon nombre ont rejoint la Résistance.

Dès la guerre terminée, Frank Buchman a rassemblé ses collaborateurs rapprochés. Il avait la conviction très forte que, malgré le mal que l'on s'était fait, le monde ne pourrait se reconstruire sans réconciliation.

\* \* \*



### III - L'HISTOIRE DANS LAQUELLE S'INSCRIVENT LES NOTRES

#### Alain : une famille du nord de l'Angleterre

La famille Tate est originaire du Yorkshire, au nord de l'Angleterre, proche de l'Ecosse. Suivant que ses membres sont établis d'un côté ou de l'autre de cette frontière, leur nom peut s'épeler Tait ou Tate. Le frère aîné d'Alain portait le kilt en certaines occasions et jouait de la cornemuse. Depuis ses premiers pas sur le sol britannique vers 1066, la famille Tate connaît bien des histoires d'amour entre des hommes et des femmes qui venaient tantôt d'un côté ou de l'autre de la Manche.

Né en 1808, l'arrière-grand-père d'Alain, George (Bawtry) Tate, diplômé de Cambridge, est ingénieur en génie civil et spécialisé dans la construction de lignes de chemin de fer, de ponts et de viaducs. Cela lui valut d'être engagé par la compagnie qui avait obtenu le contrat du gouvernement canadien de la construction du Grand Trunk Pacific Railway.

Construire un chemin de fer qui relierait toutes les provinces canadiennes d'Est en Ouest était un projet grandiose pour le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. George prit la nationalité canadienne et conduisit les travaux pour la construction de l'importante portion allant de Toronto jusqu'au Viaduc de Port Hope. Il n'avait pas froid aux yeux, au propre comme au figuré, car alors les travaux ne s'interrompaient pas, même quand la température descendait bien en-dessous de zéro.

Ce viaduc est toujours en usage, des réparations et des améliorations ayant été faites au cours des années. Alain est allé avec émotion le photographier en 1979 lors de l'un de nos séjours à Montréal.

En 1919, le Grand Trunk Pacific Railway fut nationalisé et fonctionne depuis sous le nom de Canadian Railway Company.

George Tate et sa femme Henrietta eurent plusieurs enfants au Canada, dont le grand-père d'Alain, George Frederik Tate. Ils revinrent en Angleterre, mission accomplie. Agnès, l'épouse de George Frederik, avait une grande amie en Bretagne qui encouragea le couple à acheter une maison de vacances proche de son château, à proximité de Dinard. Cette maison s'appelle *Villa St George* et existe toujours.

## 1914 - Premier contact avec la guerre

C'est à la Villa St George que naquirent leurs trois enfants, deux filles et un fils, George Edward Cecil Tate, le père d'Alain. C'est là aussi que les surprit la première guerre mondiale en 1914. George Edward s'engagea comme ambulancier dans les troupes anglo-américaines et transporta les blessés et les morts sur les lignes de front à Verdun. Ses deux sœurs se marièrent, l'une aux Etats-Unis, l'autre au Havre. Ses parents vinrent s'établir au Havre pour être proches de leur fille, et c'est naturellement que George Edward Cecil vint les rejoindre en 1918 à la fin de la guerre. Il y fit la connaissance d'une famille franco-italienne, les Bresciani dont George Edward Cecil épousera l'une des filles, Marthe. Sur les cinq enfants des Bresciani, deux fils furent tués pendant la guerre, le troisième, violoniste, perdit l'usage d'un bras. La famille était habitée d'une amertume tenace vis-à-vis des Allemands.

Marthe et George eurent huit enfants dont le premier mourut à l'âge de huit ans d'une septicémie foudroyante. Le troisième, Alain, naquit au Havre en 1927. Dans cette fratrie, une seule fille que George voulait appeler Maud en mémoire d'une parente, mais on lui fit remarquer que la consonnance Maud Tate<sup>2</sup> n'était pas élégante en français ! Elle s'appellera donc Monique. Alain racontait que les garçons étaient assez délurés et jouaient aux petits voyous. Leur mère devait sévir de nombreuses fois.

La famille passa les premières années de la seconde guerre mondiale au Havre et vécut sept exodes. Le Havre fut presque entièrement rasé par les bombardements et tout spécialement le dernier, pour comble de malheur, par l'aviation alliée canadienne !

Le père d'Alain était un self-made man avec un petit côté aventurier ; après avoir occupé différents emplois, il est entré, grâce à la recommandation de son beau-frère, dans la société Worms, courtiers maritimes et banquiers. Sans diplôme, il ne craignait pas les risques et le travail, et a été ainsi promu à des postes de responsabilités. En pleine seconde guerre mondiale, il fut nommé à Paris et termina sa carrière dans la société Worms comme fondé de pouvoir.

La famille s'est installée rue Raynouard dans le 16<sup>e</sup> arrondissement dans un Paris occupé. Une nouvelle page commença à s'écrire pour la famille. Que de risques les deux frères aînés, Tony et Alain, lui firent courir, à une période où il fallait être sur ses gardes en permanence.

Tous les deux ont rejoint des réseaux de résistance, différents pour l'un et l'autre. Lycéen à Janson de Sailly, Alain s'engagea dans le réseau « Défense de la France ». L'un des

---

<sup>2</sup> En anglais, Tate se prononce comme une tête, ce qui aurait donné phonétiquement « maux de tête » !

responsables du réseau était Philippe Vianney, de la famille du Curé d'Ars. Philippe sentait que les Français n'étaient pas informés de la réalité ; il assura la diffusion d'un bulletin clandestin donnant les nouvelles de ce qui se passait réellement. Comme le racontait Alain, « tout était compartimenté : nous ne nous connaissions pas, ceux qui récoltaient les informations, ceux qui rédigeaient, ceux qui transportaient et ceux qui distribuaient le bulletin. Moi, je transportais les paquets de bulletins et les plaçais à un endroit fixé, une autre équipe les récupérait, sans que nous ne nous rencontrions. »

L'une des chevilles ouvrières du réseau était Jacques Lusseyran<sup>3</sup>. Dans son enfance un accident l'avait rendu aveugle mais ses parents tinrent à ce qu'il continue une scolarité normale. Il suivait les cours grâce à une machine à écrire équipée de touches en braille, parlait plusieurs langues, entre autres l'allemand couramment, mais il ne le disait pas. C'était extrêmement utile pour écouter certaines conversations et donc glaner des informations. Il était surtout responsable du recrutement. Sa cécité lui avait permis de développer un sens aigu de perception du caractère des jeunes qui se proposaient, juste au ton de leur voix. Il sentait si tel ou tel était fiable ou non. Un jour, il se laissa pourtant convaincre d'accepter un étudiant en médecine qui ne lui inspirait pas confiance, mais que d'autres pensaient qu'il serait une excellente recrue. Hélas, il avait senti juste : l'étudiant se révéla être un traître et dénonça à l'occupant les acteurs principaux du réseau ; Jacques et plusieurs de ses camarades furent arrêtés et déportés à Buchenwald en 1944<sup>4</sup>.

« En famille, nous écoutions la BBC tous les jours, continue Alain. J'éprouvais un fort jugement à l'égard des Français dont je soulignais la responsabilité de la défaite de 1940.

« Cinq ans plus tard, après la libération, j'aspirais à vivre pour quelque chose qui vaille la peine. Je ne voulais plus être français (nous avons la double nationalité), ni catholique. Je suis allé voir du côté protestant. Après le bac, je me suis malgré tout inscrit à la préparation au concours d'entrée à Sciences Po car ce qui m'intéressait avant tout était l'état du monde et son évolution. Mais le cœur n'y était pas, j'ai tout laissé tomber. Je me sentais anglais et je suis parti pour l'Angleterre. Seulement voilà, j'avais emporté mes problèmes et, disons-le, ma dépression. Heureusement la Providence était là et tout a basculé en 1950. »

\* \* \*

---

<sup>3</sup> Jacques Lusseyran, auteur de « Et la lumière fut... »

<sup>4</sup>« En 1942, Geneviève de Gaulle rejoint un groupe de jeunes résistants qui éditent un journal clandestin, « Défense de la France » ; elle signe plusieurs articles sous le nom de Gallia et devient un des membres du comité directeur... A Pâques 1943, Geneviève de Gaulle est chargée du secrétariat de rédaction du journal. Mais un étudiant en médecine s'est introduit dans l'organisation par vénalité. C'était un agent double. Ses dénonciations vont provoquer des arrestations massives...personne ne parlera...elle sera déportée à Ravensbruck...elle n'a pas 23 ans. » In « Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillon, Dialogues », présentés par Isabelle Anthonioz-Gaggini, Ed. Plon

## Anne-Marie : enfance au Maroc

Je suis née au Maroc en 1936. Lorsque je l'ai quitté en 1955, on me posait souvent la question : d'où vient votre famille ? Je ne savais que répondre. Je savais que ma mère était originaire de Dordogne. Ses parents étaient des gens simples – on trouvait des peintres en bâtiment. Mon grand-père était venu à Paris où il était devenu commissaire de police. Ma mère était fille unique.

En 1975, mon frère a définitivement quitté le Maroc où il était médecin. Arrivé en France, il a voulu effectuer des recherches sur la famille de ma mère. Sachant qu'elle était née dans un ravissant petit village, Champagne-Fontaine, il est allé voir le cafetier sur la place, face à l'église, un vague cousin. « Alors, Maxime, a répondu ce dernier à mon frère qui lui posait quelques questions, tu es venu chercher tes vignes ? » Etonnement de mon frère ! Evidemment, il ne savait pas qu'il y avait des vignes dans la famille et cela ne l'intéressait nullement d'en avoir. Il était à la recherche non pas de vignes, mais de ses racines. Il n'a pas insisté.

Devenue jeune fille, ma mère avait fait la connaissance de mon père, Maurice Rousselle, né en 1903 à Istanbul, alors Constantinople. La famille de mon père du côté maternel était établie dans l'Empire Ottoman depuis le 16<sup>e</sup> siècle. A Constantinople, mon grand-père paternel, Paul Rousselle, travaillait pour le compte d'une banque allemande et s'occupait du recouvrement de la dette ottomane. Lorsque la première guerre mondiale éclata, mon père avait 14 ans. Ma grand-mère quitta Constantinople immédiatement avec ses trois enfants. Français, mon grand-père fut alors mobilisé dans l'armée française. Il fut rapidement fait prisonnier en Allemagne. Pour une raison que j'ignore, ma grand-mère et ses enfants furent accueillis en Suisse, après un passage en France. C'est à Montreux, au bord du Lac Léman que mon père poursuivit ses classes secondaires. La guerre terminée, mon grand-père installa sa famille à Antibes, en France, où il fonda un cabinet de géomètre.

Ses études secondaires terminées, passionné de mathématiques, mon père se présenta au concours de l'Ecole Centrale, mais devant le refus de son père de lui payer ses études, il y renonça. Ils travaillèrent ensemble pendant quelques années. Puis, marié et père d'un petit garçon, il chercha du travail et en trouva au Maroc, d'abord comme géomètre, puis topographe. A cette époque, l'absence de cadastre était souvent une source de conflits entre les Marocains pour savoir, par exemple, à qui appartenait le champ du voisin.

\* \* \*

## De la résistance aux luttes syndicales

Dans quel état se trouve le monde en 1950 ? La seconde guerre mondiale est terminée depuis cinq ans, deux bombes atomiques ont pour la première fois été utilisées réduisant en cendres les villes japonaises de Nagasaki et Hiroshima, le nazisme est vaincu, le premier procès de Nuremberg s'est tenu entre novembre 1945 et octobre 1946. Ce procès a condamné à la peine capitale les plus importants criminels de guerre nazis. Parallèlement, le Tribunal Militaire International pour l'Extrême Orient traque et condamne les principaux responsables des atrocités japonaises : le général Tomoyuki Yamashita, exécuté en 1945 aux Philippines, le général Tojo, premier ministre de l'empire du Japon, condamné et exécuté en 1948.

La jeunesse, en France et ailleurs, a envie d'oublier ces drames et de jouir de la vie. Après tout, on avait bien assez souffert ! Les Américains ont apporté en Europe, avec le chewing-gum, de nouvelles danses endiablées. Beaucoup veulent reprendre le fil de leurs études. Mais tout reste à reconstruire. Les villes sont encore en ruines sur les côtes de l'Atlantique comme de l'autre côté du Rhin. Les accords de Yalta (1945) ont divisé l'Europe en deux.

De plus, beaucoup entendent sourdre d'autres menaces. En Asie, une nouvelle guerre a commencé en Corée. Les mouvements pour l'indépendance de l'Indochine se font plus pressants – Hô Chi Minh, à la tête du Parti Communiste vietnamien, est soutenu par l'URSS mais aussi encouragé discrètement par les Etats-Unis poussant la France à accorder la liberté aux peuples de l'Indochine.

En 1946 débute la guerre d'Indochine. Ecrasée lors de la terrible bataille de Dien Bien Phu en 1954, où 8.000 jeunes Français ont été tués et plus de 10.000 faits prisonniers, la France signe à Genève des accords qui partagent le Vietnam en deux au 17<sup>e</sup> parallèle, mais la guerre n'est pas terminée pour autant. Chacune des deux parties du pays s'affrontent : au Sud, les Etats-Unis ont pris le relais de la France tandis que l'URSS soutient Hô Chi Minh et le Nord. La guerre qui devait déborder sur le Laos et le Cambodge a duré jusqu'en 1975. La défaite de la France en 1954 a vu le conflit se déplacer graduellement en Afrique du Nord.

« C'est donc en 1950, dans cette atmosphère pleine de contradictions, que je suis parti pour l'Angleterre, raconte Alain à qui je laisse de nouveau la parole. Par relations, j'ai trouvé un travail à Londres, à la Banque... de l'Indochine ! Mais je n'ai pas trouvé la paix intérieure tant recherchée. Ayant entendu parler du Réarmement moral, qui travaillait ardemment à la réconciliation franco-allemande, j'ai eu l'idée de contacter ce mouvement à Londres. J'ai obtenu un rendez-vous et fus orienté vers un jeune comptable, Roy Page. J'attendais beaucoup de cette rencontre tant sur le plan personnel que sur le plan de la situation mondiale. Nous avons rendez-vous dans un restaurant en ville, puis nous avons fait une longue promenade dans un parc. Il m'a parlé de ce que faisait le Réarmement moral pour réconcilier Français et Allemands, des premières rencontres internationales à Caux, en Suisse. Tout ce qu'il disait me passionnait. Mais je ne m'attendais pas qu'il aille ensuite si vite au but.

« Alors que j'avais tourné le dos à la foi de ma famille, Roy soudain me pose une question un peu abrupte à laquelle je n'avais pas du tout pensé :

- Est-ce que vous croyez en Dieu ?
- Euh, je pense qu'il est là-haut quelque part, comme la lune et le soleil, mais pas plus.

Sa réponse fut tout aussi surprenante que sa question :

- Je pense que si vous lui donniez votre vie, vous le trouveriez.

J'ai été de nouveau surpris, mais j'ai accepté l'essai. Roy m'a proposé que nous allions au bureau du Réarmement moral où il y avait un endroit calme propice à cette démarche. Il a suggéré que nous nous agenouillions. Et je me suis entendu dire, sincèrement : Mon Dieu, si tu existes, je te donne ma vie.

« Roy me propose alors de faire un bon examen de conscience le lendemain et de commencer mes journées par un moment de silence, en écrivant mes pensées. C'est lui qui m'a appris que ce temps de silence, suffisamment long pour être fructueux, était au cœur des valeurs du Réarmement moral. « Ecouter la petite voix intérieure », comme disait Gandhi. Cela me permettrait de percevoir ce qui devait changer dans ma façon de vivre, de laisser monter en moi les intuitions positives qui pourraient faire de moi un citoyen capable d'apporter des solutions lorsque je détectais des changements nécessaires autour de moi. La pratique de ce moment de silence ne m'a plus quitté tout au long de ma vie.

« Décidé à tenter l'expérience jusqu'au bout, j'ai commencé dès le lendemain matin à jeter sur ma vie un regard sans censure. Et j'ai écrit des pages et des pages. Pas étonnant que la société soit dans un tel état si un jeune homme comme moi avait tant de choses à remettre en ordre ! J'étais loin d'être absolument honnête, pur, désintéressé. J'ai repensé à de l'argent volé, à des haines, au mauvais exemple que j'ai été pour mes frères. J'ai lu à Roy tout ce que j'avais écrit. Il n'y a eu aucun jugement de sa part : « Nous sommes tous les mêmes... mais nous pouvons réparer ».

« C'est ce que j'ai commencé à faire, d'abord auprès de mon supérieur à la Banque de l'Indochine. Roy m'a invité à une soirée à laquelle ont pris la parole les premiers Japonais que le général américain MacArthur avait autorisés à venir en Europe et plus précisément à Caux. Caux est un village suisse, au-dessus de Montreux, où le Réarmement moral avait acheté en 1946 un ancien palace pour en faire un lieu de conférences. J'ai été profondément touché et j'ai eu envie de donner ma vie pour un tel travail. J'ai décidé de rentrer en France, de parler franchement à mon père et de repartir à zéro. Je lui avais d'ailleurs déjà écrit.

\* \* \*

« Je ne voulais pas reprendre mes études mais travailler le plus vite possible. Mon père a respecté mon désir. Il avait beaucoup de relations, il m'a trouvé sans difficulté un poste à l'American Express. Je devais y rester dix-huit ans, y mener de nombreux combats pour la justice. Mais plus que tout, j'y ai beaucoup appris sur le tas, professionnellement, au siège à Paris, par les cours que j'ai suivis à l'Ecole du Chef d'Entreprise lorsque j'ai été nommé chef d'agence pour la première fois sur les bases militaires américaines à Poitiers et dans la région, à Verdun, et enfin au SHAPE<sup>5</sup> (Quartier Général des puissances alliées en Europe).

« Au siège à Paris, j'ai constaté l'injustice dont étaient victimes les employés venus d'Europe de l'Est. Ils acceptaient tout, ils avaient tant besoin de leur emploi. C'est alors que j'ai pensé au syndicalisme. Je ne voulais pas faire partie d'un syndicat trop marqué soit à gauche comme la CGT, ou étiqueté catholique comme la CFTC. J'ai pensé que je trouverais ce que je cherchais à Force Ouvrière. J'ai téléphoné et une voix sympathique m'a répondu : ça tombe bien, nous avons une réunion ce soir, viens à 18h.

« Lorsque je pousse la porte de la salle de réunion, un gars me dit : « Alors, jeune camarade, qu'est-ce qui t'amène ? » J'explique : « Vous vous battez pour améliorer nos situations, je pense que je devrais y prendre ma part. » Je dis que je travaille au siège de l'American Express, etc.

- Ah oui, à l'American Express, il y a une dame de chez nous. Contacte-la. Elle te mettra au courant.

\* \* \*

« Je croise à peine cette dame au bas d'un escalier : « Nous allons nous revoir ! » Les élections au Comité d'entreprise se préparent et que vois-je ? La dame en question a retiré son nom et mis le mien sur les listes de candidats ! Et me voilà propulsé dans la bagarre au sein d'une entreprise où je suis entré grâce aux recommandations de l'ami de mon père ! Quelques explications difficiles m'attendent. Mais peu importe, les employés d'Europe de l'Est ont vu leurs conditions de travail et leurs salaires s'améliorer. Bientôt, c'est une grève de toutes les banques qui s'organise. Les camarades de FO comptent sur moi. Je suis coincé, je ne peux pas reculer, nous participons. L'ami de mon père me convoque ensuite dans son bureau : « J'ai tout fait pour vous et voilà comment vous me récompensez ! » Mon père, informé, est très mécontent.

« Heureusement, je me suis fait de bons amis dans les cercles du Réarmement moral : Jean-Jacques Odier, fils de banquier genevois, Georges Barrier, syndicaliste à la RATP, Jean-Pierre Noiriél, ingénieur également à la RATP, puis Léon Girardot, ingénieur également, chargé des salaires à la SNCF. Nous nous retrouvons régulièrement, à six heures du matin, dans un café à la Porte de Clignancourt. Il portait un nom pittoresque « Au Verse Toujours ! » Nous échangeons nos pensées matinales, nos difficultés, nous nous soutenions. C'est là que j'ai

---

<sup>5</sup> Quartier général des Puissances alliées en Europe (qui fait partie de l'OTAN)

compris la valeur du travail d'équipe, de la confiance qui régnait entre nous, de l'amitié qui nous unissait au-delà de nos origines si différentes. Nos initiatives étaient certes plus ou moins importantes, mais elles étaient formatrices, elles nous enracinaient dans l'écoute intérieure et elles avaient toujours le monde en toile de fond.

« Un beau jour, je suis de nouveau appelé par le directeur du siège. Il m'annonce que je suis promu, d'abord chef de l'agence de Poitiers. C'est un peu le baptême du feu et d'autres problèmes m'y attendent, mais aussi d'autres expériences étrangères à la banque qui m'ont aidé à les surmonter. Entre autres, les contacts avec des étudiants africains qui fréquentaient l'université, certains d'entre eux ont assumé plus tard des postes dans le gouvernement de leurs pays. C'est aussi à Poitiers que je me suis rapproché de l'Abbaye bénédictine de Ligugé toute proche et je me suis lié pour des années d'accompagnement avec le Père hôtelier, Dom Marcel Pierrot. Il jouera un rôle important dans ma décision, plus tard, de devenir permanent au sein du Réarmement moral. »

\* \* \*



## Anne-Marie 1954 : Caux, lieu de choix décisifs

L'aristocratie européenne avait l'habitude de faire des séjours dans l'ancien Caux Palace avant la première guerre mondiale. Pendant la seconde, ce bâtiment imposant est devenu un centre d'accueil pour réfugiés et à la sortie de la guerre, la construction était considérablement endommagée. Trois Suisses, Philippe Mottu, Robert Hahnloser et Eric Peyer, qui connaissaient Frank Buchman, avaient eu l'intuition, avant même la fin des hostilités, que ce serait un lieu idéal pour y organiser de vastes conférences propices à la réconciliation de l'Europe. C'étaient des visionnaires. Que de sacrifices ont consentis des Suisses de toutes conditions pour acquérir et remettre en état cette grande bâtisse dégradée, conscients qu'ils étaient d'avoir été épargnés par la guerre ! On la nomma « Mountain House ».

En 1947, on y accueillait déjà les premiers Allemands autorisés à se rendre hors d'Allemagne.

\* \* \*

Mon père avait des amis suisses, à Montreux précisément, Gaston et Marie-Louise Furer. M. Furer était directeur du collège dans lequel mon père avait fait autrefois ses classes secondaires. C'est leur intérêt commun pour la philatélie qui les avait rapprochés. Ils correspondaient sans se connaître.

En 1947, juste au sortir de la guerre, nous avons pu venir en vacances en France dans un village de Haute Savoie, Sixt, près du « Cirque du Fer à Cheval ». Ma grand-mère maternelle nous ayant rejoints, mon père et ma mère nous ont laissées, ma sœur et moi, sous sa garde et sont allés de l'autre côté du Lac Léman, faire enfin la connaissance de M. et Mme Furer. Caux étant situé au-dessus de Montreux, ces derniers ont proposé à mes parents de les accompagner pour y passer une journée. Mes parents ont été témoins de la venue de ces Allemands. Pour des Français, c'était un événement marquant de se trouver dans le même lieu que des gens qu'on avait appelés depuis deux générations « des boches ». Les uns et les autres étaient sur la défensive. En effet, ces Allemands, jeunes pour la plupart, avaient connu les jeunesses hitlériennes, certains avaient été prisonniers, d'autres avaient été blessés. Ils étaient tous sur la défensive.

Autour de la table, nos amis suisses ont dû évoquer ce que le Réarmement moral s'efforçait de faire en invitant ces Allemands à Caux, pourquoi cela représentait une nécessité absolue

de reconstruire l'Europe. Toujours est-il que pour mon père et ma mère il y eut un avant et un après à cette visite à Caux. Plus qu'intéressés, ils ont été touchés. En si peu de temps, ma mère avait découvert quelque chose qui était de l'ordre de la spiritualité ; cela avait affecté sa vie.

Hélas, elle est tombée malade l'année suivante ; un cancer devait l'emporter en 1949. La foi qu'elle avait trouvée à Caux l'a portée pendant ces deux années difficiles. Je me souviens qu'au moment de son départ pour l'hôpital, un prêtre est venu dire une messe à la maison. J'avais alors 12 ans.

Mon père désemparé, toute notre vie était ébranlée. Le frère de mon père et sa femme, qui habitaient Rabat – nous vivions à Fès – m'ont accueillie chez eux, et ma grand-mère paternelle est venue s'occuper de mon père et de ma sœur, plus jeune que moi de quatre ans. Mais c'était une situation provisoire.

Mon père et son frère étaient très différents. Pendant la seconde guerre mondiale, dès que des troupes marocaines, comme des autres pays d'Afrique, furent mobilisées pour participer à la reconquête de la France, mon oncle s'engagea dans les Goumiers marocains<sup>6</sup>. Il fit avec eux le débarquement de Provence. Il ne pouvait pas accepter que des soldats marocains soient requis pour libérer la France, au prix de grandes pertes en vies humaines, sans que les Français vivant au Maroc ne soient eux-mêmes prêts à donner leur vie. Son patriotisme et son sens social lui dictaient cet engagement.

Les sympathies de mon père, qui était pourtant un croyant fervent, allaient au Maréchal Pétain, en pensant très sincèrement que c'était son devoir. Il faisait partie de ces Français « mal informés », comme le disait Philippe Vianney. S'il m'est difficile d'écrire cela, c'est que je l'ai considéré pendant longtemps comme une tache sur l'histoire de notre famille. Mais ces faits sont importants car ils montrent à quel point était grande la fracture du peuple français pendant cette période troublée. Sur l'échiquier politique, il se situait plutôt à droite, tandis que mon oncle était plutôt à gauche. D'autre part ces sensibilités si différentes ont joué, plus tard, un rôle pénible dans la vie de notre famille.

En effet, ma tante avait une amie tchèque, veuve d'un diplomate, une femme de culture, « engagée » idéologiquement à l'opposé de mon père. Néanmoins, s'étant rencontrés chez mon oncle et ma tante, ils se sont mariés un an après la mort de ma mère. Ce mariage a été dès le début très malheureux, et fut à l'origine de grandes souffrances pour notre famille.

En 1954, nous sommes allés en vacances cette fois-ci directement en Suisse. Ce fut l'occasion de passer quelques jours chez les Furer à qui il n'a pas fallu longtemps pour saisir dans quelle atmosphère nous vivions. Et de nouveau, ils ont proposé à mon père, ma belle-mère et moi

---

<sup>6</sup> Les Goumiers marocains étaient des soldats d'élite, appartenant aux unités d'infanterie légère de l'armée d'Afrique, sous encadrement essentiellement français. Ces unités ont existé de 1908 à 1956. La France n'a certainement pas rendu l'hommage que ces troupes méritaient car elles étaient la plupart du temps chargées d'ouvrir la voie...

de monter à Caux pour une journée. Ce qui m'a frappée immédiatement, c'est que les gens que je voyais, et surtout les jeunes, avaient l'air heureux. Ah, le bonheur ! Quel rêve ! Mon père et ma belle-mère ont déjeuné avec un ménage responsable de Mountain House. Je me suis retrouvée de mon côté avec des jeunes filles un peu plus âgées que moi. L'une d'entre elles faisait la traduction simultanée au cours des réunions publiques. Elle s'appelait Jacqueline Koechlin, une jeune française dont la famille connaissait le Réarmement moral déjà avant la guerre.

D'emblée, ma belle-mère a décidé que le Réarmement moral, ce n'était pas pour elle, cela ne lui plaisait pas. Elle détestait les Allemands et ne pouvait pas pardonner leur occupation de son pays d'origine. Elle ne remettrait plus les pieds à Caux. Mon père a été très déçu par cette réaction. Il plaçait beaucoup d'espoir dans ces heures passées avec des gens positifs et sereins. Quant à moi, j'avais été touchée par l'accueil de ces jeunes filles. Elles m'ont proposé de revenir quelques jours seule, sans mon père et ma belle-mère, ce que j'ai réussi à faire. Quelle victoire !

Pendant ces quatre jours, j'ai partagé la même chambre que Jacqueline Koechlin, dans une sorte de dortoir où nous étions une dizaine. Je l'ai vu vivre, prendre le temps de s'occuper de moi, de me parler de son propre cheminement. Il n'y avait pas de doute, elle avait quelque chose que j'enviais et que je désirais comprendre. Je n'arrêtais pas de blâmer mon père et ma belle-mère ; pour toute réponse, elle m'a mise devant un simple défi : « Peut-être est-ce vrai qu'ils ne vivent pas comme ils le devraient, mais toi, ne pourrais-tu pas commencer à vivre comme tu voudrais qu'ils vivent ? » Au fond, il n'y avait rien à redire à sa question. C'était du bon sens.

Elle m'a proposé une démarche semblable à celle que Roy Page avait proposée à Alain en 1950 ; sur la base de quatre simples points de repère, faire un bilan de ma vie et voir par où commencer. Ces points de repères étaient l'honnêteté, la pureté de cœur et de vie, le désintéressement et l'amour, tous les quatre absolus. L'honnêteté est ce qui crée la confiance les uns envers les autres. La pureté implique entre autres que les relations soient libres de toute emprise personnelle. Le désintéressement vous oblige à questionner vos motivations. L'amour pousse à se donner au-delà de ses réticences. Chacun doit être absolu car une mesure étalon ne peut pas être relative.

Aujourd'hui, est-ce que ces critères feraient fuir un jeune ? Peut-être bien. A l'époque, je n'ai pas reçu ces valeurs comme un repoussoir car ma quête d'un sens à la vie était si forte que j'étais prête à tout pour le trouver.

Pour l'heure, la beauté de la terrasse de Mountain House inspirait à la réflexion. Tout le lac Léman apparaissait dans sa longueur au-dessous de nous. Je me mis à l'écoute. Immédiatement, le nom de ma belle-sœur, la femme de mon frère, me vient à l'esprit : je l'avais profondément blessée par jalousie quelques mois après leur mariage : lui écrire une lettre d'excuses. Je ne recevrai jamais de réponse mais j'étais en paix d'avoir fait cette démarche. Nous nous sommes expliquées quelque cinquante ans plus tard : si elle ne m'avait pas répondu c'était parce qu'elle ne savait pas comment ! Puis, concernant l'honnêteté : il n'y avait pas une épreuve de mathématiques à laquelle je n'avais pas triché ; dire la vérité à mon père sur ces tricheries. Ainsi de suite.... Je laissais venir les idées très naturellement. J'ai tout

raconté à Jacqueline. Elle non plus n'a exprimé aucun jugement. J'ai quitté Caux pour rejoindre ma famille le cœur plus léger.

L'année suivante, les Furer m'ont invitée à passer une année scolaire chez eux. Ils sentaient que j'avais besoin de quitter l'environnement familial, en tous cas pour un laps de temps. C'était un effort financier pour mon père, cependant, j'ai pu le faire.

Après avoir fait une bonne école de secrétariat, j'ai trouvé du travail très rapidement chez un agent de change de Lausanne. Il représentait une grande firme américaine à la bourse de New York. Je n'étais pas encore majeure. J'ai beaucoup appris pendant les quatre années que j'ai passées dans ce bureau situé dans la rue de Bourg, la plus chic de Lausanne. Les magasins de mode me faisaient rêver et, même si mon salaire n'était pas bien élevé, je faisais parfois des folies. Les dix derniers jours du mois, je mangeais alors du riz à l'eau ! Une de mes premières tâches consistait, entre autres, à transmettre, à heures fixes, les cours de la bourse de Wall Street à un collègue de l'American Express de Lausanne !

Jusqu'au jour où mes amies de Caux que je voyais régulièrement me proposèrent de démissionner et de rejoindre les équipes du Réarmement moral à temps plein. Nous étions en 1959. J'ai mis trois mois pour me décider. Et pour cause ! Je m'intéressais davantage au directeur du bureau de Londres, jeune, célibataire et séduisant.

Au cours de l'été, je suis allée à Caux passer un week-end, pendant une conférence et j'ai entendu une déléguée camerounaise, Bétina, fille du Premier ministre, Charles Assalé, lancer un appel au Réarmement moral : le Cameroun, indépendant, était divisé entre la partie anglophone et la partie francophone et l'on redoutait une guerre civile. Le Réarmement moral pourrait-il envoyer une équipe qui aiderait les Camerounais à vivre ensemble ? Cet appel m'a été droit au cœur et j'ai décidé enfin d'accepter la suggestion de mes amis de donner ma démission à mon agent de change et de me consacrer au Réarmement moral. Je vous épargne les détails de sa réaction. Finalement, ma démission a non seulement été acceptée – de haute lutte de mon côté - mais devant ma détermination, mon patron m'a aidée, même financièrement, car il savait que mon nouvel engagement était sans salaire.

\* \* \*

La suite de l'histoire, c'est que je ne suis jamais allée au Cameroun. Avec mes deux grosses valises, j'ai pris la direction de Paris... Le Réarmement moral en France opérait à partir d'un bureau, situé Boulevard Flandrin, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et d'un hôtel particulier très aristocratique situé dans les beaux quartiers de Boulogne-Billancourt. La plupart d'entre nous y logeait lorsqu'il y avait de la place, d'autres profitaient de l'hospitalité de militants du mouvement si la maison était pleine. Nous prenions nos repas en commun dans la maison de Boulogne, préparés par des jeunes filles qui y ont appris le meilleur de la cuisine française. Malgré les frais que représentaient pour l'association d'avoir un bureau et une maison, il n'y a pas de doute que les personnes venant parfois de pays lointains ou de province, se sentaient accueillies dans la maison de Boulogne comme dans une « famille ». Au bureau, on rédigeait des publications, on faisait les comptes. Cependant, un esprit d'équipe, un engagement commun nous unissaient. Les aînés incluaient les plus jeunes autant que possible dans les décisions, ce qui était très formateur.

A mon arrivée à Paris, deux jeunes filles m'ont accueillie à la gare de Lyon, accompagnées d'un jeune Danois, Knut Simon Christensen, qui a porté mes bagages et qui conduisait la voiture. Il s'attendait à ce que je voyage léger mais j'avais emporté avec moi toutes les possessions qu'il me restait après avoir distribué le modeste équipement de mon studio de Lausanne. Il m'a « mise en boîte » en désignant mes grosses valises. Comme j'avais une bonne garde-robe, achetée à Lausanne, je ne voulais pas m'en séparer !

Une anecdote en passant fera sourire : une fois installée et intégrée dans l'équipe française, à la fin d'une journée bien remplie, deux de mes camarades me font remarquer en riant que j'ai beaucoup de jupes. Elles me suggèrent, sur le ton de la plaisanterie, de leur en donner une à chacune. Je joue le jeu et leur propose d'en choisir chacune une ! Manque de chance, elles ont choisi mes deux préférées ! Plus tard, j'ai découvert que celle que j'aimais le plus n'a jamais été portée par celle qui l'a choisie, en revanche, la jupe écossaise en lainage a fait le bonheur de mon autre compagne d'équipe pendant plusieurs années !

Les journées commençaient par une réunion à 7h30, à la maison de Boulogne, quel que soit l'endroit où les uns et les autres logeaient. Des militants qui avaient leur vie professionnelle venaient parfois y participer. Il fallait se lever suffisamment tôt pour prendre le temps d'un bon moment d'écoute intérieure personnel, donnant de la profondeur à l'action ainsi qu'aux relations avec les autres ; il fallait donc aussi calculer le temps de transport pour être à l'heure ! Cette réunion permettait de faire une relecture de la veille, avec ses réussites et ses erreurs. Nous abordions aussi des questions pratiques, comme les besoins de financement d'une action en cours, etc.

En ce qui concernait le financement des permanents, il était très différent de ce qu'il est aujourd'hui. Nous étions des bénévoles, sans ressources autres que les dons que les personnes sensibles à notre engagement voulaient bien nous donner.

Dire que j'ai toujours trouvé facile de vivre les valeurs sur lesquelles j'avais décidé de fonder ma vie dorénavant, que j'aurais voulu voir toutes mes pensées projetées sur un écran, ne serait pas vrai ! Mais qui n'a pas connu des périodes de gros vent ? L'aventure commençait.

## IV - AU CŒUR DE LA MÊLEE

### Une ambassade pour le Réarmement moral

Au 22, avenue Robert Schuman, à Boulogne, se situait l'hôtel particulier du baron Robert de Watteville et de son épouse Diane. Ils avaient connu le Réarmement moral en 1932. Ils étaient alsaciens et à cette période-là n'aimaient pas les Allemands. Il faut dire que l'Alsace (comme la Lorraine) a été annexée par l'Allemagne plusieurs fois dans son histoire, et en particulier de 1871 à 1918, puis de 1940 à 1945. Mais le pardon était entré dans leur vie, et heureusement, car ils allaient vivre leur lot d'épreuves au cours de la seconde guerre mondiale. Leur fils aîné, François, diplomate, fut tué pendant « la drôle de guerre »<sup>7</sup>. Ils perdirent leur fortune et la maison de Boulogne était devenue trop lourde pour faire face à son entretien. Je me suis dit plus d'une fois : qui sait, peut-être ont-ils aussi échappé à la réquisition de cette maison de famille en la louant au directeur des usines Renault ?

Robert de Watteville avait la conviction que cette maison avait une destinée. La guerre terminée, il eut l'intuition de la reprendre. Comme le raconte si bien Diane, « Robert avait écrit sur un bout de papier : reprendre la maison pour en faire l'ambassade du Réarmement moral en France. Elle écrit plus loin : « Völkerversöhnung oder Krieg (Réconciliation des peuples ou guerre), avait dit mon mari au moment de mourir. Pensait-il plus particulièrement à la réconciliation franco-allemande ? Je le crois. »

Leur maison est vraiment devenue une ambassade. Mais une ambassade où chacun mettait la main à la pâte. En effet, il n'y avait pas de personnel salarié. Nous étions deux ou trois secrétaires et lorsqu'on recevait un hôte important ou une délégation à dîner, les secrétaires laissaient leur bureau et servaient le dîner. Ainsi, j'ai appris qu'il fallait présenter le plat à gauche de l'invité et mettre sa main droite derrière le dos ! On ne pouvait pas dire que la vie dans la grande maison de Boulogne-Billancourt était un long fleuve tranquille : on était souvent au four et au moulin ! Tant de choses s'y passaient.

\* \* \*

---

<sup>7</sup> Période de la seconde guerre mondiale – du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940. L'armistice a été signé, et pourtant les hostilités se poursuivent. Après la signature du pacte germano-soviétique, l'Allemagne nazie envahit la Pologne.

## V - AVEC LES PIONNIERS DU REARMEMENT MORAL EN FRANCE

Parmi les personnes que j'ai appris à connaître en arrivant en France au fur et à mesure que les jours et les mois passaient, en vivant dans la maison de Boulogne ou en partageant des missions en province, et plus tard à l'étranger, je dois mentionner un noyau de Britanniques venus soutenir les quelques Français engagés. Parmi ces Britanniques, plusieurs connaissaient déjà la France pour y avoir séjourné avant la seconde guerre mondiale et y avoir déjà noué des contacts.

Les premiers dont j'ai fait la connaissance et qui assuraient un réel leadership furent Lawson et Mary Wood. Ils étaient écossais et parlaient un français impeccable. Avec un autre Ecossais, Michael Barrett, Lawson avait rejoint à 25 ans l'équipe rapprochée de Buchman, lorsque celui-ci perdit sa secrétaire décédée brutalement. Ils avaient avec eux leur fille, Anne.

Lawson et Mary m'impressionnaient. Lawson avait un sens de la perfection qu'il avait acquis auprès de Buchman et qui était pour moi un défi permanent. J'éprouvais à leur égard une certaine appréhension ! Quand je travaillais à Lausanne, chez mon agent de change, je savais à quel point il fallait être précis, car la moindre erreur pouvait coûter des milliers de dollars. Maintenant que j'avais engagé ma vie laissant tout derrière moi, j'avais l'impression qu'au moindre manquement à la perfection sur un point ou un autre, toute ma vie s'effondrerait !

\* \* \*

## Diane de Watteville

En 1950, Robert de Watteville décède. Sa veuve, Diane, incarnait pour moi celle à qui on pouvait tout dire. D'ailleurs, nous l'appelions tous affectueusement Diane. Elle a écrit un livre, « Le Fil conducteur », sur l'histoire de la demeure familiale à Boulogne, avenue Robert Schuman. Une adresse qui convenait bien pour une maison qui a été un maillon important dans le travail pour la réconciliation entre la France et l'Allemagne, dont Robert Schuman a été l'un des artisans les plus importants. Quelle coïncidence !

Je glisse ici une petite note personnelle. Le livre de Diane m'a touchée d'autant plus qu'elle en a offert à Alain et moi un exemplaire ainsi dédié : « A Alain et Anne-Marie Tate, qui êtes à l'origine de ce livre et qui m'avez si fidèlement encouragée. » Qu'est-ce qui nous a valu d'être honorés d'une telle dédicace ? Peut-être qu'étant secrétaire, j'avais souvent de quoi écrire à portée de main ; au cours des nombreux repas que nous prenions ensemble dans la salle à manger commune, Diane était questionnée sur les événements qu'elle avait vécus, que ce soit en famille ou lors de missions du Réarmement moral. Je notais discrètement ce que je repérais d'important et lui disais qu'elle devait écrire un livre à l'intention de ses petits enfants qui ne n'imaginaient pas à quel point elle s'était donnée avec courage sur bien des fronts. Par exemple, elle avait été infirmière à Verdun, sans doute en même temps que le père d'Alain y était ambulancier. Mais je ne croyais pas qu'elle prendrait ainsi au sérieux ma suggestion !

Cet ouvrage est une mine de faits personnels et historiques que j'ai relus avec une grande émotion. En exergue, Diane cite quelques lignes d'une lettre de l'un de ses petits-fils : « Ce qui est le plus intéressant, je crois, à travers vos histoires, c'est d'y déceler le fil conducteur de votre vie. »

Diane raconte ses origines : fille d'un officier dans l'artillerie, appartenant à l'une des plus grandes familles de l'aristocratie européenne, elle naquit en 1887 à Fontainebleau où son père était en garnison. Celui-ci était grand amateur de chasse et la forêt de Fontainebleau étant à cette époque le paradis des chasseurs, elle reçut le prénom de Diane. Son père fut nommé quatre ans plus tard attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne. Elle eut une enfance et une adolescence dorées puis, jeune épouse de Robert de Watteville, elle mena une vie sociale brillante.

Un épisode qu'elle cite dans son livre m'a frappée : il ressemblait par les termes employés à l'expérience faite par Alain à Londres en 1950. A l'occasion d'une opération de l'appendicite, elle s'est mise à ranger des papiers quand on annonce la visite d'un pasteur, un Alsacien. Elle le pria de s'asseoir. Je la cite :

« Vous comprenez, on ne sait jamais avec une opération... Alors je mets mes affaires en ordre.

- Et vos affaires spirituelles, les mettez-vous aussi en ordre ?



« Piquée au vif, je lui répondis : « Cela ne regarde que moi ». Et j'ajoutai : « D'ailleurs, je ne crois à rien. Je n'ai pas la foi. » Il eut un air amusé. Cela me rendit furieuse et très dépitée j'ajoutai : « Mais c'est sérieux. Je n'y peux rien... » Il se leva, me serra la main et ajouta : « Le jour où vous penserez sérieusement à ces questions, je serai toujours à votre disposition. »

« Au moment où il mettait la main sur la poignée de la porte, je vis comme de mes yeux un poteau indicateur à la croisée des chemins d'une forêt et en une seconde je sentis que c'était l'heure du choix et que je jouais ma destinée. Sans avoir le temps de réfléchir : « Pardon, pourriez-vous rester ? Que dois-je faire ? » Il se rassit.

- Il m'est impossible de vous prouver l'existence de Dieu. Je ne pourrais vous donner que des explications humaines. C'est à vous de trouver par vous-même.

- Mais comment ?

- Donnez votre vie à Dieu en qui vous ne croyez pas. Cela n'a pas d'importance. Donnez-Lui votre volonté. Donnez-vous à Lui sans comprendre. Ne lâchez pas – pas un jour. Il vous répondra.

« La vie devait m'apprendre que Dieu ne se révèle que dans la mesure où nous Lui servons de passage vers les autres. »

Après la mort de son mari, Diane et sa fille Christiane ont fait don au Réarmement moral de leur part de propriété de la maison de Boulogne et le Réarmement moral a racheté la part qui revenait aux enfants de leur fils Jean, mort accidentellement peu après le décès de Robert. Ce rachat a été rendu possible grâce à la générosité de Français comme d'amis d'autres pays européens qui croyaient en l'importance de donner au Réarmement moral en France une base qui lui permette de rayonner à travers tout le pays et au-delà.

La maison n'était donc plus la propriété de la famille de Watteville mais Diane a continué d'y vivre au rythme intense des activités qui s'y déroulaient. Elle occupait deux pièces pour lesquelles elle tenait à payer un loyer ! Elle avait aussi décidé de garder à son service le couple qui s'était occupé de sa mère, M. et Mme Schwartz. A Boulogne, Mme Schwartz s'occupait de la garde-robe de Diane mais aussi du linge de toute la maison. Elle faisait de magnifiques bouquets qui ornaient la grande table de salle à manger quand on organisait des réceptions pour des personnalités importantes et bien d'autres tâches encore.

Diane avait acquis l'art d'être toute à tous. L'amitié qui l'a liée à Irène Laure, militante socialiste et député de Marseille à l'assemblée constituante en 1947, était indéfectible. Je reviendrai plus loin sur la personnalité et l'engagement d'Irène Laure.

Je ne souhaite pas simplement raconter des souvenirs personnels mais montrer à quel point l'esprit que Diane avait découvert dans le Réarmement moral permettait de faire tomber les barrières de classes, de nationalités ou d'âges.

Diane disait d'elle-même qu'elle était de caractère autoritaire, plus habituée à commander qu'à s'adapter. Et cependant, tous les soirs, après le repas, elle venait essuyer la vaisselle. Combien de fois l'avons-nous vue, des jours de grèves des poubelliers, creuser un trou au fond du jardin pour y enterrer les ordures ménagères ! « Ça fera du bon compost », disait-elle.

Ce que j'ai aussi gardé d'elle, ce sont ces tête-à-tête, le matin, pendant qu'elle prenait son petit-déjeuner que Mme Schwartz lui apportait dans sa chambre. C'était le seul moment de tranquillité qu'elle avait dans la journée. Et pourtant, elle n'hésitait pas à consacrer du temps à la petite jeune fille que j'étais quand je suis arrivée en France, à écouter ses confidences, à prendre le temps de lui enrichir l'esprit : c'est elle qui m'a fait connaître Teilhard de Chardin, grand jésuite visionnaire et scientifique. Pourtant, elle était luthérienne. Elle me demandait souvent de la conduire chez des membres de sa parenté, avec la vieille 2 CV cahotante que je conduisais alors. Elle aurait pu demander à M. Schwartz de la conduire dans sa DS à elle ! Mais chaque trajet était l'occasion de conversations profondes. Elle me disait aussi parfois à l'impromptu : nous devrions aller visiter tel ou tel monument historique... Je n'étais pas la seule à bénéficier de son expérience.

\* \* \*

## Maurice Nosley

Un autre de ces pionniers était, lui aussi, comme Alain un homme discret. Et pourtant...

Maurice Nosley a été l'un des trois premiers permanents du Réarmement moral en France. J'ai été la secrétaire de Maurice pendant mes premières années, ce qui a contribué à ma formation avant de prendre mon propre envol. Cela n'avait rien à voir avec l'agent de change pour qui j'avais travaillé à Lausanne ! Il avait un sens de l'humour exceptionnel, une manière bien à lui de me faire des remarques : « C'est merveilleux : j'ai une secrétaire qui me dicte mes lettres... » ou bien, si après avoir fait une erreur, je disais « Ah que je suis bête ! », il rétorquait d'un ton bien particulier : « Mademoiselle, n'insultez pas mes amis devant moi ! » Le message avait davantage de portée qu'une remontrance.

Maurice Nosley était, du côté maternel, le petit-fils d'un cantonnier en Lozère, pays des Camisards<sup>8</sup> et un fervent chrétien. Du côté paternel, son grand-père comme son père, faisaient profession d'athéisme. Ainsi, ses deux grands-pères ont symbolisé la France qui a émergé de la Révolution : la France laïque, accrochée aux droits de l'homme, à l'honnêteté et à la justice, et la France croyante, héritière d'un passé religieux. Son père était inspecteur à la Direction des Impôts. Muté de Nevers à Paris en 1932, il a fait tout son possible pour que Maurice et son frère fassent les meilleures études secondaires. Maurice a fait l'École Polytechnique en 1936.

« Ma rencontre avec le Réarmement moral (qui portait à l'époque le nom de Groupe d'Oxford) se situe en 1937 grâce à un de mes camarades de Polytechnique, m'a raconté Maurice. De connaissance en connaissance, j'ai rencontré les Watteville. C'était l'époque où Frank Buchman déployait des efforts considérables pour constituer des équipes solides en Scandinavie, en Hollande, en Suisse et un peu en France, dans l'espoir que ceci jouerait de tout son poids sur l'orientation de l'Allemagne qui s'était, hélas, résolument engouffrée dans le nazisme.

« L'éducation protestante de ma mère et ma participation à une rencontre du Réarmement moral en Suisse ont eu sur moi une influence et m'ont sans doute évité d'être parmi les pires. Mais je dois dire que j'étais prêt à céder aux tentations de la vie à grande vitesse. Comme beaucoup de polytechniciens, j'avais quelque vanité. J'étais persuadé que je n'aurais aucune peine à faire une belle carrière. Après l'effondrement de la France, en 1940-41, j'ai essayé de gagner beaucoup d'argent. Je me suis installé à Marseille faisant du commerce de peaux d'animaux sauvages ! Je fréquentais toutes sortes de milieux, certains même un peu troubles. Je dois avouer que je n'ai pas été totalement innocent du marché noir.

---

<sup>8</sup> Camisards : protestants français de la région des Cévennes qui ont mené une insurrection contre les persécutions qui ont suivi la révocation de l'Edit de Nantes en 1685.

« Quant à ma vie sentimentale, n'en parlons pas... Par dépit, je m'étais fiancé avec une jeune fille alors que j'en aimais une autre qui n'était plus libre. Finalement, j'ai rompu ces fiançailles. Denise, une belle jeune fille juive, me plaisait beaucoup et pour lui plaire, je me suis occupé d'enfants juifs. J'ai peut-être sauvé la vie de ces enfants mais eux, m'ont sauvé la vie. Ils m'ont donné le courage – parce qu'on ne l'a jamais tout à fait – du moins de ce qu'il fallait pour dire « oui » lorsque je me suis senti interpellé et que je me suis lancé dans la Résistance.

« Par ailleurs, pourquoi m'étais-je inscrit en première année de droit ? Uniquement pour me pousser dans la vie. Pourquoi avais-je aussi brigué avec succès l'inscription au Centre de Perfectionnement dans l'Administration des Affaires de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris ? Pour avoir le diplôme de cette école, atout de plus dans la course à la réussite. ... C'est plus tard que j'ai découvert que l'activité clandestine devait être protégée par des alibis en béton et que j'avais ainsi préparé sans le savoir les couvertures nécessaires à la vie secrète d'un agent. Après l'arrestation et l'exécution de certains de mes camarades d'études, la déportation de ma belle-sœur, il fallait prendre la relève.

« C'est ainsi que la mission me fut confiée d'organiser quatre-vingts agents en trois sous-réseaux pour la récolte du renseignement dans trois domaines prioritaires : les chemins de fer pour connaître à l'avance les transports de l'armée allemande ; la surveillance des gares de triage et des aérodromes pour répertorier les résultats des bombardements ; les emplacements des installations sur les côtes, notamment la localisation des plateformes de lancement des engins V1 et V2. »

Il serait trop long de citer toutes les missions périlleuses que Maurice a conduites avec la collaboration de ses agents dont certains ont payé d'un prix très lourd leur engagement. Une citation à l'Ordre de l'Armée a permis à Maurice de porter la Croix de Guerre avec palmes.

Maurice n'a pas complètement perdu ses ambitions après la victoire. Cependant, il a accepté les invitations aux réunions du Réarmement moral. Il a voyagé aux Etats-Unis et a rencontré Buchman et ses coéquipiers. Après la fin des hostilités, affecté au ministère de l'Intérieur, il a pris une décision qui devait modifier radicalement tout son avenir : démissionner.

« Je devenais libre, mais je perdais aussi mes droits à la protection sociale, à la retraite, enfin à toute sécurité matérielle, continue Maurice. Je me suis lancé dans l'action, en particulier dans cette immense entreprise que fut l'ouverture de Caux. Mais la Providence m'a fait à ce moment-là un clin d'œil inespéré : l'Armée elle-même m'a offert de bénéficier des dispositions d'une loi d'avril 1946 me permettant de réintégrer l'Armée avec mon grade de capitaine d'Active, avec 40% de solde, tout en ayant un statut d'officier en non-activité. Je n'avais pas 30 ans. C'était à la fois un cadeau divin et la preuve que lorsqu'on obéit à son appel, on reçoit au centuple !

« Dès 1946-47, j'ai senti qu'une des tâches qui m'incombaient en France était d'approcher les députés un par un, de les connaître, d'aller les écouter et de discuter avec eux. Mes premiers amis ont été une trentaine de députés du Mouvement Républicain Populaire (MRP) et, par certains d'entre eux, j'ai finalement fait la connaissance d'Irène Laure.

« Avais-je conscience d'être un permanent du Réarmement moral ? Je n'en suis pas sûr. Je dirais plutôt : il fallait le faire. Ce qui nous animait à cette époque c'étaient ces simples mots : changer, s'unir, combattre. »

\* \* \*

## Irene Laure : le pardon ou la guerre

Irène Laure était la fille d'un entrepreneur spécialisé dans les chantiers de haute montagne. C'est toute jeune, en voyant les ouvriers de son père manger pour tout repas du pain et des oignons, dépenser leur salaire le jour de la paye dans un café qui appartenait à son père, qu'elle a décidé de s'engager dans ce qui deviendra le parti socialiste. Elle ne pouvait accepter les conditions de travail de ces hommes, pour un maigre salaire qui retombait rapidement ainsi dans la caisse de son père.

Infirmière, elle s'engagea pendant la seconde guerre mondiale dans la Résistance avec son fils Louis. En juillet 1945, elle fut élue députée de Marseille à l'Assemblée Constituante.

Souvenez-vous que Maurice Nosley avait décidé de toucher des personnalités politiques. Il nous raconte :

« Le député de l'Ain m'accueillait souvent au Palais Bourbon. Il me guidait carrément dans les couloirs de l'Assemblée pour aller à la recherche de ses collègues. Germaine Poinso-Chapuis, qui était également ministre de la Santé dans le gouvernement de Robert Schuman, eut l'idée de m'adresser à Irène Laure qui, elle aussi, avait été engagée dans la Résistance. Elle siégeait au Comité directeur du Parti socialiste SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) et était député de Marseille. Je vins lui rendre visite en compagnie d'un ami dans un impressionnant bureau vert et or du Parlement.

« Ce premier contact fut décourageant. Je remarquai ses mains fines et soignées d'infirmière, mais aussi une certaine dureté dans son regard. J'eus l'intuition qu'elle avait prêté l'oreille à des calomnies sur notre compte et je me mis en colère : il fallait au moins qu'elle nous écoute pendant dix minutes ; nous avons seulement pu dire notre engagement personnel total au service des nations à reconstruire. Ce jour-là, nous sommes repartis les mains vides. Mais la vie continue et la Providence peut aboutir à ses fins par des moyens variés et inattendus.

« J'ai patiemment fait le siège – je veux dire au téléphone – du Secrétariat du Parti socialiste. Il faut savoir qu'Irène Laure avait créé et organisé toutes les œuvres sociales majeures du parti, depuis les colonies de vacances jusqu'aux crèches et dispensaires. De Marseille, elle venait donc passer une partie de la semaine à Paris. Cinq fois sur six, une voix revêche me répondait sur commande : « Elle n'est pas là » ! Je persévérais et je tâchais d'avoir toujours quelque chose d'intéressant à proposer.

« Vinrent à ma rescousse, par exemple, des députés travaillistes de Londres qui voulaient précisément se rendre aux rencontres de Caux et qui me demandèrent si nous pouvions arranger une étape à Paris où ils discuteraient avec des collègues socialistes français. Madame Laure ne pouvait pas me refuser cela ! A peu près au même moment, j'eus l'occasion de lui dire : « Sûrement, il y a parmi vos connaissances dans la vie politique des gens qui

apprécieraient de se retrouver dans une ambiance de valeurs morales... » « Ah oui, dit-elle, Eugénie ! » Ça lui avait échappé. Eugénie, elle-même député de la Guadeloupe, était la veuve du Gouverneur général Eboué qui repose au Panthéon. Or, Eugénie, contactée, a dit oui immédiatement. Dès lors, Irène Laure a dû se dire : « Voilà quelqu'un qui séjournera à Caux sur ma recommandation et je ne sais pas encore moi-même si ce mouvement est bon ou nuisible à mon idéal ». C'était une incitation à aller contrôler par elle-même. »

Irène Laure est donc venue à Caux en été 1947.

### « Je vous demande pardon pour ma haine »

Elle a immédiatement et fortement réagi à la présence des Allemands qu'elle avait combattus clandestinement pendant la guerre, au point qu'elle décide de repartir, mais, dans le couloir qui mène vers la sortie, elle rencontre Frank Buchman. Elle ne peut pas faire autrement que de lui dire qu'elle part et pourquoi. Celui-ci lui pose la question : « Quelle Europe voulez-vous construire sans les Allemands ? »

Elle retourne dans sa chambre où pendant trois jours se livre en elle un véritable combat intérieur. Au cours de ces trois jours, proposition lui est faite de rencontrer la veuve d'un grand industriel allemand, Adam von Trott. Elle avait tout perdu, son mari ayant été arrêté et pendu pour avoir participé à la tentative d'assassinat d'Hitler. Irène accepte. C'est une rencontre décisive.

Irène décide alors non pas de pardonner aux Allemands, mais de leur demander de lui pardonner sa propre haine. « Je voulais voir l'Allemagne rayée de la carte de l'Europe, a-t-elle déclaré. La haine est une force qui peut détruire le monde. »

Après s'être libérée de ses responsabilités politiques, Irène sillonne l'Allemagne pendant des mois avec des équipes venues de Caux et composées de jeunes et de moins jeunes, originaires de différents pays ; des hommes d'affaires et des syndicalistes des chantiers navals écossais... Son mari, Victor, et son fils Louis font partie de cette mission. Ces équipes prennent la parole devant des publics marqués par l'humiliation de la défaite. Irène réitère sa demande de pardon pour sa haine, dans tous les milieux, tout comme à la radio. Elle s'adresse aux femmes de Berlin, dont certaines avaient été violées par les soldats soviétiques, et qui déblayaient les ruines de la ville à mains nues. Elle voulait guérir le cœur de ces femmes humiliées. Il n'y a dans sa démarche rien d'autre que ce que son cœur lui dit.

\* \* \*

## Réconcilier l'Europe

Dès 1947, la maison de Boulogne devint une véritable annexe de Caux dans ce qui est apparu comme une priorité absolue : préparer la réintégration dans la famille des nations après le conflit, notamment des Allemands et des Japonais.

A l'époque, les militants de l'association sont clairement devenus conscients que, pour changer une situation, il fallait atteindre directement les personnes qui y sont au cœur. C'est ainsi qu'ils contactent des personnalités politiques ou influentes auxquelles ils communiquent leur vision. Plusieurs, de très haut niveau, sont touchés par ce message et viennent régulièrement à Boulogne pour des réunions ou impliquent leurs relations pour faire avancer des actions dans ce sens.

On m'a posé la question : pourquoi est-il important de rencontrer des personnalités de haut niveau ? D'où vient le succès de cet effort à cette époque-là ? On pourrait la poser aussi bien en ce qui concerne les personnalités du Vietnam, du Cambodge, du Liban et d'autres comme il en sera question dans les chapitres consacrés à ces pays. Buchman nous avait appris combien est grand, d'une part, l'isolement des hommes et des femmes d'Etat, coupés des réalités quotidiennes des citoyens ; d'autre part, ayant le pouvoir, ils sont directement confrontés aux tentations qui vont avec. Combien est-il nécessaire de les accompagner autant que possible !

Il faut de la détermination, de l'audace. C'est ce dont je tente de donner un exemple dans les lignes consacrées à l'initiative conjointe d'Alain et de Michel Koechlin, citée plus loin. Un autre facteur à ne pas oublier est la fidélité, une fidélité qui reste désintéressée envers chaque personne mise sur notre route ; un sens de suivi dans la relation.

Lorsqu'Irène Laure se rend en Allemagne avec ces différentes délégations, une des régions qui retient leur attention est la Ruhr. Une rude bataille idéologique se mène dans les mines de charbon. A cette époque l'Allemagne est divisée en deux, les mines se trouvent dans la zone ouest. Le parti communiste allemand déploie des efforts considérables pour en prendre le contrôle via les leaders syndicaux. Certains des jeunes venus de Caux logent chez des mineurs, dans des conditions parfois spartiates. L'un d'eux, un jeune Norvégien, Leif Hovelsen, a su gagner le cœur de ses hôtes, Max Bladeck et sa femme. En 1949, Max Bladeck et deux de ses camarades viennent à Caux. L'un d'eux dit à la fin de son séjour qu'il avait chanté l'« Internationale » toute sa vie, mais c'est à Caux qu'il l'a vu vécue. Cela lui vaudra d'être exclu du parti communiste, ainsi que certains de ses camarades.

Lorsque personnellement je suis arrivée à Boulogne en 1959, c'était pour répondre à une demande de renforcer l'équipe qui devait accueillir un groupe de ces mineurs invité à présenter en France une pièce de théâtre, « Hoffnung » (Espoir, en allemand) mettant en scène l'expérience qu'ils avaient vécue à Caux. Ils voulaient profiter de leur présence en France



pour faire un geste significatif de réparation : le philosophe et écrivain Gabriel Marcel suggère que la troupe se rende au Mont Valérien pour déposer une gerbe à la mémoire des 4.500 Français qui y ont été fusillés.

Ce fut un privilège insigne d'avoir fait partie de ces instants inoubliables ! Je me souviens être partie avec toute la délégation. Un guide nous a fait visiter la chapelle dans laquelle les résistants français passaient leur dernière nuit, et sur les murs desquelles étaient encore inscrites leurs dernières paroles. Un ou deux des mineurs sont allés déposer une gerbe dans le monument et ont dit quelques mots de repentir.

Geneviève Anthonioz-de Gaulle, nièce du Général, avait accepté de les accompagner avec d'autres personnalités de la Résistance, dont la femme du général Paul Ely qui avait été en 1944 délégué militaire national du général de Gaulle et officier de liaison entre Londres et la clandestinité. Toutes deux avaient été déportées à Ravensbrück. Ce fut un moment plein d'émotion.

\* \* \*

## VI - LA NAISSANCE DE L'UNION EUROPEENNE

C'est Frank Buchman qui a encouragé Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères de la République Française, et Konrad Adenauer, Chancelier et ministre des Affaires étrangères de la République Fédérale d'Allemagne à joindre leurs efforts. Ensemble, avec Paul-Henri Spaak, Premier ministre et ministre des Affaires étrangères de Belgique dans les années 1940 et 1950 et Alcide de Gasperi, ministre des Affaires étrangères de la République d'Italie, ils ont travaillé à la création de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA), puis de la Communauté Economique Européenne à Six<sup>9</sup>. Les équipes du Réarmement moral ont aidé à vaincre les préjugés et les hostilités.

Une belle photo immortalise la présence du Chancelier Konrad Adenauer, assis côte à côte avec le Président de la Confédération helvétique, lors de la conférence de Caux en septembre 1948. Une autre montre Robert Schuman, qui venait de quitter le ministère des Affaires Etrangères français de 1948 à 1953, sous le porche de Mountain House à Caux, en 1953, aux côtés de Frank Buchman.

Michel Sentis était l'un des permanents français proche de Buchman. Il a retracé dans une plaquette écrite en 1996 « Quelques souvenirs : En accompagnant Robert Schuman (1953-1963) » le récit des contacts de Buchman avec Robert Schuman. Le hasard de la Providence a mis cette plaquette entre mes mains au moment où je cherchais des éléments précis sur cette période. Michel Sentis raconte :

« Buchman avait eu l'occasion de rencontrer dans les années qui suivirent son retour sur la scène européenne, après la guerre, de nombreuses personnalités politiques. Il avait fait ainsi une courte visite à Robert Schuman dès l'été 1948. Le message daté du 31 mai 1948 adressé par Buchman à Schuman, alors Président du Conseil, montre que le contact s'est immédiatement établi. On y lisait entre autres : « La moralité de l'individu, de la famille, de l'Etat est la véritable source, en même temps que la garantie, de la paix et du bien-être. Les démocraties, plus que tout autre régime politique, ont besoin d'un tel régulateur de la liberté. Je salue dans le Réarmement Moral un des animateurs de la Démocratie inspirée qui doit rétablir la primauté de toutes les valeurs spirituelles au sein de notre humanité tourmentée ».

« Robert Schuman et Buchman eurent l'occasion de se rencontrer deux fois en 1949 au domicile d'un industriel à Saint-Cloud. Ils parlèrent de la situation allemande. Schuman, découragé de son expérience politique, s'interrogeait : pouvait-il être encore utile ou devait-il se retirer dans quelque monastère ? La réconciliation entre la France et l'Allemagne lui tenait

---

<sup>9</sup> La CECA rassemblait six pays - Belgique, Pays-Bas, Luxembourg, Allemagne de l'Ouest, l'Italie et la France - et fut à l'origine du développement actuel de l'Union européenne.

à cœur. Buchman, qui avait vu venir à Caux des centaines d'Allemands au cours des trois précédents étés, l'encouragea.

« Le message spirituel que Buchman voulait adresser à l'Europe était alors peu connu en France ; Robert Schuman écrivit la préface d'une édition française des principales interventions de Buchman faites, soit avant la guerre sur notre continent, soit aux Etats-unis pendant le conflit. Ainsi Schuman écrivit en 1950 : « Mettre au service des Etats des équipes d'hommes « entraînés », des apôtres de la réconciliation et des artisans d'un monde renouvelé, telle sera, telle est déjà au bout de quinze années ravagées par la guerre, l'amorce d'une vaste transformation sociale. Il ne s'agit pas de changer de politique, il s'agit de transformer les hommes. La démocratie et ses libertés ne seront sauvées que par la qualité des Hommes qui parlent en son nom. C'est ce qu'explique en terme simples et émouvants le Docteur Buchman. Il a déclaré la guerre au matérialisme et à l'individualisme, l'un et l'autre générateurs de nos divisions égoïstes et des injustices sociales. Puisse-t-il être entendu et suivi de plus en plus, par tous ceux qui, aujourd'hui encore, s'opposent dans une haine fratricide ». La dédicace est signée « Robert Schuman, Ministre des Affaires Etrangères ».

« Robert Schuman ne put participer à l'une des rencontres de Caux qu'après avoir quitté le Quai d'Orsay au début de 1953. Avant de quitter Caux en début d'après-midi, R. Schuman prononça quelques mots au terme de la réunion plénière du dimanche matin : « Je pars dans un esprit différent de celui qui m'a amené. J'ai 34 ans de vie politique ; durant ce temps, on apprend le scepticisme. Je vous quitte avec beaucoup de scepticisme en moins et à mon âge, c'est déjà un progrès. J'ai l'expérience de réunions – au parlement, réunions politiques, conférences internationales – tout cela se termine ordinairement par de grandes déceptions, personnelles ou pour la collectivité. Ici, on a que des satisfactions et un grand espoir. J'ai été ému par les paroles qui ont été dites ici par les représentants de l'Allemagne et du Japon, et aussi par les jeunes de mon propre pays.

« Les liens ont perduré pendant des années entre Buchman et Schuman et ont contribué à mener la Tunisie et le Maroc vers l'indépendance. »

Je me souviens avoir tapé à la machine tard le soir certains messages adressés à Robert Schuman et que Michel Sentis allait porter immédiatement, quelle que soit l'heure, rue de Verneuil, accueilli par sa fidèle servante à laquelle il remettait les messages.

Michel Sentis reprend : « Je vois encore Robert Schuman, invité à déjeuner à la maison de Boulogne, se faisant surprendre par son hôtesse en train de retourner discrètement son assiette pour découvrir la signature du porcelainier : « Excusez-moi Madame, je sais que cela ne se fait pas mais il y a de jolies choses qu'il faut connaître. » Il me faut donc citer ici une lettre écrite à Diane de Watteville par une jeune fille, une des premières venues pour aider à faire de la maison des Watteville une « ambassade » : « Cette maison était tellement devenue mon foyer, qu'il m'a semblé tout naturel d'y donner le beau service de Limoges hérité de ma grand-mère. » Comme par une coïncidence imprévue, le lendemain où la caisse fut livrée, le Président Schuman venait déjeuner.

Robert Schuman est décédé en septembre 1963. Sa maison de Scy-Chazelles est devenue un musée qui lui est consacré. On y voit sa chambre telle qu'il l'a laissée. Sur son bureau, une

lettre que lui ont adressée le 12 septembre 1953 huit jeunes du Réarmement Moral de différents pays d'Europe le remerciant « pour la façon dont vous luttez pour notre avenir en combattant pour la paix et l'unité entre les nations... Nous sommes décidés à vous soutenir. Comme vous, nous étions à Caux cet été et nous sentons que c'est là, la lutte pour le présent et l'avenir de la France et du monde. »<sup>10</sup>

\* \* \*

---

<sup>10</sup> Une photographie de cette lettre figure en annexe.

## VII - LA VIE D'ÉQUIPE, UN TREMPLIN AVEC SES DEFIS

Nous avons appris de Frank Buchman à travailler sur un pied d'égalité, ceux et celles d'entre nous qui avons décidé de quitter leur vie professionnelle pour consacrer tout leur temps au Réarmement moral, et ceux et celles qui rayonnaient ses valeurs au sein de leur profession. L'important était de mettre en action nos convictions intimes.

La tentation pouvait être grande pour les « permanents » de se croire supérieurs aux militants de terrains. L'exemple d'Alain a été très parlant dans ce sens, car il a travaillé pour l'American Express pendant dix-huit ans, avant que lui et ses amis permanents sentent que le moment était venu pour lui de franchir le pas de quitter la banque.

La vie d'équipe est en soi un miracle quotidien. En effet, permanents ou non permanents, nous venions de milieux sociaux et culturels très différents, croyants et non croyants. Par exemple : permanentes, une princesse russe et une ancienne ouvrière d'une petite entreprise de métallurgie, travaillaient de concert, tout comme deux ingénieurs polytechniciens, et un ancien syndicaliste cégétiste. Et tous, d'âges différents.

Il était inévitable que nous ne partagions pas toujours les mêmes points de vue. Nos préférences politiques s'entrechoquaient souvent. Avec le recul des années, je mesure quel tour de force c'était de pouvoir œuvrer ensemble, au-delà des tempéraments et des différences personnelles. Des conflits, bien sûr il y en a eu au fil des années. Certains se sont résolus grâce de francs échanges, à des changements d'attitude, des pardons demandés et acceptés. Le but que nous poursuivions ensemble nous aidait à relativiser ces différends. Il y a eu certains désaccords plus coriaces aussi, c'est vrai. La vie d'équipe, dans son ensemble, a été le laboratoire de la résolution de conflits, mission première du Réarmement moral : la paix, ce n'est pas une idée, mais des gens qui deviennent différents... A commencer par soi-même.

L'ouvrage est toujours à remettre sur le métier.

\* \* \*

## VIII - AU CANADA, SIGNES PRECURSEURS DE « LA REVOLUTION TRANQUILLE »

Je saute quelques années et passe de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada.

En 1963, un prêtre québécois, le Père Roy, sent monter des signes avant-coureurs d'un basculement de la « Belle Province ». Il a à cœur de faire tout ce qui est en son pouvoir pour redonner au Québec une colonne vertébrale morale qu'il sentait se déliter.

Il adresse une invitation à un groupe de Sud-Américains formés par le Réarmement moral à venir au Québec y présenter la pièce de théâtre que des étudiants péruviens ont écrite. « El Condor » est le titre de cette production, nom du célèbre oiseau d'Amérique latine seul capable de voler à une très haute altitude pour passer au-dessus de la Cordillère des Andes. Je suis sollicitée pour y participer en assurant le secrétariat.

L'équipe canadienne souhaite alors profiter de la présence de cette troupe « de choc » pour s'adresser à toutes les provinces. Nous commençons par la ville de Québec. La pièce est directement inspirée de l'expérience de ces étudiants, tiraillés entre des influences idéologiques opposées : d'un côté des autorités nationales conservatrices et peu soucieuses des conditions de vie des populations – on assiste ainsi à la visite dans une favela d'une personnalité américaine - de l'autre des activistes marxistes qui veulent enrôler les étudiants dans leur lutte, en principe pour la justice sociale. Un des personnages de ce camp affirme de façon tonitruante : « Le sang des révolutionnaires coule pour que fleurisse l'arbre de la liberté ! » Il est interprété par un Français qui consacre sa vie à l'Amérique latine dans le cadre du Réarmement moral. La phrase nous fait rire et nous nous la répétons chaque fois que l'un ou l'autre d'entre nous a un petit bobo ! La pièce se termine bien, c'est-à-dire que le représentant des autorités locales prend conscience des besoins du peuple.

Après le spectacle, le public pouvait rencontrer les acteurs. C'est ce qui a toujours fait la force des pièces du Réarmement moral.

Outre ce « révolutionnaire » français, les acteurs sont les étudiants péruviens eux-mêmes, un général brésilien, des dockers du Brésil et bien d'autres personnes qui rejoignent la troupe dans ses étapes successives. Les dockers brésiliens ont un impact tout particulier. Avec leur franc-parler et leur sens de l'humour, les récits qu'ils font de leur propre lutte contre la corruption dans les ports brésiliens, tout au long de la tournée, tapent dans le mille !

Je joue tour à tour dans cette pièce le rôle d'une mégère de la favela qui chasse à coups de balai le visiteur américain et celui d'une demi-mondaine toujours présente dans les réceptions où il faut être vue. Juliette Laure, une des filles d'Irène Laure, qui a une formation d'esthéticienne, est notre maquilleuse officielle.

Le sujet peut paraître simpliste mais il s'inscrit bien dans la période de guerre froide que le monde traversait et la lutte difficile que les populations d'Amérique latine devaient mener

pour instaurer davantage de justice sociale dans le continent. Hélas, il semble que les mêmes luttes continuent aujourd'hui !

Le fait de monter sur scène, ce que je n'avais jamais fait, sinon dans un spectacle scolaire de fin d'année, a contribué à vaincre ma timidité personnelle. Ce fut une expérience très profitable pour moi. Mais cela n'empêchait pas que j'assume mon rôle de secrétaire et je voyageais de ville en ville avec ma machine à écrire.

Nous étions une quarantaine à participer à cette expédition. Nous logions alors soit dans des pensionnats catholiques, fort nombreux au Québec, soit chez l'habitant. Près de Québec, toute la troupe est logée dans un immense hôpital psychiatrique tenu par une congrégation religieuse. Nous sommes enfermés dans nos chambres ou dortoirs pendant la nuit par les veilleurs, de même que les patients de l'hôpital pour ne pas risquer d'incidents dangereux.

Juliette Laure et moi sommes co-équipières. Lors d'une étape, nous sommes accueillies une dizaine de jours dans le monastère des Visitandines. Notre chauffeur nous y a déposées avec nos valises devant la porte et nous a plantées là. On l'a prévenu : les hommes ne doivent pas entrer dans les monastères féminins. C'est le plein hiver, il fait froid, environ moins 15 degrés. Nous avons poussé la porte et une voix nous invite à patienter. Finalement, la sœur tourière arrive et nous annonce qu'elle va nous montrer nos « cellules ». Nos regards se croisent ! En fait de cellule, nous partageons une immense chambre réservée aux hôtes de marque. Avec fierté, elle nous dit : « Vous avez même une salle de bain. Donc n'hésitez pas à prendre des bains. Le hic était qu'il n'y avait pas d'eau chaude ! Inutile de vous dire que nous n'avons pas pris un seul bain pendant tout notre séjour.

La Mère supérieure demande à faire notre connaissance ; elle nous attend derrière la clôture - des croisillons en bois - et nous de l'autre côté. Nous sommes un peu impressionnées, mais elle est si naturelle et gaie que nous sommes rapidement à l'aise. Nous sentons en elle une telle perspicacité que nous avons l'impression qu'elle lit au fond de nous. Elle nous interroge sur le Réarmement moral, et notre propre vie. D'emblée, Juliette lui dit qui était sa mère, et lui raconte qu'elle a assisté au mariage de ses parents dans une chapelle de la banlieue parisienne, après leur rencontre avec le Réarmement moral. Nous lui disons que le Réarmement moral a produit plusieurs films et que certains sont dans les bagages de la troupe. Immédiatement, elle demande que toute la communauté puisse en voir un : elle choisit « Hommes du Brésil », tourné dans le port de Rio, dont certains des acteurs font partie de la troupe. Cette projection est un véritable succès.

Des monastères comme celui-ci, il y en avait de très nombreux au Québec en 1963. Le père Roy avait dû sentir que la foi avait besoin d'être « boostée » dans toute la province, pour employer une expression entrée dans notre vocabulaire aujourd'hui. Nous étions loin de penser que quelques années plus tard, l'Eglise catholique canadienne serait dépossédée de ses écoles et de ses hôpitaux, devenus propriété de la Province de Québec, mais surtout, que nombre de communautés se disloqueraient, beaucoup de leurs membres retournant à la vie civile. Cette « révolution tranquille », comme l'ont appelée les Québécois, a montré à quel point cette Eglise, qui paraissait si forte, était en réalité fragile, et on en ignorait encore les graves problèmes.

Nous avons ensuite traversé l'ensemble du Canada en train, ce fameux « Grand Trunk Railway » dont l'arrière-grand-père d'Alain avait participé au projet initial et en particulier à la portion de la construction en Ontario, mais je ne le savais pas encore. Lorsque nous sommes arrivés aux Montagnes Rocheuses, nous avons été accompagnés par un chef amérindien très célèbre, Chief Walking Buffalo, de la « nation »<sup>11</sup> Stoney. Il avait connu Frank Buchman personnellement et avait tenu à en faire son « frère de sang » au cours d'une cérémonie traditionnelle. C'était le témoignage de la confiance et de l'amitié qui les avaient liés. Notre groupe arrivait donc sur un terrain que d'autres avaient déjà patiemment labouré.

C'est à mon arrivée au Canada que j'ai appris le décès subit de mon père. Au même moment, je recevais par le courrier une carte qu'il m'avait expédiée avant sa mort. Il m'y assurait de son entière approbation pour le choix de vie que j'avais fait. Quel encouragement !

Lorsque je suis rentrée à Paris, une dame qui venait de temps en temps donner un coup de main à la cuisine de la maison de Boulogne, m'a dit : « J'espère que ce voyage t'a changée : tu étais imbuvable ! » Bonne question ! Je l'espère. Les voyages forment la jeunesse. Rien n'est plus vrai, car la plupart d'entre nous qui étions dans la vingtaine avons beaucoup plus appris sur nous-mêmes et sur les pays que nous avons visités « de l'intérieur », que pendant une session de plusieurs jours face à des « paper-boards » !

Mais la vraie question est : avons-nous répondu à l'attente du Père Roy ? Le spectacle avait atteint un vaste public. Cependant, le changement est toujours un choix individuel. Je pense à cette jeune religieuse, dont la chambre était à côté de la mienne dans une école où j'avais logé. L'écoute intérieure est devenue pour elle une pratique quotidienne. Je ne crois pas qu'elle fut l'une de celles qui ont remis en question les vœux qu'elles avaient prononcés.

\* \* \*

---

<sup>11</sup> Les populations nord-américaines que nous appelons communément, et à tort, des « tribus » sont en réalité des « nations », vivant dans des territoires donnés, avec leur histoire, leur langue, leur culture.



## IX - PENDANT CE TEMPS, ALAIN BANQUIER MILITANT

Toujours dans les années 60, Alain travaillait encore pour l'American Express. La direction lui avait confié la charge de l'agence de Verdun. Ses responsabilités le conduisaient sur les bases militaires américaines.

Pour lui, c'était particulièrement émouvant : il pensait à son père qui avait risqué sa vie à chaque instant sur les champs de bataille pendant la guerre de 14-18 ; ces champs de bataille que les touristes commençaient à visiter ; le cimetière militaire qui vous laisse sans voix devant ces milliers de tombes, toutes semblables, l'ossuaire, la tranchée des baïonnettes... Dans les bois environnants, on voyait les trous des obus où les arbres ne repoussaient pas.

Alain a pris contact avec le maire de la ville pour faire connaissance ; il lui a parlé de son père, le second combattant anglais à recevoir la Croix de Guerre pour les services rendus pendant la bataille de Verdun (le premier étant le Prince de Galles) en novembre 1915. Le maire de Verdun et Alain ont organisé une cérémonie pour remettre enfin à son père sa décoration française ! Le journal local s'en est fait écho.

Puis Alain a fait la connaissance de l'évêque qui, portait encore des chaussettes et des gants violets, allait déposer lui-même ses lettres à la poste !

A la demande de celui-ci, Alain organise la projection d'un film du Réarmement moral. On installe l'écran dans le salon de l'évêque qui appelle les religieuses responsables de l'intendance de l'Evêché. Tout intimidées, elles s'installent derrière l'écran : « Voyons, mes sœurs, leur dit l'évêque, c'est devant l'écran qu'il faut s'asseoir ! » Les chères religieuses, encore en 1960, n'avaient jamais assisté à la projection d'un film !

Pour continuer cet inventaire à la Prévert, il faut ajouter le député Rousselot, qu'il consulte souvent, un libraire, un représentant syndical, une famille d'agriculteurs, Jean-Marie et Geneviève Bastien. Jean-Marie, président d'un organisme agricole, deviendra l'un des fondateurs du « Dialogue entre agriculteurs », qui jouera un rôle dans le mouvement quelques années plus tard.

\* \* \*

Un compagnon d'équipe inattendu arrive des Etats-Unis. C'est un Français qui se prépare à vendre des montres suisses, comme son père, mais qui a bifurqué sur un engagement total avec le Réarmement moral. Il s'appelle Charles Danguy.

L'engagement de Charles avec le Réarmement moral a connu bien des méandres ! Des méandres que ses parents avaient acceptés dans la confiance. Charles, né à la Chaux-de-Fonds, en Suisse, de mère suisse et de père français, avait la nationalité française et attendait d'être convoqué pour faire son service militaire. Pendant cette période d'attente, il avait

décidé de découvrir le Réarmement moral dont il avait entendu parler mais ne connaissait pas grand-chose. Il s'était rendu à Caux où se trouvaient 1.600 personnes. Bien qu'annoncé en bonne et due forme, il s'était entendu dire qu'il n'y a plus de chambre libre, mais la fin de journée arrivant, il avait insisté assurant qu'il n'y avait plus de train pour redescendre la colline. Il avait réussi à convaincre ceux qui l'avaient d'abord vu d'un regard suspicieux de rester quelques jours. Constatant sa passion pour les trains et ses connaissances dans l'organisation de voyages, le responsable du bureau des voyages lui avait proposé de s'y joindre. Ce fut pour lui la porte d'entrée de ce qui deviendra l'engagement de toute une vie.

« J'ai entendu Irène Laure parler, raconte Charles. Je n'avais pas de message aussi frappant qu'elle. Mon seul apport était d'aider les gens à mettre au point les détails de leurs voyages. Je me demandais pourquoi Dieu m'aurait appelé, moi, un « pauvre type », raconte-t-il. Mais ce « pauvre type » aimait les gens, et avait le sens du service. Il trouva sa place dans cette grande famille internationale qu'est le Réarmement moral. Il avait voyagé aux Etats-Unis, au Canada. Il fit la connaissance de Juliette Laure... et l'épousa plusieurs années plus tard. Ensemble, ils se sont consacrés aux familles des ouvriers et des cadres des houillères et des dernières aciéries de France, puis aux contacts avec les parlementaires européens à Strasbourg. Favoriser un dialogue en confiance entre élus et électeurs était leur « carte de visite ».<sup>12</sup>

Charles est arrivé à Verdun pour épauler Alain, avec un autre Français, Bernard Zamaron, fonctionnaire de la CECA. Petite ville de province, Verdun n'était pas sans connaître quelques problèmes sociaux. Par où commencer pour établir un contact entre les différents protagonistes ? Ils organisèrent la projection du film « Le Couronnement de ma vie », un long métrage produit aux Etats-Unis par le Réarmement moral. Ce film retrace la vie de Mary MacLeod Bethune, une éducatrice afro-américaine qui fonda la première université pour les jeunes afro-américains, à l'époque de la ségrégation.

Alain et Charles demandent à l'un des mineurs de la Ruhr, qui étaient à ce moment-là en France, de venir les rejoindre et d'apporter son témoignage en introduction. Il fallait remplir la salle avec peu de moyens. Ils mobilisent une équipe internationale de bénévoles, jeunes et moins jeunes, qui, en plein hiver, par un froid glacial, distribue des papillons publicitaires dans toute la ville. Alain m'avait demandé de faire partie de cette équipe et je peux confirmer qu'il faisait un froid terrible ! C'est dans le travail d'équipe avec Alain que Charles Danguy s'est attaché à la Lorraine et y a pris racines.

Après Verdun, Alain est promu pour diriger l'agence de l'American Express au SHAPE dont le quartier général se situait à Rocquencourt, proche de Versailles. « Mes fonctions ne sont pas très différentes de celles que j'assumais à Verdun, raconte Alain, sinon que je fréquente les officiers supérieurs. Mais il m'est arrivé une expérience qui me servira plusieurs années plus tard au Vietnam : un agent d'assurances, désireux de compter parmi sa clientèle les officiers de la base, tente de convaincre le personnel de l'agence de mettre sa compagnie en avant. Pour les y inciter, il distribue quelques enveloppes généreusement garnies dans les bureaux et, bien sûr, il y en a une pour le directeur, c'est à dire moi. Quand je constate la tentative de corruption auprès des employés et de moi-même, je ne peux pas l'accepter. J'en parle à mon

---

<sup>12</sup> Un témoignage de Charles Danguy se trouve en annexe.

supérieur au siège mais c'est trop tard. L'agent d'assurances refuse de reprendre son enveloppe qui pourtant me brûle les doigts. En définitive, je l'ai donnée... au Réarmement moral ! Mais on ne m'y reprendra plus ! »

## Obtention de la reconnaissance d'utilité publique

La proximité géographique entre Rocquencourt et la maison du Réarmement moral à Boulogne permettait à Alain d'y aller plus souvent. Il exprime fréquemment sa conviction que le Réarmement moral doit obtenir la reconnaissance d'Utilité publique. Cela lui donnerait une visibilité beaucoup plus importante. Pour cela, il fallait que quelqu'un s'occupe de monter le dossier et de le présenter au Conseil d'Etat. Des « il faut qu'on... » ne sont pas très productifs. Il n'y a pas d'autre solution : « Si tu y crois, prends un congé sans solde d'un an et mets-toi au travail ». C'est ce que fait Alain en 1967. Le congé sans solde n'a pas duré un an : il a duré le reste de sa vie.

Obtenir cette reconnaissance d'Utilité publique n'est pas allé de soi. Au Conseil d'Etat, nous n'avions pas que des amis. Mais un homme nous soutient : Maurice Couve de Murville, alors ministre des Affaires Etrangères.

Pendant le temps que laissent libre les nombreuses démarches et dossiers à remplir, Alain a la possibilité de rejoindre davantage ses anciens camarades du temps du café de la Porte de Clignancourt, le « Verse toujours ». « Mon ami Jean-Jacques Odier, le touche-à-tout comme il se définit lui-même, qui a un incontestable talent pour le théâtre, pense à une nouvelle pièce : « On Jouera sans rideau ». Jean-Jacques me mobilise ainsi que Claire Evans, permanente, diplômée de Lettres modernes et qui a une bonne plume. Nous décidons d'écrire chacun un acte. Evidemment nous avons convenu du canevas ensemble auparavant. » Le scénario est simple : il s'agit d'une entreprise dont le président veut fusionner avec une autre mais sans en dire un mot au comité d'entreprise. Pour faire bref, c'est une histoire de manque de transparence et de ses conséquences. Les rôles seront interprétés par des amis qui dans la vie exercent des responsabilités équivalentes : Léon Girardot, ingénieur à la SNCF, et Georges Barrier, syndicaliste à la RATP.

« Nous présentons la pièce successivement à Flins, où se trouvent à l'époque les usines Renault ; puis devant des membres du personnel de la SNCF, entre autres, ainsi que dans la bibliothèque de la maison de Boulogne que nous transformons en théâtre. »

Parallèlement, Alain accompagne des amis anglais qui s'intéressent aux problèmes des relations sociales dans les ports européens. Il raconte : « Nous sommes allés à Dunkerque, au Havre, à Nantes. C'est en allant à Nantes en voiture avec Georges Barrier, que je fais une découverte : nous emmenons avec nous une jeune femme, secrétaire à la maison de Boulogne, Anne-Marie Rousselle. Non pas que je ne la connaissais pas, mais cette fois, je la vois avec d'autres yeux. Nous nous croisons dans des réunions ; ou c'était elle qui répondait

lorsque je téléphonais d'une province ou d'une autre. Pour tout dire, je la trouvais plutôt... distante. »

\* \* \*

## X - LE GRAND SAUT

Alain est indulgent de dire que j'étais distante ! En fait, il paraît que j'étais plutôt sèche. J'avais beaucoup à changer (mais le changement, ça dure toute la vie !). Alain était un homme discret comme l'ont dit beaucoup de ceux qui le connaissaient. Discret, mais qui ne lâchait rien. Et moi, j'aimais ceux qui en mettaient plein la vue ! Il m'a fallu deux ans pour comprendre quel privilège c'était qu'il s'intéresse à moi.

Un jour, en mai 1970, la veille de la Pentecôte, il m'emmène en voiture à travers le Bois de Boulogne au bureau de l'association, boulevard Flandrin, à Paris. Dans la voiture, il s'ouvre sur ses sentiments et fait sa demande en mariage. J'en avais eu le pressentiment mais je voulais avoir la certitude que j'étais prête à me lancer dans cette nouvelle aventure, quelle que soit la mission que nous serions amenés à remplir. J'avais toujours vu en Alain un homme de Dieu, à l'aspect un peu austère mais qui cachait un bon sens de l'humour.

Nous avons arrêté la voiture et sommes allés nous asseoir sur un banc au bord d'un des lacs. Au gré d'un moment de silence, la réponse m'est venue de dire oui ! Alain a voulu m'inviter au restaurant du Pré Catelan, un restaurant très select. Lorsque nous avons vu les prix, nous avons filé dans un autre, plus à la portée de sa bourse.

Peu de temps après, nous acceptons l'invitation de Charles et Juliette Danguy à passer quelques jours en Lorraine où ils s'étaient installés après leur mariage. En route, nous pique-niquons près d'un bois. Alain profite de cette pause pour s'ouvrir à moi sur les zones d'ombres de sa vie. Il fallait un fameux courage pour oser une telle transparence ! Cela a été le socle de la solidité de notre couple. J'ai été impressionnée mais aussi mise au défi d'en faire autant. Il m'a fallu quelques jours pour me jeter à l'eau. Depuis cet instant j'ai compris qu'une totale confiance s'établirait entre nous pour la vie. Comme, par la suite, nous nous sommes trouvés dans des régions en guerre, nous avons apprécié d'être étroitement unis.

Nous nous marions quelques mois plus tard, en octobre 1970, dans la paroisse proche de la grande demeure de Boulogne. La réception y a d'ailleurs lieu. Il y a un monde impressionnant. Proches et amis ont préparé un buffet superbe dont nous n'avons jamais pu approcher !

A partir de ce moment-là tout a pris une autre dimension dans notre vie.

\* \* \*

## XI - DANS L'ARENE SOCIALE EN LOIRE ATLANTIQUE

Alain s'est toujours intéressé aux questions sociales. J'ai mentionné plus haut le congé sans solde qu'il a pris pour travailler sur le dossier de la reconnaissance d'utilité publique de l'association Réarmement moral, mais aussi à la pièce de théâtre « On Jouera sans rideau » et ses présentations dans les milieux industriels.

Au moins une fois par trimestre, l'espace d'un week-end, a lieu dans la maison de Boulogne, ou ailleurs en province, ce que nous appelions une « réunion nationale ». Nous retrouvons au moins une soixantaine de militants, permanents et non permanents, venant de diverses régions de France. Parfois, quelques amis viennent de l'étranger. C'est l'occasion d'échanger des nouvelles, des préoccupations, mêmes des désaccords ; d'exprimer aussi des appels à l'aide pour porter telle ou telle initiative. Ces journées sont cruciales pour renforcer notre cohésion.

Lors de l'une de ces réunions, en 1964, un ami assureur à Nantes, Paul Hédiard, a lancé un appel pour qu'une équipe du Réarmement moral apporte son expertise dans la résolution de tensions sociales, très fortes en Loire Atlantique. Avant d'être agent d'assurances, il connaissait le monde de l'entreprise comme salarié d'un syndicat patronal du Nord. Il avait donc été aux premières loges pour observer l'action du Réarmement moral dans l'industrie de cette région à la fin des années quarante et au début des années cinquante. La Loire Atlantique, malgré l'essor économique qu'elle devait aux « Trente glorieuses », vit alors dans un climat social lourd : les industriels hésitent à investir au vu de la réputation de grèves fréquentes dans la région, d'une vie syndicale dure, et inversement, cette hésitation à investir rend les syndicats encore plus inquiets quant à l'avenir des emplois en région nantaise. Ces tensions résultent aussi des relations parfois très injustes qui régnaient dans les entreprises. Une assistante sociale de la région, une femme pourtant mesurée dans ses jugements et ses propos, n'hésite pas à dire que les patrons nantais avaient une mentalité de « négriers », en montrant les superbes immeubles du XVIIe siècle longeant les bords de la Loire !

Maurice Nosley et Georges Barrier acceptent immédiatement de répondre à l'appel de Paul Hédiard. Ils partent dans les jours qui ont suivi. Paul Hédiard n'a d'autre carte de visite que sa conviction personnelle. Sa maison devient le quartier général de la toute petite équipe qui voit le jour. Maurice Nosley, polytechnicien, possède l'annuaire des anciens de son école. Il recherche parmi les noms mentionnés ceux qui se trouvent en région nantaise. Evidemment, plusieurs sont chefs d'entreprise et Maurice prend contact avec eux. Georges, de son côté, a des contacts dans le monde syndical. Tous sont sous la pression des événements et accueillent avec intérêt l'intervention de Maurice et Georges.

C'est le début d'une aventure qui conduit Maurice et sa femme, Angela, à s'installer avec leurs deux fils, à Nantes. Ils trouvent un appartement dans un immeuble situé boulevard du Massacre ! Maître Grimaud, ami notaire de Maurice, met d'abord à leur disposition un appartement dont il est propriétaire dans cet immeuble, puis lorsque les Nosley emménagent dans un appartement plus spacieux, il en paiera le loyer.

Pour les Nosley, ce fut un engagement de vie. Ils ne quitteront plus Nantes.

Alain répond souvent à leurs invitations avec notamment Charles Danguy, Juliette Laure et France Bochet. Maurice leur fait connaître de nombreux syndicalistes ou chefs d'entreprises nantais. Ils logent tantôt chez Gérard Le Goff, militant FO au port de Nantes, tantôt chez René Prou, de la CFTC, ou bien chez Auguste Pays, de la CFDT. Ces amis syndicalistes ne se privent pas de critiquer les cadres de leurs sociétés qui font le plein de leur voiture aux frais de l'entreprise avant les week-ends pour leurs déplacements en famille.

Des réunions permettent aux deux parties de se parler en vérité, de se comprendre, et de trouver des objectifs convergents dans la vie des entreprises. Cela fut parfois houleux !

René Prou est chaudronnier dans l'usine nantaise de la société Creusot-Loire. Il aime aller à Caux avec son épouse. Lors d'une de ces visites, il réussit à convaincre un cadre de l'entreprise d'y participer avec lui. Cet homme s'était opposé à la promotion de René pendant toute sa carrière, parce qu'il voulait rester fidèle au clan de Creusot-Loire et estimait que René dans ses engagements syndicaux contrecarrait les intérêts de l'entreprise qui dominait la vie nantaise. A Caux, ce cadre est bouleversé de découvrir quelle était la nature de la lutte que René mène pour la justice, et les sacrifices qu'il consent pour cela. Par hasard, dans une pièce un peu retirée à Caux, Alain a surpris une scène qu'il n'aurait jamais crue possible : le cadre en question demandant pardon à René pour le tort qu'il lui avait fait. Lorsqu'il en parlait, René en pleurait lui-même.

A Nantes, pendant que ces messieurs organisaient des réunions officielles, Juliette, France et moi-même, après mon mariage, nous attelions à convaincre leurs épouses... Nous savions très bien que leur appui était nécessaire pour que ces syndicalistes s'engagent.

Notre lieu de rendez-vous était tout simplement autour d'une table de la poste de Nantes, où nous pouvions rester des heures sans rien payer.

Je garde de ces visites à Nantes un souvenir ému, puisque c'est grâce à elles qu'Alain et moi nous sommes mariés, comme je l'ai mentionné plus haut. Il en fut de même pour Charles et Juliette Danguy.

L'impact de cette action fut tel que Maurice Nosley fut décoré de l'Ordre National du Mérite pour avoir contribué à rétablir la paix sociale dans la région.

\* \* \*

## XII - L'ASIE ENTRE DANS NOTRE VIE DURABLEMENT

Par où commencer ? C'est difficile de donner une date.

Bien avant notre mariage, Alain avait débuté sa vie professionnelle à la Banque de l'Indochine à Londres. Quant à moi, après une année au Canada, j'étais rentrée en France et, tout en assumant mon travail de secrétaire au bureau du Réarmement moral, j'avais très à cœur d'atteindre les jeunes.

Nous sommes en 1963-1964 et la guerre du Vietnam fait rage. De nombreux pays limitrophes, dont le Cambodge, en subissent les conséquences. Cela fait déjà plus de dix ans que la région est l'épicentre des affrontements entre grandes puissances.

En collaboration avec une de mes amies de l'équipe française, nous faisons de fréquentes visites au foyer franco-vietnamien des étudiants dans le Quartier latin à Paris. Nous n'y connaissons personne, mais nous saisissons l'occasion que nous offre la présentation à Paris d'une pièce de théâtre, « A travers le mur du jardin », du Britannique Peter Howard.

Peter Howard assumait la responsabilité mondiale du Réarmement moral après le décès de Frank Buchman. Journaliste et écrivain, il était l'auteur de plusieurs pièces de théâtre. « A travers le mur du jardin » symbolise le monde alors divisé par le rideau de fer. Il est impossible de le franchir. D'un côté, une démocratie moribonde, de l'autre une dictature implacable. Dans la pièce, un jeune couple d'amoureux, tels Roméo et Juliette, le traverse sans difficulté car leur amour transcende toutes les barrières, et amène le changement tant désiré.

Nous arrivons au foyer franco-vietnamien avec des invitations gratuites au théâtre de la Renaissance les dimanches après-midi, suivies d'un repas à la maison de Boulogne. De nombreux étudiants entrent dans nos rangs.

Après notre mariage en 1970, naît le spectacle « Chant de l'Asie ». Nous l'accompagnerons dans des situations très diverses.

\* \* \*



### XIII - L'EPOPEE DU « CHANT DE L'ASIE »

« L'Asie ne pourrait-elle pas être connue par le murmure de la petite voix intérieure qui parle au cœur de chacun et non par le bruit des bombes qui explosent et les cris de souffrance ? »

C'est à « Asia Plateau », équivalent de Caux, centre de rencontres pour l'Asie, situé à Panchgani dans les montagnes de l'Etat du Maharashtra, en Inde, que Rajmohan Gandhi avait exprimé cette conviction. Il était journaliste et écrivain. Son grand-père, le Mahatma Gandhi, avait été l'instigateur de la lutte pour l'indépendance de l'Inde.

Rajmohan rassemble des récits marquants de problèmes résolus en Asie grâce à des personnes qui se sont mises à l'écoute de leur voix intérieure. Ceci donne corps à un spectacle, « Chant de l'Asie », produit par de jeunes asiatiques rassemblés à « Asia Plateau ».

Parmi les récits que Rajmohan cite, il y a celui d'une personnalité de l'île de Bougainville qui arrive à résoudre un conflit autour d'une mine de cuivre à partir d'une intuition qui lui vient dans le silence : « Si Dieu a placé du cuivre dans notre sous-sol, il peut sans aucun doute nous montrer comment l'exploiter sans nous battre. »

- Une jeune villageoise indienne raconte l'histoire toute simple d'un fermier qui a décidé de partager l'eau de son puit avec des gens de toutes les castes de son village. « Tant que ton égoïsme ne dessèche pas ton cœur, alors l'eau de ton puit ne se tarira pas. »

- Un médecin japonais se rend en Chine à la recherche d'une plante médicinale pour son fils gravement malade au Japon. Il est hébergé par un fermier, sur l'ordre du Comité du village. Ce n'est que par hasard qu'il découvre le lendemain de son arrivée que le fils du fermier a été tué par les Japonais pendant leur occupation de la Chine. « Et pourtant, vous me traitez comme votre propre fils ! »

- « Qui brisera la chaîne de la haine ?

Qui brisera la chaîne des souffrances sans fin ?

Des fautes du passé coulent aujourd'hui des fleuves de sang.

Le sang d'aujourd'hui deviendra demain une mer de sang. »

C'est la plainte d'une mère qui veut empêcher son fils de partir pour venger son frère tué dans la guerre fratricide qui se déroule en pays Naga, au nord-est de l'Inde. Une pensée arrête ce dernier : « Si j'ai le courage d'aller tuer un homme, ne pourrais-je pas avoir le courage de l'aimer assez pour l'aider à devenir un homme nouveau ? »

Ce témoignage devient le point culminant du spectacle, suivi par le poème de Son Soubert, « Le Sourire de l'Apsara »<sup>13</sup>.

Son Soubert est un archéologue cambodgien. Son père, Son Sann, a été Premier Ministre et a joué un rôle important dans l'histoire récente du Cambodge. Les dernières strophes du « Sourire de l'Apsara » offrent un message de réconciliation entre les différents pays d'Asie :

« ... Pour que le sourire de l'Apsara se ranime,  
Et que dans la joie et l'amour nos peuples retrouvent le leur,  
Nous attestons les forces célestes, Les hommes et la Trimurti Que nous leur sacrifions  
Notre haine et nos soupçons Sur l'autel de notre orgueil,  
Que le pardon demandé aux Vietnamiens Pour notre haine et nos massacres  
S'élève en hymne et en cantique, Que le pardon demandé Aux Thaïlandais  
Consumme comme un feu Nos soupçons et méfiance,  
Pour qu'ils comprennent Que la fraternité Ne se bâtit pas sur la haine et le soupçon  
Pour que l'arc-en-ciel après l'orage Scelle nos liens fraternels.  
Alors l'Apsara divine Brisera son carcan de pierre... Alors elle dansera  
Pour que notre peuple Retrouve son sourire. Et qu'elle entraîne dans sa danse  
Le peuple Khmer et le peuple Lao Les peuples Thai et Vietnamiens,  
Les peuples de Birmanie et d'Indonésie De Malaisie et de Maharlika... »

L'auteur de ces vers explique dans une interview au magazine « Changer », alors publié par le Réarmement moral : « Ce qui m'a frappé à Panchgani, c'est cette idée de la voix intérieure. C'est une expression très simple qui traduit une pensée hindoue : dans chaque être humain, il y a brahman, une parcelle divine. Cela m'a appris – quand la tête des gens ne me revient pas – à voir cette parcelle divine qui est en eux. »

Et plus loin, il précise le message du « Sourire de l'Apsara » : « C'est encore un apport de Panchgani. En entendant les récits des conflits qui ont été résolus dans le nord-est indien, ou, mieux encore, les paroles d'Irène Laure relatives au rapprochement entre la France et l'Allemagne, j'ai pensé à notre région. Le message du Réarmement moral m'est apparu comme une approche intelligente, car le fait est que nous, Cambodgiens, haïssons les Vietnamiens ; la guerre bien sûr n'a rien arrangé. Nous nous méfions des Thaïlandais. Or, nous ne pouvons perdre notre temps à nous haïr les uns les autres. Les Vietnamiens sont là ! Les Thaïlandais sont là ! Il faut constater leur existence. Que peuvent faire les sept millions de Cambodgiens et les trois millions de Laotiens, face à 30 millions de Thaïlandais et à un nombre plus grand encore de Vietnamiens ? Il s'agit donc de nous comprendre mutuellement et de donner à notre région la paix et la stabilité qu'elle n'a jamais connues. Nous disons facilement : « Les Vietnamiens nous ont pris nos terres. Maintenant, ils prennent notre pétrole. » Si nous continuons à nous renvoyer la balle, le jeu ne s'arrêtera jamais. Si d'autres nations ont pu établir leur hégémonie sur nos peuples, c'est bien à cause de nos querelles. Si

---

<sup>13</sup> Les Apsaras sont des déesses dansantes chargées de réjouir le dieu Inda, le roi des Devas, dont les attributions correspondraient, dans la tradition chrétienne, à celles d'un archange.

nous ne changeons pas d'optique et si nous ne repartons pas sur une autre base, il n'y a pas d'espoir. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer avec le Sourire de l'Apsara. »

La gracieuse jeune fille qui danse sur scène comme une Apsara, Rothay Chanthrasy, n'est autre que la fille aînée de l'ambassadeur du Laos en Inde. A Panchgani, où nous avons été invités en 1973, Alain et moi ferons connaissance de toute sa famille. Alain et le père de Rothay, Tianethone Chantharasy, découvrent qu'ils sont nés non seulement la même année - 1927 - mais également le même mois et le même jour. En calculant le décalage horaire entre la France et le Laos, également à la même heure ! Une belle amitié s'étant nouée entre nos deux couples, Alain et Tianethone s'appelleront mutuellement « mon frère jumeau » jusqu'à la fin de leur vie.

\* \* \*

## XIV - LE SPECTACLE NOUS EMMENE D'UN CONTINENT A L'AUTRE

« Chant de l'Asie » sillonne l'Inde, le Laos, le Vietnam, la Papouasie-Nouvelle Guinée, la France, puis a traversé l'Atlantique.

Au Canada, le spectacle est invité en 1976 par les chefs amérindiens du Traité No Sept, dans l'Alberta<sup>14</sup>. L'invitation est rédigée ainsi : « Nous, chefs et représentants du Traité No Sept du Canada, invitons nos sœurs et nos frères de l'Asie à venir en cette « terre » à laquelle nous appartenons. Nous désirons que vous apportiez votre spectacle « Chant de l'Asie », que vous le présentiez pour toutes les races amérindiennes et que vous nous visitiez dans nos villages et nos maisons. Ensemble, nous pouvons restaurer le respect de l'homme et un amour de la nature, afin que les affamés soient nourris, que les opprimés soient libérés et que nous soyons guidés non par l'appât du gain mais par la sagesse du Grand-Esprit, le Dieu de tous les hommes. La peur sera chassée et la confiance prendra racine. L'amertume fondra, elle qui rend nos cœurs et nos esprits froids comme l'hiver et qui empêche la venue du printemps, le vrai héritage de toutes les tribus et de tous les peuples sous le soleil. Alors nous vivrons en paix à l'intérieur de nos frontières et entre toutes les nations. »

Quelques jours avant l'arrivée du spectacle, le fils du Chef Nelson Small Legs, de la nation Peagan, s'était suicidé en protestation contre les conditions de vie des Amérindiens du Sud de l'Alberta et, dans la lettre qu'il laisse, il demande une « enquête complète sur la corruption au Ministère des Affaires indiennes ». Il ne peut pas accepter non plus que les jeunes autochtones n'aient pas accès aux universités. Tout le monde craint une révolte violente, d'autant plus que le jour de son enterrement, ses amis de l'American Indian Movement entourent sa tombe le poing levé. A la fin de la première représentation de « Chant de l'Asie », Nelson Small Legs Sr. lance un appel à tous les jeunes de la réserve à ne pas se tourner vers la violence. Alors, un jeune Chinois de la troupe chante la Prière de St François d'Assise : « Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix ». On peut entendre une mouche voler.

En fait, nous étions loin de mesurer l'ampleur de la souffrance subie par ces nations amérindiennes. Elles ont été reconnues face au monde entier lorsque le pape François entama du 26 au 29 juillet 2022 une visite qu'il qualifia de « pèlerinage pénitentiel ». Des faits terribles se sont passés dans les pensionnats confiés par les autorités canadiennes aux Eglises chrétiennes, et pour la plus grosse part à l'Eglise catholique, afin d'y « éduquer » les enfants autochtones, métis, inuits, de leur inculquer la civilisation occidentale, en les arrachant à leurs

---

<sup>14</sup> Le Traité no 7 est le dernier des traités numérotés, ratifié en septembre 1877, entre le gouvernement canadien et les représentants des cinq Premières Nations : les Siksikas, les Kanai, les Peegans, les Stoney-Nakodas et les Sarcees. Le traité a cédé environ 130.000 km<sup>2</sup> au gouvernement canadien et ces acquisitions ont permis la construction du chemin de fer transcontinental, mais a bouleversé le rythme et les modes de vie des habitants.

familles. Dans ces pensionnats, des milliers d'enfants ont été victimes d'abus sexuels, ont subi d'atroces sévices dont beaucoup sont morts.

Si nous, membres de la troupe du « Chant de l'Asie » avons eu connaissance de ces faits, nous aurions abordé les populations de ces régions avec une grande compassion. Nous voulions, par exemple, lors d'une des fêtes traditionnelles auxquelles nous étions souvent invités, que l'un des meneurs des jeunes amérindiens sorte de son attitude hostile et qu'il pardonne, surtout aux Européens. Nous cherchions à guérir la haine mais nous n'avions pas compris la profondeur du traumatisme, l'immense amertume. En vérité, nous aurions dû lui demander pardon dans une attitude d'humilité.

Lors du passage de « Chant de l'Asie » à Ottawa, un dîner a permis au Chef Nelson Small Legs d'avoir l'entretien tant désiré avec le Ministre des Affaires indiennes, Judd Buchanan. Cette rencontre a été un miracle en soi.

Tous ces faits me permettent de mieux apprécier, à l'occasion du séjour du Chant de l'Asie au Québec, l'accueil qu'Alain et moi avons reçu dans une famille Mohawk de Kanawake, au sud de Montréal : Tom et Annie Two Rivers nous ont reçus dans leur foyer comme un frère et une sœur pendant dix jours. C'est à Kanawake qu'a vécu la première autochtone canonisée par le pape Benoit XVI en octobre 2012, Kateri Tekakwitha, (1656-1680).

\* \* \*

## XV - L'INDOCHINE FRANÇAISE, NOUVELLE ETAPE

Hervé de Charrette, ancien ministre de l'Europe et des Affaires étrangères de France de 1995 à 1997<sup>15</sup>, dans la biographie qu'il consacre au Maréchal Lyautey, décrit la seconde moitié du XIXe siècle comme le siècle des colonisations. Il résume clairement celle de l'Indochine :

« Autant de colonies, autant de types de colonisations. Lyautey a trois ans à peine lorsque la France prend pied en Indochine selon le principe le plus brutal : la politique de la canonnière. Prenant prétexte de l'assassinat d'un missionnaire en 1857, et au motif de défendre la foi chrétienne persécutée, une expédition commandée par l'amiral Rigault de Genouilly est envoyée au Vietnam l'année suivante. Le véritable objectif est, bien sûr, fort peu religieux : il s'agit principalement d'atteindre la Chine par le sud, car l'immense empire immobile vient de s'ouvrir au commerce occidental à la suite d'interventions militaires et navales franco-anglaises. Après quelques coups de canon, et un modeste débarquement, le traité de Hué est imposé en 1863 à l'empereur d'Annam, Tu-Duc, cédant à la France les provinces aux noms chantants de Saïgon, Mytho, et Bien-Hoa. La même année, le roi Norodom du Cambodge, convaincu par les arguments de force de l'officier de marine Doudart de Lagrée, se place volontairement sous protectorat français. Enfin, il suffit d'une petite agitation anti-française, en 1867, pour que l'Annam soit contraint de laisser flotter les couleurs françaises sur la Cochinchine occidentale. Le Tonkin et le Laos ne tarderont pas à tomber à leur tour. L'Indochine s'apprête à devenir française. »

Au Vietnam, c'est un jésuite français, Alexandre de Rhodes, un polyglotte, qui, au XVIe siècle, transcrit les caractères chinois, utilisés par les Vietnamiens, en caractères latins.<sup>16</sup>

Quant au roi du Cambodge Norodom, s'il « voyait dans la France une nation amie, il se refusait à confondre protection et protectorat », précise l'historien Dauphin-Meunier. En 1941, après deux monarchies successives, Norodom Sihanouk est monté sur le trône du Cambodge qui devient indépendant en 1953.

A la suite de conflits inter-vietnamiens, d'interventions françaises menées par des autorités militaires ou administratives, des mouvements de révolte et de résistance s'organisent, dont Hô Chi Minh s'imposera comme la figure de proue, tandis qu'éclate la seconde guerre mondiale.

Des puissances extérieures comme les Etats Unis, l'URSS, mais aussi le Japon, font pression sur la France qui se trouve face à un choix : accorder l'indépendance au Vietnam ou tout faire

---

<sup>15</sup> Parti « Union des Démocrates et Indépendants »

<sup>16</sup> Le Vietnam a été occupé par la Chine pendant mille ans, depuis 111 avant JC.

pour ne pas perdre une parcelle de son empire colonial. Le Maréchal Leclerc avait pressenti que le temps approchait où la France devrait accorder un nouveau statut aux peuples de l'Indochine. Mais hélas il ne fut pas entendu et bientôt le conflit a éclaté, avec l'entremise des Japonais, des Américains et de l'URSS. Toutes les conditions étaient réunies pour un conflit dur.

La France, ainsi officiellement engagée militairement en Indochine dans le prolongement de la fin de la seconde guerre mondiale, est écrasée lors de la bataille de Dien Bien Phu le 7 mai 1954. On estime à environ 8.000 de combattant français, surtout des jeunes, le nombre de tués du côté français. Les accords de Genève en juillet 1954 mettent fin à l'engagement de la France au Vietnam et coupent le Vietnam en deux parties au 17<sup>e</sup> parallèle.

Un exode massif de Vietnamiens du Nord qui ne voulaient pas vivre sous la domination communiste conduit des millions d'entre eux à s'installer dans le Sud, dont de nombreux catholiques, parmi eux Ngô Đình Diêm, futur président de la République du Vietnam (Sud) de 1954 à 1963. Ngô Đình Diêm est un catholique ardent. Il continue la guerre, soutenu par l'Amérique.

Que pouvait apporter le Réarmement moral dans un tel contexte ?

Pour décrire les premiers contacts du Réarmement moral avec le Vietnam, j'emprunte à Jean-Jacques Odier, un passage de son livre « Nous rêvions de changer le monde » :

« A partir des années soixante, les actions dans lesquelles nous (Jean-Jacques et son épouse Marie-Lise) sommes engagés prennent souvent la forme de tournées de spectacles. Une des créations les plus originales est le fait d'un groupe de jeunes Japonais. La pièce qu'ils ont conçue et montée, qu'ils intitulent « Le Tigre », est inspirée des manifestations lancées peu auparavant par eux et leurs camarades étudiants de Tokyo contre la venue du Président Eisenhower au Japon. Cette pièce est pour eux l'occasion de prendre un certain recul sur ces événements. Un de ses principaux atouts est l'accent qu'elle met sur les enjeux de la lutte idéologique de l'époque, marquée par la désinformation et les manipulations de l'opinion. La tournée permet aussi de former et de souder cette équipe étonnante de jeunes Japonais qui sont manifestement de futurs dirigeants de leur pays. C'est à la suite de leur venue à une conférence à Caux qu'ils ont créé ce spectacle et qu'ils ont décidé de surseoir à la poursuite de leurs études pour le présenter, en plusieurs étapes, avant leur retour au Japon... C'est ainsi que le Président Ngô Đình Diêm invite le spectacle « Le Tigre » à donner des représentations à Saïgon et dans plusieurs villes vietnamiennes en juin 1962 ».

Cette invitation ne coulait pas de source, les Japonais n'ayant pas laissé de bons souvenirs au Vietnam...

Le Président Diem sera assassiné dans des circonstances mystérieuses le 2 novembre 1963. Je me souviens, j'étais au Canada, lorsque j'ai entendu à la radio la nouvelle de son assassinat, assassinat fomenté par les Etats-Unis. J'ai été frappée par le commentaire prémonitoire de Peter Howard : « Les Américains le payeront un jour ».

Le 22 novembre 1963, le président des Etats-Unis, J.F. Kennedy est à son tour assassiné. Ces deux assassinats n'avaient aucun lien. Une coïncidence...

\* \* \*

Dix ans plus tard, Jean-Jacques Odier retourne au Vietnam avec un ami australien. En 1973, des accords ont été signés à Paris entre les Etats-Unis, la République démocratique du Vietnam (Nord), la République du Vietnam (Sud) et le Front National de libération (Viet-cong), qui mettent fin, en principe, à la guerre du Vietnam. Les Américains se retirent du pays et le peuple plein d'espoir célèbre ce qu'il espère être la paix par des feux d'artifice à Saïgon.

Le nombre de victimes américaines s'élève à 58.000 morts et, du côté vietnamien, les victimes civiles et militaires à 3.800.000.

Irène Laure est invitée elle-même pour trois semaines au Vietnam. Elle, qui a tant œuvré pour la réconciliation franco-allemande, a un message fort. Elle est accompagnée d'une collaboratrice, Françoise Caubel, ingénieure horticole de la région d'Orléans. Le 1<sup>er</sup> avril, elles sont témoins de leur fenêtre de l'Hôtel Majestic, qui a vue sur le port de Saïgon, du départ des troupes américaines. Elles font la connaissance de Mme Tran Quoc Buu, épouse du Président des syndicats vietnamiens.

M. Buu fera partie de la délégation de 23 personnes qui viendra à Caux lors de la conférence d'été 1973. Lui et les autres membres demandent à une équipe du Réarmement moral de revenir au Vietnam pour continuer le travail commencé dix ans plus tôt. Mais hélas, la guerre continue entre le Nord et le Sud et le Viet-cong est présent partout clandestinement. L'Amérique, si elle n'envoie plus de troupes, continue à approvisionner en armement le Vietnam du Sud. Les Vietnamiens présents à Caux se préoccupent de la perte de moral de l'armée, de la population, comme de l'avancée des forces du Nord. Les Vietnamiens étaient à la fois heureux du départ des Américains mais se sentaient seuls.

Le Président des Syndicats insista pour que le Réarmement moral participe, avec d'autres personnes du mouvement, au premier Congrès des syndicats depuis le départ des Américains. C'était un grand événement qui devait avoir lieu en octobre. Rajmohan Gandhi, présent à Caux, nous encourage vivement, Alain et moi, à accepter cette invitation car il sait qu'Alain a une bonne expérience de la vie syndicale.

Alain, sans hésiter, se déclare partant. Personnellement, je n'arrive pas à me décider : la guerre me fait peur. Mais partir au Vietnam signifie aussi accepter de renoncer à certains projets personnels. Puisque nous avons placé ce récit sous le signe de la transparence, il faut dire que nous avons l'espoir d'avoir un enfant mais cela s'était révélé impossible, sinon en ayant recours à un traitement médical, incompatible avec une mission dans un pays en guerre.

J'étais révoltée.

Alain suggère alors que nous allions rendre visite à Dom Marcel Pierrot, à l'Abbaye de Ligugé, pour en parler avec lui. Celui-ci sut écouter. Finalement il me dit : « Peut-être que ce manque vous aiderait à mieux comprendre la souffrance des gens que vous allez rencontrer ? » Et c'est vrai, une fois que la décision a été prise et que nous sommes partis, nous avons vu tant de deuils, de femmes qui avaient perdu leurs enfants sous les bombardements, que j'ai mesuré



que ma blessure me rendait plus ouverte aux leurs. Et si nous n'avons pas eu d'enfant à nous, nous avons beaucoup d'enfants dans tous les coins du monde.

### Il fallait que ce soit dit

Nous partons pour Saïgon en octobre 1973 où nous retrouvons un autre couple du Réarmement moral, Don et Connie Simpson, de Grande Bretagne, bien au fait des questions syndicales.

La salle dans laquelle se tient le Congrès est bondée ! Le Président de la République a ouvert la séance. Les délégations se serrent les unes contre les autres, chacune brandissant sa pancarte : les représentants des ouvriers des rizières, les cyclistes des pousse-pousse etc. Tous, le visage buriné par le soleil. Nos cœurs sont profondément touchés.

Dans les premiers rangs se tiennent des représentants de syndicats d'autres pays : d'Allemagne, des Etats-Unis, de plusieurs pays d'Afrique. De France, trois secrétaires confédéraux de Force Ouvrière.

Lorsque le tour d'Alain vient de prendre la parole, il commence par dire, spontanément, combien il regrette que la France n'ait pas compris plus tôt le légitime désir des Vietnamiens d'être indépendants et il en demande pardon. L'émotion est palpable. A la sortie, les syndicalistes se serrent autour d'Alain et veulent lui serrer les mains. Quelques-uns racontent qu'ils avaient travaillé dans les usines Renault de Boulogne-Billancourt ou d'autres entreprises françaises.

De retour à l'hôtel Majestic où les syndicats vietnamiens nous ont logés pour la circonstance, les représentants de Force Ouvrière sont venus remercier Alain et lui ont dit : « Il fallait que ce soit dit. »

La petite équipe qui a commencé à se constituer lors de la visite de Jean-Jacques Odier prend contact avec nous et nous propose de quitter l'hôtel en nous offrant de loger dans un immeuble que possédait un pharmacien, membre de l'équipe, M. Tran Ha Hai. Il y logeait du personnel américain avant son retrait du Vietnam. Ce que nous acceptons, après avoir chaleureusement remercié le Président des syndicats avec qui nous avons gardé le contact d'ailleurs.

L'immeuble de Tran Ha Hai est situé dans une rue populaire, la rue Nguyen Minh Chu où la vie commence vers 5 heures du matin. Un marchand de pain tient son étal sous nos fenêtres, du pain à la française. Un peu plus loin, se trouve une épicerie qui a récupéré des produits prisés par les Américains. Mais nous n'avons pas besoin pour le moment de faire nos repas, à l'exception du petit déjeuner, nos nouveaux amis nous invitant tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. Nous apprenons à nous connaître. Nos compagnons Don et Connie Simpson ont entre-temps quitté Saïgon pour une autre destination, et Gordon et Marjorie Wise, d'Australie, nous ont rejoints.

Nous commençons par organiser quelques réunions où, à chaque fois, de nouveaux visages apparaissent. Ils souhaitent tous mieux connaître le Réarmement moral. Cela nous amène à

partager notre parcours personnel et à expliquer ce que sont les valeurs phares de l'association. L'écoute de la voix intérieure les touche et cela devient une habitude de conclure chaque rencontre par « Maintenant faisons LA minute de silence ».

## C'était le bon choix

Bientôt nous devons les quitter pour rejoindre « Chant de l'Asie » à Calcutta, puis nous rendre ensuite à Panchgani pour y passer Noël. Nous promettons à nos amis vietnamiens que nous reviendrions à Saïgon. Nous passons quelques semaines en Inde comme une parenthèse dans notre mission au Vietnam. Une parenthèse importante, car à Calcutta nous faisons connaissance de Mère Teresa qui fait partie du comité d'accueil de « Chant de l'Asie »<sup>17</sup>. Nous habitons dans une sorte de pension de famille rattachée à l'association chrétienne, le YMCA (Young Men Christian Association). C'est sommaire mais quand nous constatons la misère qui nous entoure nous avons l'impression d'être dans le luxe. En rentrant un soir après une visite, nous avons vu un enfant de 7-8 ans, seul, misérablement vêtu, qui dort à même le trottoir. Il aurait pu être notre enfant. De retour au YMCA, nous nous mettons à genoux dans notre chambre et nous acceptons vraiment le choix de vie que nous avons fait.

Nous nous envolons ensuite pour Bombay et rejoignons Pune par le train. Là, nous inspectons les pneus des taxis pour en vérifier l'état avant de prendre une route qui nous mènera en montagne. Nous en trouvons un qui nous conduira sans encombre à Panchgani. Du flanc de montagne où est bâti le centre d'Asia Plateau, on a une vue aussi belle que celle de Caux sur le lac Léman.

C'est un architecte australien, Gordon Brown, qui a conçu ces bâtiments : quelques petites maisons, trois bâtiments d'un seul étage dont les toits sont nettoyés avant la mousson pour récolter l'eau de pluie, stockée dans de vastes citernes en sous-sol. Elle est parfaitement pure et sert pour la boisson et la cuisine jusqu'à la prochaine mousson. Gordon Brown a même fait venir d'Australie quelques vaches adaptées au climat de cette région montagneuse de l'Inde.

Les jardins sont superbes, des fleurs partout. L'ingénieure horticole française, Françoise Caubel, avait rejoint l'équipe internationale qui a conçu et planté les jardins. Le Secours Catholique français, sollicité, avait contribué au creusement d'un puits. La mère d'Alain qui habitait Boulogne, avait proposé au curé de sa paroisse, de faire une collecte pour l'acquisition d'une pompe pour ce puits.

---

<sup>17</sup> Lorsque nous sommes allés voir Mère Teresa dans son bureau, elle nous a proposé d'accompagner une dame australienne avec une des sœurs, Sœur Paulette, à la « Maison des mourants ». C'est un ancien temple dédié à la déesse Kali, qui lui avait été donné pour y accueillir des personnes mourantes dans les rues de Calcutta. Je dois confesser que nous lui avons dit que nous n'étions pas libres, ce qui était un mensonge. En réalité nous craignons d'être trop impressionnés. Or, nous n'arrivons pas à trouver de taxi. Soudain apparaît un taxi, qui s'arrête à notre hauteur. Qui sont les passagères ? La dame australienne et la Sœur Paulette. Nous décidons alors de nous joindre à elles. « Je vois que le St Esprit vous a parlé », dit Sœur Paulette en nous regardant droit dans les yeux !

Emotion : un mois avant l'ouverture officielle, un tremblement de terre a secoué la région ! Sans dégâts, heureusement, d'autant plus qu'un énorme rocher détaché du plateau surplombant les lieux a abouti juste au bord d'une des petites maisons !

Nous avons passé Noël dans ces lieux paradisiaques et avons fait plus ample connaissance avec les membres de « Chant de l'Asie » qui étaient également présents. Rajmohan nous a proposé d'y prolonger notre séjour afin de faire une halte à Bangkok et y retrouver Kim Beazley, ministre de l'Education australien et se concerter avec lui et son épouse avant de retourner au Vietnam. Nous nous sommes installés au YMCA de Bangkok, qui deviendra plus tard notre base attitrée. Nous y reviendrons.

Quelques semaines plus tard, nous reprenons l'avion pour Saïgon où sont arrivés Jean-Jacques et Marie Lise Odier et un nouveau venu dans l'équipe indochinoise, Gérard Gigand, un jeune Français engagé depuis peu à nos côtés. Nous logeons tous les cinq à la rue Nguyen Minh Chu. Cette fois, si nos hôtes vietnamiens venaient de temps en temps garnir le petit frigidaire, nous faisons bourse commune pour nous approvisionner au marché central de Saïgon. Avec Marie-Lise, je découvre la foule grouillante et pleine de vie des ménagères vietnamiennes. Cette indépendance nous permet d'inviter pour des repas certains des membres de l'équipe et d'avoir avec eux des échanges plus profonds.

Nous sommes invités à prendre la parole devant des rassemblements de soldats, de cadres de villages – des sortes de maires – avec qui nous discutons par petits groupes informellement ensuite. Une dame vietnamienne nous accompagne comme interprète. Elle est toujours habillée en blanc, signe de deuil. Alain avait le flair pour repérer ceux de ces maires qui, en fait, sont des combattants du Viet-cong. Nous avons appris qu'il ne fallait rien tenir pour acquis !

Un sujet réapparaît régulièrement : d'un côté le lien supposé entre le Réarmement moral et les Etats-Unis. D'autre part, les soupçons des Etats-Unis à l'égard de l'action du Réarmement moral.

Est-ce le fort sens de supériorité de la part des Etats-Unis dû à leur réussite technologique et industrielle ainsi qu'à leur puissance militaire, qui a, il faut bien le reconnaître, joué un rôle majeur dans les victoires contre l'Allemagne nazie pendant la seconde guerre mondiale ? Les Etats-Unis étaient certains que l'Europe, dont la France, ne serait jamais capable, ensuite, de faire face à la puissance de l'URSS d'abord puis de la Chine.

Il leur fallait donc garder la main sur les bases américaines de la côte pacifique, protégeant ainsi leurs propres côtes.

D'autre part, parmi les dirigeants de l'époque, la personnalité indépendante du général de Gaulle représentait une contestation permanente de la volonté de suprématie des Etats-Unis.

Il est donc paradoxal de dire que le Réarmement moral, en dehors des Etats-Unis, ait été accusé de représenter des intérêts américains, alors que, de mon expérience, les services secrets américains ont plutôt tenté de discréditer le mouvement et plus particulièrement ses représentants français.

Par exemple, un ami général, qui coordonnait pour l'armée du Sud l'approvisionnement en matériel militaire américain, nous fait savoir qu'il viendrait nous voir tel jour, de très bonne heure, à la rue Nguyen Minh Chu : il avait quelque chose d'important à nous dire. En bon militaire il est arrivé à l'heure dite. Il vient nous annoncer qu'il ne pourrait plus coopérer avec nous, ses correspondants américains lui ayant fait savoir que s'il continuait à nous voir, il ne recevrait plus d'aide en armement des Etats-Unis. Evidemment, on ne peut pas discuter une telle décision. Plus tard, après la chute de Saïgon, nous le reverrons en Californie, aux Etats-Unis où il avait ouvert un garage et gagnait ainsi la vie de sa famille, un peu misérablement. Il nous avouera que ses collègues américains lui avaient dit que nous étions des agents des services secrets français et qu'il s'est rendu compte, un peu tard, que ce n'était pas le cas. Il nous en a demandé pardon !

Lors d'un dîner, je me suis trouvée à côté d'un américain qui semblait très intéressé par notre travail et m'a posé beaucoup de questions. Je pensais qu'il avait un intérêt sincère pour notre action et, venant d'arriver, je n'avais aucune idée de qui il était. A la fin du dîner, l'un de mes camarades britanniques m'a interpellée sur un ton de reproche : « As-tu réalisé à qui tu parlais ? C'est un représentant de la CIA ». J'étais bien naïve.

Avec le temps nous avons appris à nous méfier des soudains intérêts de certains diplomates, quelle que soit leur nationalité.

Une autre occasion a été plus encourageante. C'était une invitation à un repas rassemblant au moins une cinquantaine d'officiers supérieurs. Notre hôte nous a répartis à différentes tables. La plupart du temps, nous arrivions à converser en français. Le repas terminé, l'officier est revenu vers quatre d'entre nous : « Vous, vous allez parler à toute l'assemblée de l'honnêteté absolue », « Vous, vous allez parler de la pureté absolue », « Vous, vous allez parler du désintéressement absolu », « Vous, vous allez parler de l'amour absolu ». Au moins, voilà quelqu'un qui avait retenu les valeurs du Réarmement moral ! Il n'y avait qu'à s'exécuter. Chacun a fait de son mieux. En tous cas, le résultat fut au rendez-vous pour certains. Un général est venu voir Alain : « Pourriez-vous venir prendre le petit déjeuner chez nous demain matin ? » C'était une question, mais une question qui appelait une réponse positive.

Nous allons donc prendre le petit déjeuner – à la française – chez le général le lendemain. Le couple habite une grande maison, en deux parties. Avant que nous ne prenions congé, nous sommes invités à venir habiter chez eux lorsque nous reviendrons au Vietnam. En effet, l'été approche et nous devons revenir en Europe pour participer à l'organisation et à l'animation des rencontres de Caux.

A notre retour, le général nous attend à l'aéroport. Chemin faisant, l'équipe s'est élargie. Une journée pour les familles est organisée dans une propriété des Frères des Ecoles chrétiennes au bord du fleuve Saïgon. Les jeunes ont l'occasion de s'exprimer. Les parents écoutent avec grâce ce que leurs enfants leur disent.

Certains jeunes souhaitent avoir des rencontres entre eux auxquelles ils ont invité des camarades de classe ou d'université. Le fils d'un colonel vient parler à Alain et lui demande de faire une intervention à l'une de ces réunions. Alain lui fait remarquer qu'il a l'âge d'être son

père. « Oui, justement, nous voulons montrer à nos camarades que les vieux peuvent changer aussi ! »

Nous faisons la connaissance de Lê Van Thuy, un étudiant qui habite un foyer tenu par des pères jésuites. Thuy fait des études d'anglais. Sa mère vend des légumes au marché d'une bourgade proche de la frontière cambodgienne. Son père s'est volatilisé, on ne sait où. Thuy lui en a gardé une rancune tenace. Notre petite équipe se lie étroitement avec lui.

J'ai retrouvé tout récemment dans mes dossiers un récit de Lê Van Thuy particulièrement émouvant : « Aujourd'hui encore (en 1974), je ne me souviens toujours pas quand mon père a quitté la maison, écrit-il. Il était officier. Il était affecté à un camp de formation militaire, loin de la maison. Au début, il envoyait une fois par mois de l'argent pour subvenir aux besoins de la famille et nous pouvions aller le voir une ou deux fois par an. Puis il a été muté dans une unité de combat. Plus tard, j'ai appris qu'il s'était marié avec une autre femme et qu'il avait une fille et un fils de ce second mariage. Puis nous n'avons plus entendu parler de lui. Ma mère et mes frère et sœur sommes devenus de plus en plus pauvres. Ma mère a dû trouver du travail. L'image de mon père est devenue tellement lointaine et floue que je me suis senti orphelin.

« J'ai retrouvé sa trace mais il a été ennuyé de me voir à tel point que je me suis juré de ne plus jamais le revoir. En avril de l'année suivante, une pièce de théâtre intitulée « Chant de l'Asie » a été présentée à Saïgon et j'ai pu y assister. J'ai fait la connaissance de quelques membres de la troupe et j'ai découvert ce qu'était le Réarmement moral, avec ses quatre valeurs phare - l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour, et la pratique de l'écoute de la voix intérieure. Au début cela m'a paru un peu bizarre - j'avais tellement l'habitude de valeurs relatives.

« Après avoir assisté à quelques réunions, lu quelques livres et, surtout pris l'habitude de me mettre à l'écoute de la voix intérieure tous les matins, j'ai commencé à entrevoir une vie nouvelle et un nouvel horizon pour ma vie. »

Thuy devait renouer avec son père. Sur la demande de ce dernier, il a donné des leçons d'anglais à son jeune demi-frère. C'était dur à accepter mais Thuy a tenu bon, il n'est jamais revenu sur sa décision. Quand la situation militaire s'est dégradée, il a dû fuir et nous avons eu la joie de le revoir en Californie des années plus tard.

Un vent d'honnêteté soufflait sur l'équipe qui continuait de se développer. Mais nous sentions que certains n'étaient pas encore allés jusqu'au bout de la démarche du changement personnel. Le pasteur de l'Eglise réformée de Saïgon, Henri Mottu, qui se trouve être le frère de président de la fondation de Caux, nous propose sa maison pendant qu'il prendrait ses vacances en Suisse. Nous en jouissons tout en la gardant. Il nous laisse sa cuisinière et femme de ménage qui est chinoise et cuisine très bien le canard !

Nous en profitons pour inviter le général P. et sa femme. Alain tournait dans sa tête depuis un certain temps une question qu'il sentait devoir lui poser : « Comment avez-vous construit votre grande maison ? Avec quel matériau ? Et avec quelle main d'œuvre ? » En effet, c'était

de notoriété publique que des officiers utilisaient des matériaux de l'armée et des soldats pour se faire construire leur maison. Questions délicates. Mais Alain ne lâche rien. Le général et sa femme arrivent pour le déjeuner au jour dit. Après le dessert, Alain prend son courage à deux mains et lui pose ces trois questions. Silence. Le général regarde sa montre et dit à sa femme qu'il est l'heure de prendre congé. Ils nous laissent tremblants, certains que nous avons commis l'erreur de notre vie, nous, Français qui nous sentions au Vietnam comme des éléphants dans un magasin de porcelaine.

Une semaine plus tard, le général arrive à la réunion d'équipe hebdomadaire. Il lève la main, il avait quelque chose à dire à tout le monde : « On m'a posé la question de savoir comment j'avais construit ma maison. C'est avec le fruit de la vente d'un bien que possédait ma femme, j'ai employé les services d'une entreprise que j'ai payée et des matériaux que j'ai achetés. Mais, je dois dire que, lorsque j'ai occupé tel poste, j'ai accepté des enveloppes et je les ai dépensées avec des femmes qui n'étaient pas la mienne. Je lui ai dit toute la vérité. » L'unité de ce ménage a été reconstruite. Nous nous sommes retrouvés en France lorsqu'ils ont dû fuir le Vietnam en avril 1975.

Un autre haut gradé décide de ne plus accepter d'enveloppes pour intervenir afin que des fils de personnalités « réussissent » à leurs examens. Une autre cesse de passer des coups de téléphone personnels avec le téléphone de service. Et ainsi de suite....

Au retour du pasteur Mottu, un colonel nous invite à loger chez lui et nous donne sa chambre, son épouse étant momentanément à l'étranger. Lui-même va dormir dans un abri, entouré de sacs de sable. Il laisse son revolver sur la table de nuit. L'intendance vient chercher des uniformes à tout moment dans sa chambre ! Nous avons déjà construit une belle amitié avec lui. Cependant, nous sentons qu'un fin rideau nous sépare encore. Sans doute celui d'une amertume refoulée que la France soit responsable de cette longue guerre qui n'en finit pas. Alain, encore, lui parle avec franchise et humilité : il lui dit, comme il l'avait fait lors du Congrès des syndicats, combien il regrette, en tant que Français, que notre pays n'ait pas compris et accepté le légitime désir du peuple vietnamien d'être indépendant. Cet aveu fait tomber ce rideau. Notre amitié est depuis sans faille.

### Visite à l'Ecole supérieure de Guerre à Dalat

Nous sommes ensuite invités à Dalat lors d'un dîner à l'Ecole supérieure de Guerre. C'était une chance à ne pas laisser passer. Lorsqu'un officier supérieur nous accueille, il nous pose immédiatement la question : « Qui est le chef de la délégation ? » Nous avons préparé nos interventions mais n'avions pas pensé à cette question. Ce n'est pas vraiment dans la tradition du Réarmement moral. Il y a un instant de flottement entre nous ; Jean-Jacques Odier se dévoue et dit : « Moi ». Tout se passe bien devant les cadets. Mais, un peu plus tard, j'ai reproché à Alain son manque de réactivité et, intérieurement, reproché à Jean-Jacques sa rapidité à répondre. Mais... ah, la vie d'équipe, c'est un peu rugueux parfois. J'ai remis cet incident dans les mains de la Providence et notre amitié n'a pas été écornée ! Ensuite, nous

nous rendons à l'École des Oiseaux où Gérard Gigand a beaucoup de succès auprès des jeunes filles !

Dalat est une charmante ville de villégiature quand les chaleurs sont trop fortes à Saïgon. Le climat s'y prête bien, on y cultive des fraises qu'on peut acheter au marché de Saïgon. Nos hôtes nous installent dans une maison dont on nous dit qu'elle appartient à une ministre du gouvernement Viet-cong, qui n'est évidemment pas là. Le ménage n'a pas été fait depuis longtemps, ni les draps changés. La saleté est repoussante. Peu importe, il faut faire avec. A la guerre comme à la guerre. Au retour de Dalat vers Saïgon en voiture, nous traversons des plantations d'hévéas. La route serpente, déserte. Quand nous voyons le chauffeur sortir un révolver et le mettre sous sa cuisse, nous sommes pris d'un sentiment d'insécurité. Mais nous parvenons finalement sans encombre à Saïgon.

### La venue du Chant de l'Asie au Vietnam

En 1974, le spectacle se trouve au Laos, à l'invitation de Tianethone Chantharasy, Secrétaire général aux Affaires étrangères dans le gouvernement partagé par le parti royaliste et le Pathet Lao (communiste). Il fait partie du comité d'invitation. Il avait connu le Réarmement moral alors qu'il était ambassadeur en Inde. Deux de ses filles sont dans la troupe et dansent magnifiquement les danses traditionnelles si gracieuses. L'équipe vietnamienne souhaite que le spectacle soit aussi donné à Saïgon. Nous en parlons au Ministre de l'Education vietnamien, M. Ngô Khắc Tinh que nous connaissons. Le ministre de l'Information, lui, n'est pas d'accord : « Chant de l'Asie prône l'esprit de réconciliation, ce n'est pas approprié dans ce pays en guerre. » Mais le Premier Ministre met tout le monde d'accord en annonçant qu'il sera présent à la première présentation. Rajmohan Gandhi est sollicité pour présider la troupe.

Malgré tout, l'opposition du ministre de l'Information empêche tous les médias gouvernementaux de faire la moindre publicité pour le spectacle et impose une censure sur la presse.

Un comité d'invitation se forme et l'armée est chargée de prendre en main l'organisation en collaboration avec notre équipe. Nous avons de véritables réunions d'Etat Major. Sur un tableau noir, tous les détails de l'action sont listés avec le nom d'un responsable en face. Il est décidé que l'armée fabriquera un décor magnifique devant le théâtre pour attirer le public. Celui-ci est essentiellement jeune. Une équipe d'interprètes est mobilisée : au tout premier rang devant la scène, chaque traducteur lit le texte en vietnamien avec tant de concordance qu'on a l'impression que les acteurs parlent vietnamien. Le succès est si grand que les journaux ne peuvent le passer sous silence.

### Un mois d'avril fatal

Les forces nord vietnamiennes avancent inexorablement. Tous les jours, nous plantons une épingle sur une carte fixée au mur sur une localité ou une zone qui vient de tomber sous leur contrôle. Avant de prendre nos billets au départ de Paris pour ce nouveau séjour au Vietnam, nous avons eu l'intuition que nous devrions nous rendre à Hong Kong pour quelques jours,

fin mars, afin de prêter main forte à la petite équipe du Réarmement moral qui y est basée. Quelques jours avant de prendre notre avion, un général avec qui nous sommes en contact nous invite à venir visiter la nouvelle pisciculture qu'il vient d'aménager sur la rivière Saïgon. Nous sommes ébahis : comment peut-on entreprendre une nouvelle activité lucrative quand on est général et que l'adversaire est à la porte de la capitale ? Lorsqu'arrivera le moment de la grande déroute, le général décidera de rester, certain que rien ne lui arrivera. Sa femme saisira la première possibilité de fuir. Le général ira en camp de « rééducation » et son épouse se retrouvera seule en France.

Nous pensions revenir très rapidement de Hong Kong et n'étions partis qu'avec un petit bagage. A peine sommes-nous arrivés à Hong Kong que l'avancée des troupes du nord s'accélère et le 30 avril 1975, les radios du monde entier annoncent l'entrée des chars communistes à Saïgon, désormais nommée Hô Chi Minh Ville. L'essentiel de nos vêtements, films et livres du Réarmement moral sont restés dans notre placard. Une fois encore, nous avons été bien inspirés car nous aurions risqué gros d'être coincés à Saïgon dans ces conditions.

Une foule de gens tente d'entrer dans l'ambassade des Etats-Unis et de monter dans les hélicoptères qui les emmèneraient à l'aéroport. Certains y parviennent, d'autres, très nombreux, sont refoulés. C'est la ruée sur les bateaux, trop petits, pas conçus pour la haute mer. Certains des membres de notre équipe arrivent à partir, mais de loin pas tous. Et parmi ceux qui embarquent, les uns seront sauvés par des bateaux militaires, d'autres seront attaqués par des pirates qui les dépouillent avant de les assassiner.

Lorsque le Vietnam tombe, l'effet domino s'enclenche et le Laos tombe à son tour.

C'est un choc. Nous cherchons intérieurement ce que nous devons faire : la pensée nous vient de partir au plus vite pour Bangkok accompagnés de nos amis de Hong Kong. Nous retrouvons notre cher YMCA. Alain téléphone immédiatement à l'ambassade du Laos et demande si M. Chantharasy est présent. Une voix timide demande notre numéro de téléphone et dit que M. Chantharasy nous rappellera.

Il le fait en fin de journée. Lui et sa famille sont arrivés le jour-même à Bangkok par miracle – et avec leur petit chien Boubou ! Ils sentent qu'ils doivent quitter la Thaïlande au plus vite avant que le gouvernement thaïlandais, qui ne veut pas de problème avec le nouveau gouvernement laotien, ne les renvoie au Laos. Nous n'avons pas d'argent, il faut des visas. Tout semble impossible mais nous faisons confiance à la petite voix intérieure. Nous allons à la messe à la paroisse catholique française. Nous y faisons la connaissance d'un homme d'affaires français. Alain se lance et lui explique la situation et lui demande s'il pourrait nous prêter l'argent nécessaire pour payer les billets pour Paris de cette famille. Il accepte sans nous connaître. Nous avons promis de le rembourser au plus vite. L'ambassade de France quant à elle comprend la situation et accorde immédiatement les visas.

Nous poussons un soupir de soulagement et de reconnaissance quand la famille entière, y compris Boubou, est dans l'avion puis accueillie à Paris par nos collègues français. Ceux-ci sont arrivés à rassembler les fonds nécessaires pour rembourser l'homme d'affaires français.



Ensuite, ce sont quatre jeunes Laotiens qui arrivent directement au YMCA. Ils ont fui le Laos grâce à un passeur, sans avoir averti leurs parents. Nous avons reçu de nos collègues français de quoi payer leurs billets pour Paris. Ils sont pris en charge par plusieurs familles françaises qui deviendront des parents adoptifs pour eux.

Quant à nous, notre mission est accomplie. Nous avons cependant un sentiment d'échec concernant le Vietnam. Nous espérons renverser la situation. Alain exprime ce sentiment lors de la conférence de Caux l'été suivant, mais il est rudement repris par un ami plus réaliste que nous sur la lutte idéologique : « Vous vous imaginiez que vous pouviez faire le poids face à la puissance militaire soviétique qui arme l'armée nord vietnamienne ? » Oui, c'est une leçon, mais si nous n'avons pas renversé la situation, nous avons aidé des gens à trouver une vie nouvelle. N'est-ce pas à cela que nous avons engagé nos vies ? Si vous et nous y renonçons, ne serait-ce pas renoncer à tout espoir de changement dans le monde ?

Nous reprenons courage et partons directement pour les Etats-Unis, pour tenter de retrouver ceux de nos amis vietnamiens qui ont pu s'enfuir, et les mettre en contact avec les membres de l'association américaine du Réarmement moral. Nous allons d'abord en Californie où vit Mona Tate Hynch, une cousine américaine d'Alain. Elle nous conduit dans sa petite VW au camp militaire Pendleton où de vastes tentes de toile abritent chacune plusieurs familles. Une cantine est aménagée dans une immense tente. Dans la queue, nous repérons plusieurs fidèles de notre équipe vietnamienne. Beaucoup d'émotion nous étreint les uns et les autres, y compris notre cousine Mona qui ne les connaissait évidemment pas, et pour qui le Réarmement moral est une découverte. Ensuite, nous irons dans l'Amérique profonde, par exemple dans l'Oklahoma. Nous y retrouvons un colonel dont toute la famille a été adoptée par une petite ville. On lui a trouvé un travail dans un supermarché : il remplit les sacs aux caisses et les porte aux voitures. Le maire est un Libanais. Il se souvient qu'un jour ses parents ont été des réfugiés et il veut aider ces nouveaux arrivants comme eux ont été aidés.

\* \* \*

## XVI - CAMBODGE : UNE FIDELITE ENVERS ET CONTRE TOUT

Les liens du Réarmement moral avec le Cambodge remontent au début de l'indépendance du pays, en 1953, lorsque Daniel Dommel, Inspecteur des Finances français de 33 ans, fait la connaissance de M. Son Sann, chargé des discussions sur les questions monétaires de son pays. Je fais appel aux mémoires de M. Son Sann : « A la suite de la Conférence de Genève (qui acte la défaite de la France à Dien Bien Phu et le partage du Vietnam, ndlr.), devait se tenir à Paris une Conférence quadripartite, convoquée par la France, avec le Vietnam, le Cambodge et le Laos. Le but de cette conférence qui s'ouvrit à Paris le 26 août 1954, était de mettre fin au quadripartisme indochinois dans les domaines des douanes, de la navigation sur le Mékong, de la zone portuaire à Saïgon et surtout de la monnaie.

« C'est au cours des discussions monétaires que j'ai fait la connaissance de M. Daniel Dommel, un éminent financier français qui m'a introduit au mouvement du Réarmement moral où je me suis fait de nombreux amis, tels que M. Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma Gandhi, Mrs. Datuk Paduka Saleha Binte Mohamed Ali, belle-sœur du Premier Ministre Mahathir de Malaisie, M. et Mme Alain Tate, de France, tout comme M. et Mme Philippe Lasserre, M. et Mme Yukika Sohma, M. et Mme Yukihisa Fujita, du Japon et M. Alan Griffith (Conseiller du Premier Ministre Australien), Mr. Kim Beazley Sr. (Ancien Ministre australien), ainsi que d'autres amis français, anglais, américains. Les trois pays d'Indochine devaient avoir chacun sa Banque Nationale dès le 1<sup>er</sup> janvier 1955. Le 27 décembre 1954, un télégramme du Premier Ministre nous apprenait que Sa Majesté le Roi me désignait comme Gouverneur de la Banque Nationale du Cambodge. »

Les liens d'amitié entre M. Son Sann et Daniel Dommel dureront toute leur vie. Un des fils de M. Son Sann, Son Soubert seconde son père pendant des années après avoir fait à Paris l'Ecole du Louvre - car sa passion est l'archéologie. Il devint ensuite Haut Conseiller Privé du Roi, professeur d'Archéologie à l'Université de Phnom Penh et fondateur de deux orphelinats. Il est resté pour nous un ami et compagnon de route indéfectible.

Après la défaite de la France à Dien Bien Phu, les accords de Genève et de Paris qui suivirent, le Cambodge s'est développé et a élargi ses relations internationales. Cependant, lors du retrait des troupes Vietminh du Cambodge, quelques milliers de lycéens et d'étudiants cambodgiens<sup>18</sup> sympathisants communistes, les suivirent au Nord Vietnam. Quelques autres se rendirent à Paris grâce à des bourses d'études de l'Etat khmer et ont ensuite pris la tête des surnommés Khmers Rouges (rouge par opposition au bleu de l'occident).

---

<sup>18</sup> « On utilise le mot « khmer » pour désigner le groupe ethnique majoritaire, réservant le mot « cambodgien » pour désigner les citoyens du Cambodge." En réalité, on utilise dans le langage courant le nom « cambodgien » sans distinction.

Norodom Sihanouk, qui avait abdiqué en 1955, redevient Chef de l'Etat en 1960, après le décès de son père, le roi Norodom Suramarit et dont la mère, la reine Kossamak, restait sur le trône comme symbole de la monarchie khmère.

Le 18 mars 1970, sous la menace des tanks du Général Lon Nol, l'Assemblée nationale vote la déposition du Chef de l'État, Norodom Sihanouk, alors que celui-ci est en visite officielle en URSS et s'apprête à se rendre en Chine, où les dirigeants chinois, en particulier Chou En Lai, lui ont offert l'hospitalité et leur soutien inconditionnel. Une conférence organisée par la Chine à Canton, avec la participation des trois anciens pays de l'Indochine française, a unanimement offert au Prince Sihanouk de diriger le Front Indochinois en lutte contre « les impérialistes américains ».

En même temps, des milliers d'anciens étudiants cambodgiens vietminh du Nord Vietnam, maintenant bien formés à la méthode de propagande communiste, rallient les paysans qui étaient en majorité sihanoukistes mais patriotes. Ce ainsi que les enfants-soldats Khmers Rouges sont formés et endoctrinés au communisme radical. Pendant que les Nord-Vietnamiens prétendent négocier avec les Américains de 1970 à 1973 à Paris, une partie de leurs troupes font la guerre aux Cambodgiens.

Dès que l'effectif des jeunes Khmers Rouges est suffisant, en 1973, les troupes nord-vietnamiennes et Viêt-Cong se retirent du Cambodge, laissant le pays en proie à la guerre civile. En cinq années de guerre, le régime corrompu de Lon Nol perd de plus en plus de batailles et, succombant à la propagande communiste qui prône la réconciliation et la reconstruction du pays, laisse le pouvoir aux Khmers Rouges en avril 1975.

Dès leur entrée triomphale dans Phnom Penh, le 17 avril 1975, les troupes khmères rouges font évacuer la capitale prétextant que les Américains allaient les bombarder. Non seulement les bien-portants prennent la route mais également les malades et les blessés dans leur lit d'hôpital traînant leur perfusion sous le soleil brûlant de la saison sèche. Les récalcitrants sont abattus sur place.

Le personnel des ambassades, y compris les soviétiques, sont regroupés à l'ambassade de France encerclée et où se mêlent en cohue journalistes étrangers, asiatiques de nationalité française et quelques dirigeants républicains qui avaient pu s'y réfugier. Le consul général de France, au bout de plusieurs jours sans ravitaillement alimentaire, sans électricité et sans eau, doit accepter que les Khmers Rouges viennent y arrêter l'ancien Premier ministre Sirik Matak, le président de l'Assemblée nationale Ung Bun Hor, entre autres. Au bout de trois semaines, les autres réfugiés acceptés par l'ambassade de France sont conduits à la frontière thaïe. Aucune nouvelle depuis de ceux qui n'avaient pas pu monter dans le chanceux convoi de camions.

Non seulement la capitale est vidée, mais également les bourgades et les autres villes situées dans les régions anciennement sous contrôle des républicains. Les malheureuses populations dites « peuple nouveau » - par opposition au « peuple ancien » composé de de la paysannerie - devenues des esclaves, sont mises au travail forcé, défrichant à mains nues les zones forestières, construisant des barrages sous une surveillance sans pitié. On estime à deux

millions les Cambodgiens massacrés sur ordre des dirigeants khmers rouges ou morts de faim et de maladies.

L'autorité suprême des Khmers Rouges, l'Angkar Leu (Organisation supérieure), était un polit bureau dont les membres étaient maoïstes, dirigé par Saloth Sar, alias Pol Pot, un des anciens étudiants cambodgiens boursiers envoyés à Paris dans les années 1950.

## Résistances

Le Réarmement moral ne peut guère intervenir dans cette situation dramatique. Personne ne peut ni sortir, ni entrer au Cambodge. Nous ne pouvons qu'apporter un modeste soutien aux réfugiés en France et à des volontaires qui, à partir de septembre 1979, avec la coopération des autorités thaïlandaises, ont organisé des camps de déplacés fuyant l'occupation vietnamienne et les zones de combats avec les résistants, à la frontière du Cambodge et de la Thaïlande. Parmi ces camps de réfugiés, « Site II » devient la plus grande ville cambodgienne hors du Cambodge et à l'organisation de laquelle participent Son Soubert et le père jésuite Pierre Ceyrac.

Nous nous rapprochons de l'importante diaspora cambodgienne en France, en Australie et aux Etats-Unis essentiellement. Un jeune couple cambodgien, Saumura et Rainsy Sam que nous avons connu avant même leur mariage et les événements dramatiques de 1970 à 1991, rejoint nos équipes. Ils ont fait des études brillantes à Sciences Po Paris, puis l'INSEAD à Fontainebleau. Après avoir été cadre dans une grande banque française, Sam Rainsy crée sa propre société de gestion de portefeuille, tandis que Saumura est nommée par une banque britannique pour diriger sa branche parisienne.

Norodom Sihanouk crée à Beijing (Pékin), le GRUNK (Gouvernement Royal d'Union Nationale du Kampuchea) en mars 1970 pour combattre l'armée républicaine de Lon Nol au Cambodge, en alliant les royalistes et les Khmers Rouges.

## Formation de la diaspora cambodgienne

Tout au long de ces années, en France, nous constituons d'importantes délégations cambodgiennes de 30 à 50 personnes et les emmenons à Caux. Elles rassemblent des personnes très diverses dont beaucoup de jeunes.

C'est à Caux qu'une toute jeune fille cambodgienne, après avoir vu un film retraçant la vie d'Irène Laure, exprime sa conviction que ce film doit être traduit en langue khmère. Le ministère français des Affaires étrangères finance la moitié du coût de la traduction, l'autre moitié a été couverte par des dons de particuliers.

En 1979, Son Sann, en exil en France depuis 1975, est rentré sur le territoire national pour former au mois d'octobre un front de résistance, le FNLPK (Front National de Libération du

Peuple Khmer), ouvertement nationaliste et menant le combat dans la jungle contre l'invasion et l'occupation des Vietnamiens.

Après la campagne militaire de la saison sèche, les troupes vietnamiennes avaient bombardé et détruit tous les villages du FNLPK à la frontière thaïlandaise. Au lieu de reconnaître l'échec militaire du FNLPK, ses chefs ont monté une cabale dont Son Sann était victime, inspirée par certains pays de l'ASEAN<sup>19</sup> et les responsables militaires des Etats-Unis : il est accusé de sénilité. Son Soubert, son fils qui l'accompagne dans son combat, alerte ses contacts en Thaïlande, notamment Mme Sirin Horn-Pathanotai, dont le père était conseiller d'un premier ministre thaïlandais. Celle-ci alerte à son tour, pour une conférence de presse, journalistes, universitaires, afin de le défendre contre cette cabale visant à le renverser de sa présidence du FNLPK. Ceux-ci se mobilisent à leur tour et mettent fin à cette fausse allégation. Son Sann retrouve son autorité dans la situation périlleuse du Cambodge.

En août 1985, Alain invite Son Soubert à Caux. En parallèle, les responsables de Caux ont invité lors de la conférence d'été deux personnalités cambodgiennes proches du premier ministre Hun Sen : le Dr My Samedy, Secrétaire général de la Croix Rouge Cambodgienne de Phnom Penh, et un représentant du ministère des Affaires Etrangères, M. Uch Kim An, qui étaient en visite au Comité international de la Croix Rouge, à Genève.

Alain favorise un entretien téléphonique secret de chambre à chambre entre Son Soubert et le Dr My Samedy. Par la suite, des amis de Soubert ont pu continuer ce dialogue, dont Hun Sen a été informé. Hun Sen a souhaité une rencontre plus officielle que celle de Caux. Cela a débloqué la situation psychologique et politique, alors que les Khmers rouges et la communauté internationale ne croyaient pas que les Cambodgiens des différents camps puissent se parler. Cela a entraîné les démarches françaises et d'autres démarches des pays de l'ASEAN dont l'Indonésie. Les conditions ont ainsi été désormais réunies pour que les différentes parties cambodgiennes puissent se réunir à la Salle Kléber à Paris, là même où avaient eu lieu les négociations de paix entre les Etats-Unis et les Nord-Vietnamiens. Ces rencontres ont abouti aux Accords du 23 octobre 1991, entérinant la mise sous tutelle du Cambodge par les Nations Unies.

En parallèle des négociations, des réunions informelles et discrètes réunissent des représentants de chacune des parties dans la maison du Réarmement moral de Boulogne. Une petite équipe les accueille, à laquelle s'est joint Allan Griffith, ancien conseiller de plusieurs premiers ministres australiens. Une grande table est dressée dans la bibliothèque de la maison. Ces rencontres permettent au moins à certains délégués de se connaître avant de négocier. Notre rôle est de créer un premier lien entre les protagonistes et ce faisant, de faciliter les négociations. Le principal résultat des accords de Paris, malgré les assassinats de plusieurs candidats des partis non communistes par le parti du CPP (Parti du Peuple Cambodgien), est que des élections peuvent avoir lieu malgré les menaces des Khmers Rouges. Le Parti du Peuple Cambodgien se maintient au pouvoir ; par la suite, des élections parlementaires, truquées selon l'avis général, permettent à Hun Sen, Premier Ministre, d'être toujours reconduit depuis près de 40 ans.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> Association des Nations d'Asie du Sud-Est, créée en 1967

<sup>20</sup> Hun Sen a annoncé sa démission le 26 juillet 2023

Rainsy et Saumura Sam occuperont plus tard des postes clés dans le gouvernement issu des élections en tant que membres du parti FUNCINPEC, Rainsy comme ministre des Finances, Saumura comme vice-gouverneur de la Banque nationale du Cambodge. Leurs positions courageuses susciteront plus d'une fois la vindicte du Premier Ministre Hun Sen. A l'heure-même où j'écris ces lignes, ils sont contraints à l'exil et la presse parisienne a fait état de la nouvelle condamnation de Rainsy par contumace à une peine de prison de 10 ans « pour tentative de renversement du gouvernement de Hun Sen ». Alain et moi, comme nos amis Philippe et Lisbeth Lasserre, avons été proches de ce couple dans ses hauts et ses bas et les avons vus régulièrement quand ils étaient à Paris. Au terme d'un échange dans la bibliothèque de Boulogne, Saumura nous a dit : « Tout au long de ces années, vous avez été de vrais amis ! »

Dans ses mémoires, « Les Racines dans la pierre », Rainsy décrit son parcours et ses liens avec le Réarmement moral.

A Paris, Alain et Daniel Dommel s'entretiennent avec le Prince Ranariddh qui fut premier ministre du Cambodge de 1993 à 1997. A la maison de Boulogne ont lieu des sessions de formation pour les Cambodgiens qui se préparent à retourner dans leur pays. Ces sessions sont animées par un ingénieur cambodgien, Chip Cheng Bean et un de ses compatriotes, Om Radsady qui sera assassiné le 22 janvier 2004 probablement sur ordre du pouvoir cambodgien. Un des thèmes abordés est « Démocratie et valeurs morales ». De telles sessions de formations ont eu lieu simultanément dans plusieurs pays : Malaisie, Australie, Site 2 en Thaïlande...

Des cassettes en khmer du film sur Irène Laure sont largement distribuées au Cambodge et le film est même projeté à la télévision nationale.

Malgré cette situation confuse et dangereuse, nous arrivons à organiser des événements importants à Phnom Penh comme une conférence à l'Hôtel Cambodiana sur le thème de la Démocratie. Elle atteint un public assez vaste. Des personnalités d'Australie, de France, de Grande Bretagne, entre autres, y partagent leurs expériences comme parlementaires ou conseillers de leur gouvernement.

Nous avons semé. Comment évaluer dans cette situation comme dans celle du Vietnam, l'impact du Réarmement moral ? Difficile de le dire. Ce qui compte sans doute, c'est que nous avons apporté un message dont nous ne sommes pas les maîtres. L'important à nos yeux est ce que nous avons fait pour les personnes que nous avons accompagnées. Et, si ténu qu'était notre apport, il apportait l'espérance que des changements étaient possibles.

Il n'y a pas de hasard dans la vie : une des personnes qui m'ont guidée pour m'orienter dans la jungle de l'histoire du Cambodge, m'a confié : « J'ai découvert le Réarmement moral dans la salle d'attente d'un dentiste à Phnom Penh du temps de la république. Il y avait un exemplaire d'une brochure que j'ai lue de bout en bout. Et je me suis demandé où se trouvait cette organisation dont mon pays avait tant besoin à ce moment-là. »

\* \* \*



L'hôtel particulier de la famille de Watteville devient une « ambassade » pour le Réarmement moral.

Robert Schuman, Président du Conseil des Ministres, puis Ministre des Affaires étrangères français, viendra y déjeuner. Maurice Mercier, Secrétaire confédéral du textile Force Ouvrière, y reçoit la Légion d'Honneur le 3 novembre 1971 des mains de Jean-Pierre Lévy, membre du Conseil d'Etat et ancien directeur du Textile au ministère de l'Industrie.

Un déjeuner, en 1953, y réunit Mohamed Masmoudi, de Tunisie, représentant du Néo-Destour à Paris, et Jean Basdevant, chargé des Affaires Marocaines et Tunisiennes au ministère des Affaires étrangères. Ils seront les deux protagonistes des négociations en vue de l'indépendance de la Tunisie, qui fut déclarée le 20 mars 1956

Autre personnalité illustre qui a fréquenté régulièrement la maison : l'écrivain Gabriel Marcel.

Rajmohan Gandhi, dont le grand-père, le Mahatma, a été l'instigateur de la lutte pour l'indépendance de l'Inde, sera l'un des visiteurs de la maison et y prendra la parole.

Autre visiteur : André Chouraqui, ancien maire de Jérusalem qui, lors d'un dîner, bénit le repas selon le rite hébraïque.

Ce foyer a également accueilli de nombreux jeunes, dont certains ont participé aux actions mentionnées dans cet ouvrage.

(Archives du Réarmement moral France)



Le centre de conférences de Caux. A l'extrémité gauche, le début de la terrasse, surplombant le lac Léman, où nombre d'entre nous ont pris des décisions qui ont réorienté leur vie.

(Copyright Jean-Rémy Berthoud)





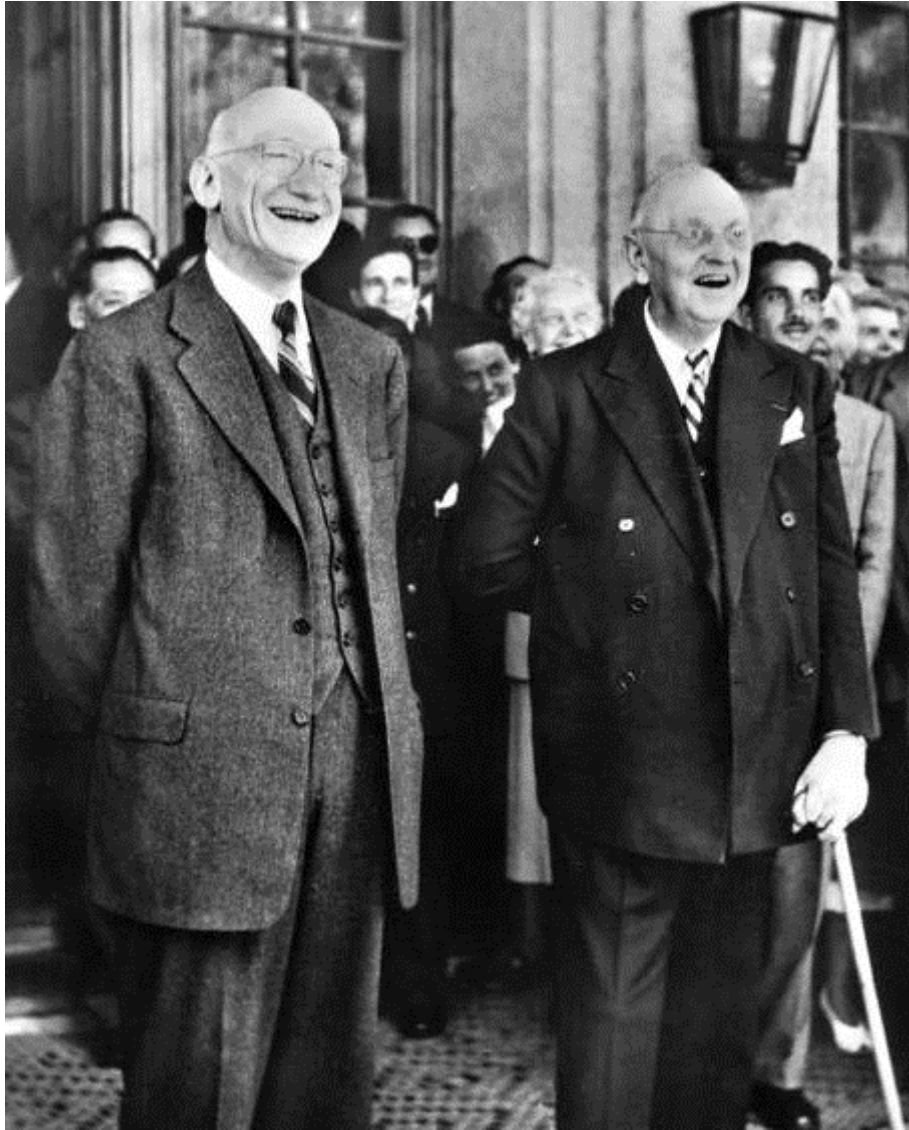
Irène Laure (1898-1987), accueillie par Fritz Stahl, à la tête des syndicats de la ville de Düsseldorf en 1948

(Copyright MRA Photos Caux)



Konrad Adenauer (au centre), à droite Oskar Leimgruber, Président de la Confédération helvétique, Caux septembre 1948.

(Copyright « MRA photo Caux »)



Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères de France de 1948 à 1953, prend congé de Frank Buchman après la conférence de Caux de l'été 1953.

(Copyright « MRA photo Caux »)

22 avenue Victor Hugo,  
Boulogne-sur-Seine,  
(Seine).

Le 12 décembre 1953.

Monsieur le Président,

Nous sommes huit jeunes de six pays qui avons assisté à votre Conférence à la Sorbonne jeudi soir. Nous voulons vous remercier pour la façon dont vous luttez pour notre avenir en combattant pour la paix et l'unité entre les nations.

Votre vision au-dessus de l'intérêt d'un parti ou même d'un pays a été pour nous une source d'inspiration. Nous sentons que pour créer l'unité entre les nations et pour redonner l'espoir, il faut que nous soyons prêts à sacrifier notre individualisme, notre égoïsme et notre confort: à ce prix, nous sommes décidés à vous soutenir. Comme vous, nous étions à Caux cet été, et nous sentons que c'est là la lutte pour le présent et l'avenir de la France et du monde.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments respectueux et de notre reconnaissance.

*Anne-Marie Monod*  
Anne-Marie Monod - France

*Ailsa Hamilton*  
Ailsa Hamilton - Angleterre

*Mead Twitchell*  
Mead Twitchell - Etats-Unis

*Per Olsson*  
Per Olsson - Suède

*Thorleif Gunden*  
Thorleif Gunden - Norvège

*Simone Delage*  
Simone Delage - France

*Germaine Lucas*  
Germaine Lucas - France

*Knud Simon Christensen*  
Knud Simon Christensen - Danemark

Lettre de huit jeunes du Réarmement moral adressée à Robert Schuman en décembre 1954 et posée sur le bureau de Robert Schuman à Scy-Chazelles, sa maison devenue un musée.



Des mineurs de la Ruhr, auteurs et acteurs de la pièce de théâtre « Hoffnung », sont conduits au Mont Valérien, au-dessus de Paris, par Mme Geneviève Anthonioz-de Gaulle (à gauche) et Mme Ely (à l'extrême droite de la photo), épouse du Général Ely, (responsable de la Résistance armée en zone sud). Ils y déposent une gerbe en signe de repentance. (Photo Réarmement moral France)



M.SON Sann, Premier Ministre du Cambodge de 1967 à 1969

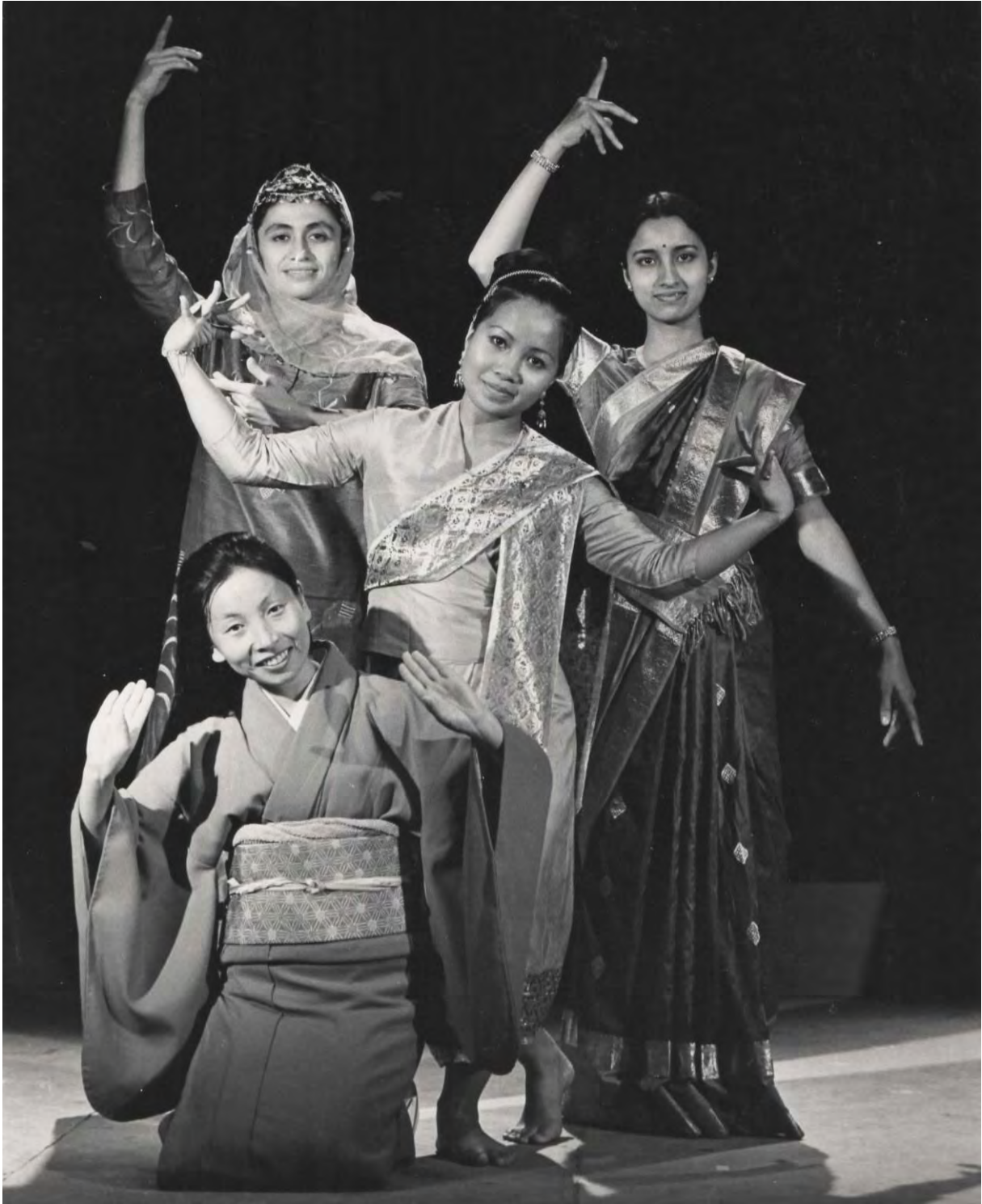


L'épopée du « Chant de l'Asie »  
Les quatre danseuses du « Chant de l'Asie » représentant l'Asie dans sa diversité.  
(Copyright Lars Rengfelt)



« Chant de l'Asie » invité par les Chefs du Traité 7 du Canada.  
Ci-dessus David Crowchild, et sa femme Daizy ; il est le fils du Chef Gordon Crowchild, de la nation Sarcee, l'un des chefs qui ont accueilli la troupe de « Chant de l'Asie, à Calgary, au Canada. Une longue histoire a lié la famille Crowchild au Réarmement moral.  
(CopyrightLars Rengfelt)

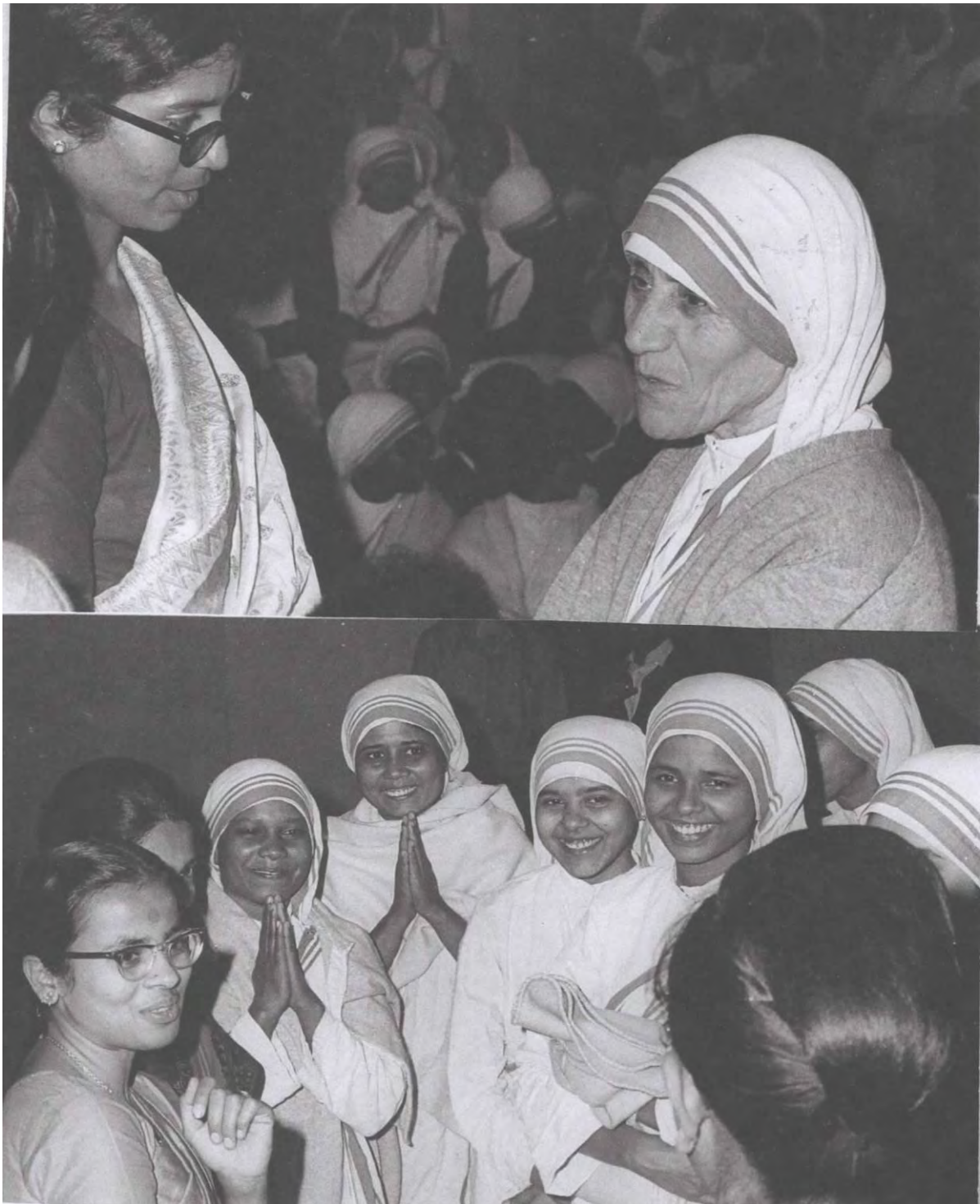




L'épopée du « Chant de l'Asie »  
Les quatre danseuses du « Chant de l'Asie » représentant l'Asie dans sa diversité.  
(Copyright Lars Rengfelt)



« Alors l’Apsara divine brisera son carcan de pierre... Alors elle dansera pour que notre peuple retrouve son sourire. Et qu’elle entraîne dans sa danse le peuple Khmer et le peuple Lao, les peuples Thaï et Vietnamien, les peuples de Birmanie et d’Indonésie, de Malaisie et de Maharlika... » (Copyright Lars Rengfelt)



Lors des représentations de « Chant de l'Asie » à Calcutta en 1973,  
Mère Teresa et ses sœurs s'entretiennent avec des membres de la troupe.  
« Ce que vous faites par le théâtre, nous le faisons dans les rues », leur dit-elle

(Copyright Lars Rengfelt)

## XVII - D'UNE GUERRE A L'AUTRE

Le temps des grandes négociations en Asie est terminé, et une page se tourne pour nous. Ramez Salamé, avocat libanais, sollicite notre appui pour renforcer la petite équipe qui se développe au Liban, alors que le pays est déchiré par une guerre civile.

Dans les années 1960, le pays a connu une très grande croissance économique malgré des tensions grandissantes entre les communautés religieuses. En effet, après la création de l'Etat d'Israël, des Palestiniens par milliers ont trouvé refuge dans des camps aménagés pour eux au Liban. Rapidement, ils ont utilisé leurs positions pour attaquer Israël à partir du Liban. Israël a riposté. Des milices se sont constituées au Liban pour défendre le pays mais leurs antagonismes ont ajouté de la haine à la haine : les Phalanges libanaises chrétiennes (Kataëb), le parti Hezbollah regroupant les Chiites sous influence iranienne, un parti socialiste et le parti Baas. Les Palestiniens se sont regroupés derrière l'OLP de Yasser Arafat. En 1975, le président de la République libanaise appelle la Syrie à l'aide mais cette aide se transforme en occupation. Les armes sont partout, on peut en acheter au marché. Celui qui veut défendre le Liban selon sa propre conception, peut rejoindre une milice et acheter une kalachnikov. La guerre civile démarre à ce moment-là et durera jusqu'en 1990.

Ramez Salamé a pour ambition d'aider à se rapprocher ses compatriotes de différentes confessions, du moins de semer des graines pour que son pays puisse un jour retrouver la paix. Quels que soient les torts des uns et des autres, il pense que les chrétiens ont une grande part de responsabilité car ils détiennent le savoir et le pouvoir. Il sent que son rôle est de faire un pas vers les musulmans sans distinctions, qu'ils soient sunnites ou chiites.

Ramez a connu le Réarmement moral par le biais de plusieurs couples de l'association arrivés avant nous, qui ont séjourné ou fait escale à Beyrouth.

Un visiteur de passage avec un groupe en route pour l'Inde, Jack Carroll, docker du port de Bristol, l'a particulièrement frappé. Ce groupe a participé à une réunion organisée dans l'université où Ramez était étudiant, l'université St Joseph, tenue par les Pères Jésuites. Jack y a fait le récit de son changement personnel dont un fait a touché Ramez : Jack détestait son beau-père. Et pourtant quand celui-ci est tombé malade, il a commencé à prendre soin de lui, allant jusqu'à lui raser la barbe.

Un autre visiteur, Roddy Edwards, de Grande Bretagne, l'aidera à amorcer un cheminement intérieur : « Roddy est resté en contact avec moi et m'a introduit au temps de silence et l'été de cette année-là, je suis allé à Caux où j'ai décidé de changer, raconte Ramez. En 1970, je me suis marié. Après une éclipse, j'ai repris le chemin de Caux à la suite d'un passage de l'anglais Bill Conner. »

Quelle peut être la stratégie de Ramez dans un tel contexte et une situation qui le dépasse ? L'écoute intérieure est devenue centrale dans sa vie. C'est elle qui l'a conduit à mettre en œuvre le changement qu'il a décidé de s'appliquer à lui-même. Je cite de mémoire ce qu'il a dit lors de différentes occasions. Cela a commencé par des excuses qu'il sentait devoir faire à son frère cadet. Un jour que celui-ci le conduisait en voiture, il s'est dit que c'était le moment d'agir. Le sujet n'était pas facile à aborder. Ramez se fixa pour but de compter les poteaux électriques et, au plus tard au dixième, de s'expliquer avec son frère ! C'est ce qu'il fit. Une petite chose, pourrait-on dire, mais pas si évident quand il s'agit d'un frère plus jeune. A partir de là, il s'est senti libéré intérieurement. Lorsqu'il est devenu lui-même père de famille, sa fille Youmna, qui avait alors environ 8 ans disait : « Papa, il est protégé, quand Dieu lui dit d'aller quelque part, il y va et rien ne lui arrive. »

A quelques encablures de Beyrouth par la mer, se trouve l'île de Chypre où Ramez trouve un appui auprès d'un couple suisse, Marcel et Théry Grandy, qui s'étaient établis à Nicosie et y avaient ouvert une base du Réarmement moral. Ramez peut réfléchir avec eux à ce que peut être l'apport du Réarmement moral dans la situation libanaise mais aussi trouver la force intérieure dont il a tant besoin.

Le Liban et Beyrouth sont en tel état de tensions pendant la guerre, que c'est à Chypre que se tiennent les trois premières rencontres entre Libanais, musulmans et chrétiens, des raisons de sécurité. « Nous étions une vingtaine chaque fois, et chaque rencontre était étalée sur plusieurs jours », me dit Ramez.

L'histoire d'un couple chypriote devenu proche des Grandy, et qui a participé aux rencontres libanaises, mérite d'être contée. Il s'agit de Spyros et Maroulla Stephou. Spyros avait une position importante dans les services des douanes du port de Famagouste. Lui et sa femme étaient très engagés dans la lutte pour l'indépendance de Chypre lorsque l'île était colonie britannique ; on a raconté que Maroulla transportait des bombes dans son sac à main, destinées à exploser dans l'enceinte du port de Famagouste. Les Grandy invitèrent Spyros à participer à une session de Caux. A Caux, Spyros ne semble pas être touché par le message de changement du Réarmement moral. Il préfère aller siroter quelques bons petits vins suisses au buffet de la gare plutôt que de suivre les conférences. Mais, dans l'avion qui le ramène à Chypre, il réalise qu'il n'a pas pensé à rapporter un cadeau à sa femme. Une pensée s'impose alors : ramène-lui un nouveau mari. Il avait entendu à Caux des témoignages de personnes qui avaient fait une sorte de bilan de leur vie. Sortant un calepin de sa poche, il dresse la liste de tous les points sur lesquels il sent qu'il doit changer. Et il en écrit des pages et des pages. A son arrivée, il se dit que le plus simple est de donner le calepin à Maroulla. Surprise et méfiante au départ, elle se laisse finalement convaincre et commence, elle aussi, à penser à ce qui, dans son attitude à elle, rend leur vie de couple difficile. Cela est le point de départ d'un nouvel engagement. Ils sont devenus les meilleurs compagnons d'équipe des Grandy.

En 1980 Beyrouth est alors littéralement coupée en deux, entre une partie plutôt chrétienne à l'est et une partie musulmane à l'ouest. Entre les deux, il y a deux passages, celui du Musée et celui de Sodeco où la rue est barrée par une tôle ondulée.

Ramez a d'anciens camarades d'études musulmans qui vivent de l'autre côté de Beyrouth. Sa première initiative est de renouer le contact avec eux. Il prend rendez-vous. Il lui semble plus

prudent de se faire conduire par un taxi dont le chauffeur est musulman plutôt que de prendre sa propre voiture. Il raconte que pendant le trajet, il est si tendu que sa main serrée fort sur la poignée de la porte devient presque paralysée. Il va cependant jusqu'au bout de sa conviction. Toujours empreint d'humilité, son message qu'on peut résumer en une phrase était simple : « Nous, les chrétiens, avons toujours bénéficié des meilleures écoles, nous avons eu un sentiment de supériorité à votre égard, je le regrette. » C'est ainsi qu'il renouvelle ses relations et recrée des ponts. Son épouse, Maryse, a souvent dû être inquiète des initiatives de son mari ! Ramez a ensuite cherché à tisser des liens avec diverses personnalités du pays dont je mentionnerai certaines plus loin.

Ma première impression à notre arrivée en mai 1980 en sortant de l'aéroport de Beyrouth où Ramez est venu nous chercher, les Grandy, les Stephou, Alain et moi, c'est la dévastation. Je suis glacée par la vue de ces jeunes, appartenant à je ne sais quelle communauté, juchés sur des véhicules militaires, kalachnikov en l'air, qui affichent une attitude arrogante de toute puissance qui fait peur. Pas tellement peur de leur violence potentielle, mais peur pour ce qui se passe en eux et qui les marquera longtemps. Par contraste, je suis saisie par le calme de notre hôte. Il navigue dans un trafic incontrôlé sans s'énerver et sans paniquer. Comment fait-il ?

Lors d'un séjour à Beyrouth, nous logerons dans un petit appartement dépendant d'une école située juste au-dessus du passage de Sodeco. On nous demande de ne pas allumer la lumière le soir quand nous nous déplaçons dans le couloir pour ne pas être repérés par les francs-tireurs, et le matin nous retrouvons souvent sur la terrasse les balles des tirs effectués pendant la nuit. Participent à la mission Christiane Mallet et Frédéric Chavanne.

Plus tard, le temps d'une nouvelle visite, avec Christiane Mallet et deux jeunes filles, nous, les dames, sommes accueillies dans un pensionnat de jeunes filles, et Alain chez les Pères Lazaristes, à proximité, car les messieurs ne peuvent pas être la nuit dans cet établissement féminin. Nous sommes au printemps, et pourtant il fait froid à Beyrouth. Alain attrape un gros rhume, il a de la fièvre et doit rester au chaud. Problème : il ne peut pas rester chez les Lazaristes pendant la journée. La solution est qu'il vienne discrètement dans ma chambre, dont les fenêtres mal isolées laissent passer l'air froid. Vous auriez dû voir Alain, installé dans mon lit, avec son manteau sur le dos et son chapeau sur la tête ! Nous lui apportons ses repas que les Sœurs acceptent de lui faire. Dommage que le téléphone portable qui prend des photos n'existe pas encore, car cela méritait bien une photo !

Alors que nous visitons une connaissance à l'hôpital, entre dans sa chambre Bachir Gemayel ... ! Il est alors l'homme fort à la tête des Forces Libanaises, qui représentent la principale force dans la multitude des communautés. Devant ce lit d'hôpital, nous convenons de nous rencontrer pour lui expliquer notre démarche.

C'est dans son quartier général que nous rejoignons Bachir Gemayel. Il est jeune, ne craint ni le combat ni les risques. C'est un chef dans l'âme. Sur son bureau trône la photo de sa petite fille Maya qui, à 20 mois, est décédée lors d'un attentat qui le visait. La blessure est vive, il ne peut pardonner.

Christiane, qui est notre aînée, a connu la seconde guerre mondiale et l'occupation. Elle a alors l'intuition de lui raconter une expérience personnelle :

Son frère aîné, François, était diplomate à l'ambassade de France à Londres quand la guerre a éclaté. Il a été naturellement mobilisé. En 1941, alors que son bataillon se trouvait dans la Sambre dans le nord de la France, il fut mortellement blessé, puis transporté dans un camion et abandonné près d'une écluse. Il y fut retrouvé mort trois jours plus tard. Mais personne ne savait où il avait été enterré. Une ancienne amie allemande de Christiane qui se trouvait à Paris lui donna une introduction auprès d'un officier allemand qui pourrait obtenir des informations sur le lieu où François aurait pu être enterré. Lorsque Christiane arriva devant l'officier allemand, elle lui remit une lettre expliquant sa démarche. Celui-ci la regarda avec mépris, prit la lettre du bout des doigts, la jeta par terre sans un mot avant de tourner les talons. Christiane, humiliée, ramassa la lettre. Elle pleurait et sentait monter la rancune en elle. Mais elle se reprit se souvenant de sa décision de pardonner à l'occupant allemand.

Bachir très ému, est resté silencieux un long moment et, regardant la photo de sa fille, il a simplement dit : « J'y penserai. » Que s'est-il passé dans le secret de son cœur ? Nul ne le saura. Aux élections présidentielles suivantes, en août 1982, il s'est porté candidat, a été élu mais le 14 septembre, il mourait dans une explosion.

Ramez souhaitait que nous rencontrions un maximum de personnalités pour leur parler du message de l'association. Toutes étaient intéressées de dialoguer avec des Français qui pourraient être des relais et faire connaître la cause libanaise.

Mentionnons, entre autres, l'ambassadeur de France, Louis Delamare, assassiné le 4 septembre 1981, à un check-point, par un commando de miliciens à la solde des services syriens, sous les yeux des soldats syriens qui ne sont pas intervenus. La raison de cet assassinat : punir la France pour ses efforts diplomatiques visant à résoudre pacifiquement la guerre civile au Liban.

Walid Joumblatt, principal chef politique de la communauté druze du Liban, était aussi sur la liste de Ramez. Si les chrétiens vivaient surtout dans les zones montagneuses du Liban, les membres d'autres religions se trouvaient plutôt dans la zone côtière, notamment le peuple Druze, originaire en premier lieu de Syrie. C'est à la suite de massacres de chrétiens par les Druzes en 1861, au Liban et en Syrie, que Napoléon III a envoyé un corps expéditionnaire « à but humanitaire » ce qui donnera au Mont Liban une certaine autonomie vis-à-vis de l'empire ottoman dont il dépendait alors.

Alain et Frédéric Chavanne, venu avec nous cette année-là, accompagnent Ramez à ce rendez-vous. De ce qu'ils m'en ont raconté, je retiens que la seule décoration de l'appartement où ils sont reçus, ce sont les photos de la dépouille de Kamal Joumblatt, père de Walid, assassiné par les Syriens. Ramez a exprimé son regret pour le meurtre d'une parente de Walid dont on a accusé les Druzes eux-mêmes alors qu'il a, en fait, été perpétré par des chrétiens. Un pont se construit pendant cet entretien entre les deux hommes.

Autre personnalité que je voudrais évoquer, le Père Afif Osseirane. Il était de Saïda, dans le Sud Liban, appartenant à une grande famille chiite. Ramez Salamé a écrit un livre sur sa vie, malheureusement disponible seulement en arabe. Mais je puise dans une courte plaquette

en français que Ramez lui a consacrée. « Afif termina ses études scolaires au collège musulman des Makassed à Beyrouth et, à la faveur d'une bourse, fut admis à poursuivre des études de philosophie à l'Université Américaine de Beyrouth qu'il termina en 1943. Bien que croyant et pratiquant la foi musulmane, il fut interpellé par des textes chrétiens qu'il eut à lire au cours de ses études en philosophie. Après des recherches intensives, il décida d'embrasser la foi chrétienne et se fit baptiser le 10 février 1945, à l'église des Pères jésuites à Beyrouth... Il voyagea en Belgique où il obtint en 1949 à l'université de Louvain, une licence en Sciences politiques et sociales, ainsi qu'un doctorat en philosophie. Il revint à Saïda en 1950... Il fonda dans cette ville une école du soir pour les jeunes ouvriers analphabètes. Il fonda également en collaboration avec les scouts musulmans un dispensaire pour les pauvres... Pour marquer son amour pour les plus rejetés de la société, il rejoignit l'équipe des éboueurs de la ville qui, à l'époque, ramassaient les ordures la nuit à l'aide d'ânes portant des barils... » Afif fut ordonné prêtre en 1962, à l'âge de 43 ans. « En 1964, il fonda une œuvre consistant à récupérer les enfants pauvres qui traînaient dans les rues de Beyrouth et à leur procurer une formation technique. C'est ainsi que l'internat « Maison de la Providence Divine » fut créé et occupa la majeure partie de son temps. Il mourut à Beyrouth en 1988, à l'âge de 68 ans.

Ramez nous emmène, les Grandy et nous, le rencontrer à Saïda, au cœur de sa famille, dans laquelle il est considéré comme un grand sage, peut-être un saint. En tous cas, quelqu'un vers qui les habitants, tous chiites, peuvent se tourner pour avoir de l'aide, des conseils. Il donne des cours de philosophie à l'université libanaise de Saïda, se sentant parfois menacé étant donné sa conversion, mais gardant toujours son calme et sa sérénité. Nous allons avec lui jusqu'à Nabatieh, à proximité de la frontière israélienne.

Pour le Père Afif, l'écoute intérieure a toujours été centrale. Je n'oublierai jamais cette visite à Saïda. Vers 16 heures, après une riche après-midi de rencontre avec des couples mixtes chrétiens-musulmans, il nous dit avec autorité : « Maintenant c'est l'heure, il faut que vous rentriez à Beyrouth. » Nous avons suivi immédiatement son avis. Quelques heures plus tard, une attaque israélienne a lieu sur la route coincée entre mer et montagne que nous avons empruntée ! Mais nous étions déjà arrivés à destination. L'inspiration du Père Afif nous a peut-être sauvé la vie.

Ce récit sur nos séjours au Liban ne serait pas complet si nous laissons de côté nos visites dans la plaine de la Bekaa. Ramez ou Roger Geara nous conduit sous une tempête de neige. C'est une région agricole qui se situe de l'autre côté du Mont Liban. Les méchantes langues disent qu'on y cultive surtout le hashish. Ce n'est pas faux. Mais on y cultive aussi la vigne et le vin de la Bekaa est connu, des céréales, des légumes. Sur la route il faut passer par l'antique cité de Baalbek, où avaient lieu avant la guerre civile des concerts et de grands spectacles connus dans le monde entier. Maintenant, on visite les ruines des temples romains et de petits vendeurs vous proposent des pièces de monnaie, en principe authentiquement anciennes, mais ce n'est pas certain.

Les tensions entre les communautés musulmanes et chrétiennes y sont plus grandes que dans les régions du littoral. Nous sommes accueillis par des familles chrétiennes, très engagées dans le domaine social : surtout dans la création et l'animation de centres d'accueil pour les handicapés physiques et mentaux. Nous nous sentons sur la même longueur d'ondes et nos



rencontres sont de véritables échanges où les uns et les autres partageons ce que représentent dans nos vies nos engagements respectifs, et c'est bien ainsi. Nous nous sentons sur un pied d'égalité. Nous nous enrichissons mutuellement. La société est moins mondaine qu'à Beyrouth.

Dans les écoles de Zahlé, certains d'entre nous exprimons notre expérience du Réarmement moral, et après nos interventions les élèves viennent nous interroger. Une jeune fille me demande d'être sa mère ! Or sa mère est présente et je suis gênée. Elle m'explique que ce qu'elle cherche est « l'absolu ». Moi qui n'ai pas d'enfant je comprends que la maternité a une autre dimension que celle que je croyais : être une référence morale et spirituelle qui, certes, s'enracine dans l'amour ; on envisage l'éducation sous un autre angle.

Dernière personnalité pour clore ce chapitre consacré au Liban, Assaad Chaftari, un homme dont la vie est féconde. Je dois aussi mentionner son épouse Marie, une femme courageuse dont on pourrait dire qu'Assaad lui doit beaucoup. Nous les rencontrons régulièrement et témoignons de notre démarche de changement. Ils font partie de ceux pour qui le Réarmement moral a eu le plus d'impact et qui ensuite ont su en décliner l'esprit en action.

A l'origine rien ne prédestinait Assaad à être mêlé à des événements terribles pendant la guerre civile. Ingénieur en électromécanique, titulaire d'une maîtrise en gestion, il devint responsable des services de sécurité et de renseignements des Forces libanaises. Par patriotisme, il fut entraîné dans des actes dont il a confié le dégoût dans une lettre ouverte parue bien plus tard, le 10 février 2000, dans l'un des plus grands quotidiens en français de Beyrouth, puis dans un livre intitulé « La Vérité – même si ma voix tremble ». Il y aborde les méthodes musclées et terrifiantes des services de renseignements, et les massacres de Sabra et Chatila auxquels il n'a pourtant pas personnellement pris part.<sup>21</sup> Il sentait qu'il devait la vérité à ses compatriotes et surtout alerter la jeunesse sur les dangers qu'elle courrait si elle se laissait aller à la haine. Je cite ici quelques passages de sa lettre ouverte bouleversante :

« Je ne veux pas que mon attitude soit comprise comme une réaction, mais comme une action faisant suite à une autre. Quelque chose que j'ai voulu faire depuis longtemps, en fait depuis plus de dix ans. Mais je n'avais pas trouvé suffisamment de courage pour le réaliser craignant d'être traité de fou ou de naïf.

« Je voudrais aujourd'hui m'excuser auprès de toutes les personnes dont j'ai pu être le bourreau ou qui ont été mes victimes, qu'elles l'aient su ou pas, que je les aie connues ou qu'elles me soient restées inconnues. Que ces exactions aient été faites personnellement ou par procuration.

« Je m'excuse pour la laideur de la guerre et pour ce que j'ai fait pendant la guerre civile et ce au nom du « Liban », de la « Cause » ou du « Christianisme ».

---

<sup>21</sup> « Le massacre de Sabra et Chatila a été perpétré du 16 au 18 septembre 1982 envers des Palestiniens du quartier de Sabra et du camp de réfugiés palestiniens de Chatila situé à Beyrouth-Ouest, par les milices chrétiennes des Phalangistes lors de la guerre civile libanaise et l'intervention israélienne au Liban. » Ref. Wikipedia.

« Je voudrais dire ici que j'ai pardonné depuis très longtemps à ceux qui m'ont nui personnellement ou à mes parents et amis, directement ou indirectement, au cours de cette sale guerre civile.

« Ce chemin est le seul qui fera de moi un homme nouveau, prêt pour l'après-guerre. La phase du bâtir, de la reconstruction de ce qui a été détruit et surtout phase compensation de ce qui a été fait pendant les longues années de guerre...

« Mon espoir est enfin que mon Père divin m'aidera à guérir les blessures de mon âme et celles présentes dans l'âme des autres. »

Au fil des années, car nous sommes retournés plusieurs fois au Liban, une équipe s'est constituée autour de Ramez. Des réunions ont lieu chaque semaine auxquelles participent des personnalités de tous bords et de tous âges. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Ramez a insisté pour que des jeunes nous accompagnent. Entre nous-mêmes nous vivons parfois les mêmes différends, certains prenant partie pour l'une ou l'autre des factions du Liban. Une fois, ce fut d'ailleurs assez amusant de voir un interlocuteur extérieur rappeler à l'un des membres de notre groupe que le Réarmement moral « s'adressait à tout le monde » !

Ramez apprécie particulièrement sa collaboration avec Alain pendant les missions que nous effectuons à l'invitation de nos amis libanais. Ramez m'a écrit lors du décès d'Alain : « Ce qui m'a frappé chez lui, c'est la limpidité de ses convictions fondamentales. »

« Ensuite, il se mettait à notre service, à moi comme à l'équipe, pour aider à la constitution d'un petit noyau. Il agissait avec un grand soin : il notait qui on rencontrait, qui était venu à quelle réunion, ce que chacun avait dit, ses coordonnées pour qu'on puisse assurer le suivi.

« Il avait cette disponibilité entière, totale et sans condition, une humilité constante et un esprit de serviteur. Et Dieu a béni ces premiers pas ; un petit noyau s'est constitué depuis lors qui demeure jusqu'à présent. L'humilité, c'est la qualité chrétienne la plus difficile à pratiquer, c'est une qualité rare, celle qui féconde. Plus tard, j'ai lu la réponse de Saint Augustin à celui qui lui demandait : qu'est-ce que la foi chrétienne ? *C'est l'amour bâti sur les fondements de l'humilité.* »

Avec le temps, grâce à la persévérance de chacun, de nouveaux participants, surtout des jeunes, rejoignent le noyau initial constitué par Ramez. Pendant des années, un groupe de ces jeunes rejoint Caux, offrant leurs services dans le fonctionnement des sessions. Et chaque automne voit se tenir au Liban une rencontre de plusieurs jours, attirant des participants des pays arabes de la région, qui veulent approfondir leur connaissance du Réarmement moral/Initiatives et Changement. Ils viennent aussi bien de Syrie et d'Égypte, que de Tunisie plus à l'ouest de la Méditerranée. Ils sont chrétiens ou musulmans et partagent un engagement commun.

Un de leurs objectifs est d'atteindre leurs dirigeants, car grande est leur préoccupation face à la banqueroute du Liban, pays où la corruption règne en maître dans de nombreux secteurs de l'économie. Pouvons-nous leur apporter des témoignages de changement convaincants sur ce plan ? La lutte pour l'intégrité fait-elle partie des priorités mondiales ? Un défi nous est lancé partout.

Combien de fois avons-nous été, Alain et moi, remplis de reconnaissance pour la profonde vie spirituelle de Ramez qui le porte dans la situation de son pays si complexe, si difficile dans la vie quotidienne ! Nous avons été des amis œuvrant au coude à coude, à l'écoute de l'inspiration intérieure, et je le suis restée, après le départ d'Alain.

## XVIII - RETOUR EN FRANCE

Ces engagements internationaux ne nous ont pas fait délaissier la France, loin de là. Elle n'était pas une base arrière mais une priorité en soi. Et surtout, nous avons toujours été déterminés à travailler en équipe, à solliciter la réflexion de nos compatriotes engagés, même à distance, d'autant plus que beaucoup nous ont soutenus financièrement avec une fidélité incroyable.

### Michel Koechlin, proche compagnon de route

Parmi les personnes avec qui Alain a beaucoup aimé collaborer, et cela jusqu'à un âge avancé (tous deux faisaient partie du « club des nés en 1927 »), je mentionnerai tout particulièrement Michel Koechlin. Michel Koechlin a longtemps été le trésorier de l'association française, mais il possédait aussi une bonne expérience internationale. Ils avaient souvent de longues conversations sur la situation de la France sans avoir forcément les mêmes idées. Mais ils aimaient les confronter et faire silence ensemble pour chercher quel pouvait être l'apport du Réarmement moral. C'est ainsi qu'ils ont eu l'idée, je ne sais plus en quelle année, d'informer Georges Mesmin, le député du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris où pendant longtemps se trouvaient nos bureaux, de la présence de notre association dans sa circonscription.

Michel et Alain se rendent alors à sa permanence où ils se retrouvent parmi tous les quémandeurs d'aide diverse. Leur tour arrive. Ils informent Georges Mesmin de l'action du Réarmement moral, en France et à l'étranger, ainsi que des conférences de Caux. Ils trouvent un homme plein de bonté et réceptif. Par la suite, il viendra à Caux plusieurs fois, mais surtout régulièrement prendre le petit-déjeuner dans la maison de Boulogne pour un temps d'échange avant d'aller à l'Assemblée. Il invite aussi Michel et Alain à la buvette de l'Assemblée. Nous nous lions également avec à son épouse. Chaque fois, c'est l'occasion d'échanger sur ce qui se passe à l'Assemblée nationale et dans le pays.

Georges Mesmin remplissait sa mission d'élus avec une intégrité rare. Je me souviens d'un député de province qu'il avait amené à l'un des petits-déjeuners à Boulogne. Celui-ci raconte, sans que cela lui semble incongru, qu'un de ses administrés a proposé d'offrir un piano à sa fille. Georges Mesmin bondit : « Jamais ! Jamais, tu ne dois accepter pour toi-même quoi que ce soit de qui que ce soit. » Son collègue est un peu ébranlé mais je crois que la fermeté de Georges Mesmin est entendue.

Lorsque certains de nos amis Cambodgiens font escale à Paris, il vient les rencontrer et les soutenir. Enfin, il est devenu un ami si proche qu'un jour Daniel Dommel, dont j'ai parlé à

propos de ses liens avec le Cambodge et alors président de l'association française, propose que nous demandions à Georges Mesmin de faire partie du Conseil d'Administration. Ce qu'il a accepté pendant quelques années. Lorsque la conférence sur la démocratie<sup>22</sup> a été organisée à Phnom Penh, il en a été l'un des intervenants, couvrant tous ses frais.

Cet épisode, tout en étant un exemple vécu de travail d'équipe, est aussi un exemple de notre effort pour atteindre les décideurs, comme Michel Sentis, plus tôt, avait accompagné Robert Schuman.

---

<sup>22</sup> Voir chapitre sur le Cambodge et la conférence internationale organisée à l'Hôtel Cambodiana sur la Démocratie.

## XIX - APPORTER LA PAIX DANS SON VOISINAGE :

### UNE VERITABLE STRATEGIE

En 1987, l'heure est arrivée pour nous de quitter la grande maison de Boulogne qui avait été notre base, la maison où nous nous étions mariés, un foyer, un lieu de vie communautaire, avec sa richesse et ses défis. Nous voulions nous installer dans un logement indépendant. Bien que notre activité de militants nous ait amenés à habiter dans des lieux les plus divers en France et à l'étranger, il y avait là un tournant important dans notre vie et nous en étions très remués. Que de recherches nous avons effectuées aux alentours de Paris, dans des banlieues de plus en plus éloignées jusqu'à ce qu'enfin nous trouvions un logis conforme à notre budget ! Pour l'achat d'un appartement où nous pourrions nous sentir chez nous, quelques amis généreux nous firent des dons généreux.

Nous avons trouvé un appartement près de Melun grâce à une petite annonce. Il était situé dans la ville nouvelle de Savigny-le-Temple, dans un ensemble de deux petits immeubles reliés par un passage semblable à un pont.

Jacques et Denise Jaulmes, un couple engagé avec le Réarmement moral bien avant nous, vivaient dans une commune proche. Tous les deux étaient enseignants de Lettres classiques. Sans l'avoir cherché, nous nous trouvions ainsi proches d'amis et compagnons de routes.

Savigny-le-Temple est bâti autour d'un lac et le long de canaux artificiels, paradis de cygnes qui glissent sur l'eau avec une dignité royale, à la saison des naissances, une nichée installée entre les ailes de la maman, le père fermant le convoi. En bordure de la ville nouvelle, une belle forêt nous offrait un lieu de promenades idéal.

Nous achetons l'appartement à un couple de pharmaciens, les seuls de tous les copropriétaires à fréquenter l'église. Comme nous sommes nous-mêmes catholiques, notre appartement est rapidement appelé « l'appartement des chrétiens » ! Mais sans hostilité aucune, surtout de la part d'un des copropriétaires, plus âgé que les autres, qui a fait la guerre. Il trouve notre engagement très intéressant. Lorsque nous lui racontons l'histoire d'Irène Laure, il nous dit avec fierté : « Eh bien moi, j'ai fait la guerre et à la fin, j'ai déjeuné à la même table que le Maréchal Joukov ! » (Le maréchal soviétique qui a vaincu Hitler à Stalingrad).

L'immeuble était de construction bon marché avec les inconvénients qui vont avec. Mais, c'était malgré tout charmant. Les entrées des appartements du rez-de-chaussée se faisaient par des jardinets que chaque copropriétaire bichonnait le week-end et celles des appartements au-dessus étaient toutes situées deux étages plus hauts. Les appartements étaient sur deux ou trois niveaux, s'imbriquant les uns dans les autres. Un escalier unique à ciel ouvert reliait les deux bâtiments, si bien que, dans ce département de Seine-et Marne humide en hiver, les escaliers étaient souvent très glissants. Nous avons ainsi découvert les charmes de l'environnement mais aussi rapidement les failles architecturales de ces

constructions et avec elles les difficultés humaines, comme on aurait pu tout autant les trouver dans un immeuble Haussmannien de Paris.

Le premier défi auquel nous sommes confrontés c'est que la copropriété se trouve sous le contrôle d'un syndic judiciaire, ce que nous n'avions pas saisi lorsque nous avons signé l'acte d'achat. La raison en était toute simple : les comptes sont dans le rouge parce que les copropriétaires ne payent pas leurs charges ! Bien sûr, ils ne se présentent pas aux assemblées générales, ce faisant ils privent les assemblées du quorum nécessaire ; chaque année, l'assemblée est renvoyée à une date ultérieure et la solution des problèmes techniques est d'autant repoussée.

Nous avons réfléchi et pensé que c'était une nouvelle occasion d'appliquer l'esprit du Réarmement moral. Il nous a fallu commencer par repérer les personnes qui seraient prêtes à s'investir pour améliorer la situation. Mme L. sortait du lot : elle était femme au foyer ; son mari travaillait dans une entreprise de systèmes de contrôle de moteurs automobiles et suivait des cours du soir au CNAM (Conservatoire national des Arts et Métiers). Elle était la fille du camarade de Joukov. Nous sympathisons rapidement. Nous expliquons ce que nous faisons dans la vie et cela donne lieu à d'intéressantes conversations.

Avant une prochaine assemblée générale, elle et moi rendons visite à chaque copropriétaire pour lui demander de participer à l'AG ou au moins nous donner son pouvoir. Nous ne sommes pas foule lors de l'assemblée mais grâce aux pouvoirs, nous avons le quorum et l'AG peut avoir lieu. Bonus, nous commençons à connaître les autres propriétaires de nos deux bâtiments.

Nos voisins du dessus, Pépito et Muriel, eux aussi, s'intéressent à notre engagement. Ils se révèlent très ouverts et chaleureux. Pépito est ouvrier dans une entreprise d'aéronautique. Notre amitié se construit grâce à l'eau qui tombe du plafond au beau milieu de notre table de salle à manger, juste en dessous de leur terrasse, à chaque pluie ou fonte de la neige en hiver. L'immeuble étant sous garantie décennale, nous avons adressé nombre de courriers à l'entreprise qui avait, en fait, construit presque l'ensemble de la ville nouvelle. Nous avons eu la visite d'experts sur experts, sans résultat : « Vous savez les infiltrations d'eau, ça peut venir de 30 mètres plus loin... ».

Un beau jour, Pépito décide de prendre l'affaire en main : avec l'aide d'Alain il installe un karcher sur son balcon au-dessus de notre salle à manger et arrose puissamment les murs et le balcon dans chaque recoin, tandis que j'étais postée en dessous, près de notre table. Dès que l'eau a commencé à couler, ces deux messieurs ont repéré l'endroit par où elle pénétrait. Nous mettons en demeure le constructeur de réparer. Un énième expert vient constater les recherches que nous avons faites et l'affaire est rapidement réglée. Mais surtout, nous avons élargi notre comité de responsables de la copropriété. Nous sommes maintenant trois couples actifs. Les choses commencent à bouger.

Un soir, nous sommes alertés par des coups de feu dans l'immeuble. D'où cela peut-il bien venir ? Pépito arrive chez nous, affolé. Alain n'en mène pas large non plus. Mais à deux, se sentant plus forts, ils vont frapper à chaque porte de la coursive. Finalement, une porte s'est ouverte sur un homme de toute évidence hors de son état normal. Il tient à la main un 22 Long Rifle. Alain et Pépito le calment un peu et surtout réussissent à prendre l'arme de ses mains.

Il avait tiré entre autres sur ses étagères à provisions et des ruisseaux de jus de conserves coulaient partout.

Quand il retrouve enfin ses esprits, il nous explique qu'il a acheté une arme pour tuer sa femme qui le trompe avec un de ses collègues. Il a suivi l'homme dans le parking de l'entreprise, l'a manqué et, de dépit est rentré chez lui, a bu et tiré tout autour de lui. Il finit par fondre en larmes

Pour ne pas le laisser seul chez lui le soir, à tour de rôle nous l'invitons à dîner et à passer un bout de soirée avec nous. Mme L. et moi nettoyons son appartement, enlevons toutes les bouteilles d'alcool et les remplaçons par des jus de fruit. Il accepte de suivre une cure de désintoxication. Malheureusement, il a récidivé et devant le danger qu'il représentait pour l'ensemble des co-proprétaires, la police a dû être appelée. Il est incarcéré. Grâce au ciel, Jacques Jaulmes qui était visiteur de prison, peut aller le voir. Nous n'avons pas su l'évolution de son triste parcours mais avons souvent pensé à lui avec une réelle affection.

Nous proposons à Pépito de venir avec nous découvrir la maison de Boulogne et lui montrons un diaporama sur le travail fait par les habitants d'une favela de Rio de Janeiro, grâce au changement que leur avait apporté le Réarmement moral. Il est très ému. Plus tard, il nous a écrit : « Alain a changé ma vie. »

Nous vivons de telles situations, toutes plus pittoresques ou dramatiques les unes que les autres. Un esprit de solidarité se crée. Après notre départ, nous sommes régulièrement invités à rendre visite chez l'une ou l'autre de ces familles. Un groupe de copropriétaires, sous l'impulsion de Pépito, décide de repeindre ensemble la cage d'escalier, en gris Versailles, de la fermer et d'y installer un digicode. S'il nous est arrivé plus d'une fois d'être tentés de quitter cette ville « en secouant la poussière de nos chaussures », tant les abords de la gare n'étaient pas rassurants surtout à la tombée de la nuit, nous ne regrettons pas ces quatre années les mains dans la pâte humaine.

Nous devons nous rapprocher de Paris. Nos responsabilités nous demandent de participer, susciter, animer des activités soit à Paris même, soit à Boulogne, ou dans d'autres communes loin de Savigny-le-Temple. L'association ayant fait l'acquisition d'un appartement dans Paris XVIe, nous en avons la charge. Nous pouvons y accueillir des personnes de passage, faire des rencontres autour de repas, pour des entretiens plus personnels que dans la grande maison de Boulogne, qui tenait lieu d'ambassade, comme raconté plus haut.

Cambodgiens, Libanais, Africains, Britanniques, Suisses, entre autres, connaissent le chemin de la rue du Hameau. Une salle de séjour assez grande nous permet d'avoir des déjeuners d'une dizaine de femmes une fois par mois pour renforcer notre engagement.

Pendant ce temps, le Réarmement moral prend conscience qu'il faut s'adapter aux grands changements de la société et notamment à la professionnalisation des associations. Le nom est devenu un problème. En 2001, il est changé au niveau international et l'association devient « Initiatives et Changement ». Je reviens sur la structure et les évolutions de l'association à la fin de ce livre.



## XX - CONSTRUIRE DES PONTS

Les questions d'immigration commencent à prendre une place importante dans la société française. Un nouveau programme, Initiative Dialogue, rassemble Français de souche et issus d'une émigration récente. Jamila Labidi, franco-tunisienne, accepte d'en devenir la coordinatrice. Les responsabilités qu'elle doit assumer lui font dire : « Vous m'avez rassurée sur moi-même en me faisant confiance » et plus tard, à Frédéric Chavanne : « Tu m'a aidée à aimer la France ».

Le 11 septembre 2001, les attentats majeurs sur le sol américain - qui détruisent les tours du World Trade Center et d'autres lieux emblématiques des Etats-Unis, bouleversent le monde et notre monde. La haine contre l'Occident surgit et nous nous trouvons confrontés à des prises de position radicales.

En amont du programme Initiative Dialogue Dialogue, tout avait commencé par un étudiant tunisien, qui visitait en été les bords du Lac Léman et voulait découvrir les montagnes suisses. Descendu du train à Montreux, il gravit la montagne à pied et se trouve surpris par un orage qui le pousse à demander refuge à Mountain House à Caux. Trempé par la pluie, il est chaleureusement accueilli par Michel Koechlin qui lui explique où il se trouve. Il passe la nuit sur place. Il reverra Michel à Paris où il vit avec sa famille dans un petit logement du Marais qui n'est pas encore le quartier rénové chic que l'on connaît aujourd'hui.

Pour cet étudiant, quel choc culturel de se trouver dans le bel hôtel particulier qu'est l'ambassade du Réarmement moral en France. Mais il s'y sent bien, parce qu'il est écouté et apprécié à sa juste valeur.

Par la suite, il nous présente certains de ses amis tunisiens et le groupe s'agrandit. Il s'agit surtout d'intellectuels réfugiés politiques. Nous nous découvrons mutuellement. Nous n'échangeons pas tellement des idées ni des comparaisons sur nos différentes croyances religieuses. Nous parlons de nos vies avec leurs hauts et leurs bas, nos blessures, nos espoirs.

Ultérieurement, notre participation commune à l'une des rencontres de Caux élargira notre vision du monde.

Dans le cadre du programme Initiative Dialogue, une école musulmane de la banlieue parisienne, à La Courneuve, devient notre lieu de réunion. Nous y convions de nouveaux participants. Puis il faut rayonner plus largement en organisant des événements publics, ce qui implique trouver des orateurs sur des thèmes précis, louer des salles et assurer une communication méthodique. C'est à la Courneuve que se déroule une soirée autour d'un couple américain, Dick et Randy Ruffin, qui, dans leur pays, travaillent sur la réconciliation interraciale dans les anciens états esclavagistes. Etonnamment, ce qui accroche le plus l'auditoire est moins la politique américaine que la qualité de la relation de couple des Ruffin. Nous invitons une délégation libanaise dont font partie Ramez Salamé, Assaad Chaftari et sa femme Marie, avec une amie shiite, et un ancien milicien sunnite. Au programme une soirée à l'école de la Courneuve, une après-midi dans une salle de cours de Sciences Po Paris : échanges très nourris dans les deux cas. Le programme s'enrichira, entre autres, d'une soirée à Versailles avec Ghaleb Bencheikh, physicien et producteur de télévision. A Paris un dialogue

en 2012, à l'occasion des 50 ans de l'indépendance algérienne, entre Michel Rocard (premier ministre de 1988 à 1991 et artisan des accords de Matignon de 1988 sur la Nouvelle Calédonie) et Kevin Rudd, ancien premier ministre australien, fera salle comble. Kevin Rudd a marqué sa mandature par le discours qu'il a prononcé en février 2008 à l'occasion de la session d'ouverture du Parlement : il y a présenté des excuses au nom du peuple australien aux Aborigènes pour les traitements inhumains dont ils ont été victimes.

Reconnaissons le rôle particulier que nous, les femmes, avons joué. Combien de fois, Nathalie Chavanne et moi, avons-nous pris notre voiture et nous sommes engagés sur la route de telle ou telle ville de banlieue que nous ne connaissons pas ! Les GPS ne sont pas encore monnaie courante, nous sommes armés de notre bonne vieille carte Michelin et nous nous perdons plus d'une fois. La réciprocité est vraie pour nos nouvelles amies quand elles nous rendent visite.

Le défi maintenant est d'atteindre la jeunesse, de prévenir la radicalisation, la violence qui peut devenir une tentation pour beaucoup. Il ne s'agit plus du passé mais du présent et de l'avenir. Une initiative très féconde est le nouveau programme « Oui Act » : avec un déroulé d'animations sur 10 séances, ce programme, partenaire éducatif dans des établissements scolaires ou associations locales, se veut un espace de libre parole pour permettre aux jeunes de s'exprimer. Il vise à renforcer leur estime de soi, leur capacité à penser par eux-mêmes et les entraîne à réfléchir sur des sujets de l'actualité, proche ou plus éloignée, qui ricochent sur leur vie : identité, laïcité, colonisation, appartenance nationale, harcèlement, manipulation, media et réseaux sociaux. L'objectif est aussi de développer chez eux un sens de civisme et d'engagement citoyen par la mise en place de petits projets d'intérêt commun.

Aujourd'hui, le mari de Jamila Labidi, Béchir anime avec Hamza Ghandour, un jeune professionnel libanais à Paris, un programme « Ateliers Dialogue » qui réunit sur l'ensemble d'une année, en présentiel ou par zoom, un public varié autour de thèmes de réflexion tels que : « Quand nos préjugés brouillent notre vision de l'autre » ; « Nos émotions : alliées ou obstacles dans notre relation à l'autre » ; « Séparatisme et cohésion sociale » ; « Les informations sur les réseaux sociaux, pourquoi une telle emprise ? ».

Et n'oublions pas le groupe féminin à Versailles, qui réunit des femmes d'origines et de religions les plus diverses : juives, chrétiennes, musulmanes de France, d'Algérie, du Maroc, du Bangladesh, de l'Inde... Elles ont donné à leur groupe le titre parlant de « Femmes diverses et complices ». Elles sont complices dans la construction de ponts entre Français de cultures différentes.

Vietnam, Liban, Canada et nations autochtones, cités et banlieues parisiennes, l'importance des missions semble de proportions inégales, mais partout une seule et même chose compte : la personne. Peu importe que ce soit un ministre ou un jeune en rébellion, le changement de la société passe par la guérison de tous les cœurs.



Initiatives Dialogue  
Raoudha et Fekri Jmaïel, Frédéric et Nathalie Chavanne, Samia Driss, Alain Tate  
Au Forum des associations tunisiennes en 2015  
(Archives du programme)



Oui Act : des jeunes de Villeneuve-la-Garenne conçoivent un projet concret destiné à être mis en place dans leur pays d'origine. (Photo archives personnelles)

## XXI – « EVEIL POUR TOUS »

En 2013, avançant en âge, Alain et moi devons ralentir le rythme de nos rencontres. L'idée nous est venue de tenter notre chance pour obtenir un logement social. Nous allons à la mairie et déposons un dossier.

Miracle : une proposition nous est faite quelque temps plus tard de visiter un petit appartement de deux pièces au 7<sup>e</sup> étage d'un immeuble, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement, proche de la paroisse que nous fréquentons déjà. Nous étions trois candidats sur la liste. Aussi nous sommes-nous précipités pour le visiter. C'était fin juin, avec un soleil splendide qui illuminait le petit séjour face à un square très arboré.

La gardienne qui nous a fait visiter les lieux nous prévient : c'est petit, il n'y a ni placard, ni cave ; ce n'est pas vraiment un « appartement », mais des anciennes « chambres de bonnes » rassemblées. Cependant nous avons le coup de cœur et disons oui immédiatement. En hésitant, nous risquions de devoir attendre plus longtemps, sans savoir si nous aurions une meilleure proposition.

Vider l'appartement de la rue du Hameau a été du sport : vendre, donner des meubles reçus des parents d'Alain, certains anciens et de valeur. Nous avons mis des annonces sur un site internet, nous avons réalisé un petit catalogue que nous avons distribué dans les boîtes aux lettres de la résidence de la rue du Hameau, vendu la plupart de nos livres pour quelques centimes pièces. Mais, finalement, grâce à l'aide de la famille Labidi, nous avons emménagé au 7<sup>e</sup> étage de la rue Jean Sicard.

La rue Jean Sicard donne dans un des boulevards des Maréchaux qui font le tour de Paris. Au milieu passe un tramway très commode. De l'autre côté du boulevard, une « cité » HLM a été construite au bord du très beau parc Georges Brassens. Philippe et Lisbeth Lasserre habitent derrière le parc. Décidemment, la Providence nous a conduits toujours proches de compagnons d'équipe ! Ils ont surnommé les bâtiments de la cité « la muraille de Chine ». Effectivement, cette cité a été construite à l'époque des « barres ». Elle est d'un niveau au-dessous des immeubles dans lesquels notre appartement se trouve, immeubles des années 1930, en briques rouges, très représentatifs de l'époque.

Au cœur de la cité, une maison a réussi à se maintenir : une maison de la Congrégation des Sœurs de la Charité, reconnaissables dans des temps plus anciens à leurs fameuses cornettes blanches. Elles avaient eu dans cette maison une crèche pour enfants, une salle de classe pour jeunes enfants, mais cela n'a pas perduré. Une mère de famille d'origine maghrébine a demandé à Sœur Cécile si elle pourrait aider sa fille à faire ses devoirs. Ancienne professeur de physique, Sœur Cécile a eu l'idée de mettre en place un soutien scolaire dans leurs locaux. Une association a été créée, « Eveil pour tous ». Tous les jours, après la sortie des classes, des enfants du primaire à la terminale, des jeunes de toutes origines viennent bénéficier de l'aide aux devoirs assurée par des bénévoles.

Sœur Cécile que je rencontre à la paroisse me propose d'y participer. J'accepte en demandant qu'on me confie des enfants de CM1 ou CM2, ne me sentant pas capable d'accompagner les plus grands.

Mon premier élève est d'origine congolais. Il a 8 ans. Sa mère, qui travaille à la cantine d'une école du quartier, m'a demandé de le raccompagner à la maison, dont il a la clé car elle est encore au travail quand il rentre. En fait, dans les halls d'entrée de la cité, des groupes de jeunes plus grands, ne fréquentant aucun établissement scolaire, font du trafic de drogue et enrôlent des petits pour faire le guet. En hiver, quand la nuit tombe tôt, je ne suis pas très rassurée moi-même. Ré – c'est le nom de mon élève – a beaucoup de peine à lire et à compter. Ne parlons pas des tables de multiplications et des conjugaisons !

Assez rapidement, la confiance se crée entre nous. Avant de se mettre aux devoirs, Ré a besoin de parler à quelqu'un en qui il a confiance. Il me pose des questions. Il y a une mappemonde dans la salle et je commence par lui montrer où se trouve le Congo. Puis il pose des questions du genre : « Comment se forment les volcans ? » etc. Enfin, il me demande un jour : « Est-ce que tu crois en Dieu ? ». J'hésite un peu à répondre parce que les enfants appartiennent à différentes religions et nous ne devons pas faire de prosélytisme. Mais je sens que Ré est travaillé par la question, je joue franc jeu et je réponds que oui.

Puis : « Est-ce qu'il y a des gens que tu n'aimes pas ? » « Est-ce qu'il y a des gens avec qui tu t'es disputée ? » « Est-ce que tu t'es réconciliée avec eux ? » Je décide de toujours parler vrai. Enfin, il me dit : « Je suis fâché avec mon père, il a tapé ma mère, la police est venue et lui a demandé de quitter la maison et de ne plus revenir. Est-ce que tu penses que je dois lui pardonner ? »

Je lui réponds : « Qu'est-ce que tu penses, toi, dans ton cœur ? »

Il dit : « Je crois que je dois lui pardonner. » Enfin, il me raconte toute l'histoire sur le chemin du retour chez lui. Son père va venir à la maison ce week-end et il veut lui dire qu'il lui pardonne. Il ajoute qu'il va me téléphoner pour me dire comment ça s'est passé.

Je n'ai pas reçu d'appel téléphonique. Mais la semaine suivante, il me dit qu'il avait réfléchi et qu'il avait pensé que s'il disait à son père qu'il lui avait pardonné, celui-ci lui demanderait pourquoi ; ça risquait de le mettre en colère et de le faire redevenir violent. « Mais je lui ai pardonné dans mon cœur. » Il me raconte que son père est chanteur dans un groupe et qu'il viendra revoir la famille de temps en temps.

La semaine suivante, la mère de Ré nous attend au bas de l'escalier quand nous arrivons chez eux. Elle me dit que ses sœurs sont baptisées mais pas elle. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle voudrait l'être aussi et elle demande si Ré pourrait aller au catéchisme. Je la mets en contact avec le diacre responsable du catéchisme à la paroisse. Enfin, avant la fin de l'année scolaire, Ré s'est réconcilié avec son père ; sa mère et lui sont baptisés tous les deux. Le père revient épisodiquement à la maison mais ses visites s'espacent. Le petit frère de Ré est baptisé à son tour. La mère trouve un meilleur travail et la famille déménage. Ré grandit, travaille mieux et tient le rôle de père de famille. Entre temps, j'ai un autre élève, un petit Sri Lankais qui, contrairement à Ré, a une facilité incroyable pour le calcul. De tête il fait additions, multiplications. C'est moi qui suis devenue dépassée !

C'est alors que la santé d'Alain se détériore et je suis obligée de mettre un terme au soutien scolaire. Heureusement, Sœur Cécile a contacté ma voisine de palier qui a accompagné des filles plus âgées qui butaient sur la littérature française. A un âge respectable – 99 ans – Sœur Cécile est décédée, mais « l'Eveil pour tous » continue.

## XXII - L'AVENIR EST A VOUS

Etant arrivée à la fin de ce récit et à l'âge de 87 ans, vivant dans une maison pour personnes âgées tenue par les Petites Sœurs des Pauvres à Versailles, j'aimerais dire quel privilège ce fut, pour Alain et moi de vivre au cœur de certains événements qui ont fait l'Histoire, comme à d'autres plus simples. A ceux qui aujourd'hui prennent la relève, à ceux et celles qui découvriront cette forme d'action assez unique qu'a développée Initiatives et Changement, et qui auront la conviction de s'engager dans la transformation de la société et du monde, que ce soit à plein temps ou dans la vie professionnelle, j'espère que ce témoignage constituera une source d'inspiration.

Des nuages sombres obscurcissent le ciel de notre monde aujourd'hui. J'aimerais leur dire que notre génération a fait face à bien des adversités qui ont forgé notre caractère, mais la petite voix intérieure a toujours été là pour nous conduire et nous aider dans toutes les situations faciles ou difficiles.

Lorsque Frédéric m'a proposé d'écrire moi-même ce récit, qu'il avait déjà à l'esprit en 2017, Alain venait de nous quitter fin octobre 2021. Je termine cette mission au moment où à son tour Frédéric s'est éteint, le 13 février 2023, donnant ses dernières forces pour transmettre l'esprit d'Initiatives et Changement. Fruit du hasard, coïncidence ? Je ne le crois pas. Frédéric et Alain se sont rejoints auprès de leur Créateur et continueront d'inspirer ceux qui mettront leurs pas dans les leurs.

Je souhaite remercier Les Petites Sœurs des Pauvres de Versailles qui m'ont accueillie en 2022. J'ai trouvé à « Ma Maison » un esprit de bienveillance unique ; un espace calme et tranquille pour travailler à ce récit, et surtout, dans la chapelle, le ressourcement toujours nécessaire. J'y ai aussi retrouvé d'une certaine façon l'esprit de Caux où tout le monde participe dans la mesure de ses possibilités : épluchage des légumes, couture, lingerie, accompagnement mutuel quand l'âge ou la maladie rendent dépendants de ceux qui nous entourent... Mais avant tout, « Ma Maison » rayonne la joie de vivre et la confiance dans la Providence divine.





Savigny- le-Temple (1987) – Nous habitons le premier immeuble du fonds,  
Muriel et Pepito au-dessus de nous, au bord des nombreux canaux de la ville nouvelle.

## XXIII - CREUX DE VAGUE & PERSPECTIVES PROMETTEUSES

L'histoire du Réarmement moral a-t-elle été une suite de succès ? Certes non. Comme tout organisme vivant, il a connu ses hauts et ses bas.

Les valeurs qui ont fait sa force sont l'honnêteté, la pureté du cœur et de la vie, le désintéressement de soi et l'amour, tous les quatre absolus, ainsi que l'écoute intérieure dans le silence. Ce sont ces valeurs qui m'ont permis en 1954 de faire un premier bilan de ma vie et de lui trouver un sens. Ce sont ces valeurs qui donnaient aux jeunes que j'ai rencontrés dans ma jeunesse la joie de vivre à laquelle j'aspirais tant, et en même temps elles donnaient au Réarmement moral le tranchant nécessaire pour créer la confiance. Elles sont des poteaux indicateurs pour changer le monde et doivent le rester. Elles ne sont pas des buts en soi.

Cependant, en 1959, lorsque j'ai décidé de répondre à l'appel lancé par la délégation camerounaise à Caux, et de consacrer ma vie à ce grand mouvement, je ne ressentais plus la même joie rayonner. Au contraire je sentais mes amis au bord de la culpabilité pour un oui, pour un non. Ces valeurs étaient-elles devenues un but inaccessible obscurcissant le véritable objectif que le Réarmement moral était censé poursuivre ? Étaient elles, en l'espace de cinq ans devenues un but en elles-mêmes ? Y a avait-il eu un dérapage, une forme de dérive ?

Certains d'entre nous en ont souffert et ont serré les dents, d'autres se sont découragés, d'autres se sont esquivés sur la pointe des pieds, privant le mouvement de leurs talents, de leur courage et de leur expertise.

Par exemple, un incident m'a personnellement blessée : c'était lors d'une rencontre matinale de 7h30, à Boulogne. L'un de nos aînés m'a posé sans ménagement la question devant la trentaine de personnes que nous étions : « Alors, Anne-Marie, est-ce que vous vivez la pureté absolue ? » J'ai répondu : « J'essaye ». L'expression « j'essaye » laissait planer un doute sur ma façon de vivre. A la suite de cet incident, d'un tempérament scrupuleux, j'ai souvent porté la peur de commettre le moindre écart comme « une écharde dans la chair », mais ma foi et mon engagement solides m'ont permis de dépasser cette expérience douloureuse. Bien des années plus tard, Alain et moi étions à Caux. Alain m'a fortement encouragée à aller parler franchement à la personne qui m'avait blessée. Celle-ci m'a accueillie avec une grande humilité et les larmes aux yeux m'a demandé pardon. Il y avait donc déjà eu une évolution des mentalités.

En me livrant à ce travail d'écriture, l'envie m'est venue de creuser davantage la vie de Buchman, le développement du Réarmement moral et ce qui animait profondément son fondateur. J'ai sorti de mes rayonnages le livre en anglais « Franck Buchman A life », publié en 1985 par Garth Lean, journaliste et écrivain, un proche de Buchman. Je n'avais jamais voulu le lire, je craignais encore d'y trouver des éléments qui justifient la peur que j'avais de lui ! J'y ai lu des témoignages de ses proches collaborateurs, et pas des moindres, sur la façon dont il prenait soin de leur formation, tantôt avec une délicatesse et une générosité infinie, tantôt avec une exigence non moins infinie. Qu'attendait-il d'eux ? Il voulait faire d'eux des hommes et des femmes totalement libérés de toute recherche de l'attention et de l'approbation de qui que ce soit. Cette liberté, c'était cela la pureté absolue. Buchman n'excluait certes pas

l'importance de la droiture dans la sexualité. Mais il est clair que certaines personnes autour de lui n'y ont vu que cet aspect et ont été à l'origine d'une certaine dérive puritaine. Il était temps de revenir à un juste équilibre, à notre époque où le corps d'une femme devient un instrument pour vendre une marque de voiture ou de café ? La pureté, c'est la liberté et non l'esclavage.

\* \* \*

Le Réarmement moral a utilisé des outils qui ont correspondu aux besoins, aux situations, et aux publics des différentes époques ; tenant compte des ressources humaines disponibles.

Le premier des outils, c'est le témoignage de notre propre vie. Les discours ne pourront jamais le remplacer.

Les lieux où les témoignages de personnes venues de tous les continents ont pu se diffuser de manière puissante sont les conférences internationales organisées principalement à Caux en Suisse, à Panchgani en Inde, au Sitio au Brésil. Au moment où le Cambodge était fermé à toute action du Réarmement moral, de nombreuses délégations cambodgiennes de la diaspora ont trouvé à Caux une formation civique et morale. Des sessions particulières ont permis de réunir des responsables de la vie économique, ou des représentants de groupes politiques d'Afrique qui, sur le terrain, s'affrontent militairement. A Caux au contact de personnalités spécialement invitées à partager leur expérience, ils sont arrivés à se rapprocher. Ce ne sont là que des exemples.

Un autre outil très porteur a été le théâtre. Les productions théâtrales naissaient la plupart du temps des témoignages. Ce fut particulièrement le cas de « Chant de l'Asie ».

Ces pièces de théâtre étaient aussi le fruit du talent de certains membres de nos équipes internationales. Ainsi Peter Howard, journaliste britannique qui prit la relève de Frank Buchman après le décès de celui-ci, a écrit des pièces très percutantes, par exemple « Through the Garden Wall ». Traduite en français, « A travers le mur du jardin » a été créée dans un théâtre parisien, avec des acteurs professionnels, dirigés par un metteur en scène professionnel. Il faut également citer les pièces de Jean-Jacques Odier, franco-suisse, dont trois d'entre elles ont mis des jeunes français sur le chemin d'un engagement à long terme. Ces œuvres ont souvent été portées à l'écran, et se sont ainsi révélées des instruments simples et facilement utilisables dans des situations où il était parfois difficile de déplacer une troupe avec son équipe technique et ses décors.

Des films documentaires ont aussi été réalisés à partir de l'interview d'une personne ; par exemple « Pour l'amour de demain », racontant le cheminement la vie d'Irène Laure, a été traduit en plusieurs langues. Ce film, enregistré sur vidéocassette, puis en DVD a largement été utilisé en France, mais, comme je l'ai décrit plus haut, traduit en langue khmère, a circulé au Cambodge où il a même été présenté à la télévision nationale. La liste de ces vidéocassettes ou DVD n'est certes par exhaustive.

Autre outil, utilisable à profusion : les publications, notamment le magazine *Changer*. Il faut rendre hommage à ceux qui y ont contribué avec consécration : Jean-Jacques Odier, Philippe Lasserre, Evelyne Seydoux, Frédéric Chavanne. Aujourd'hui, la communication se fait sur un site internet ([www.fr.iofc.org](http://www.fr.iofc.org)).

Je voudrais aussi évoquer une publication, modeste, à laquelle j'ai participé : « Quinze-Echos ». C'était une lettre de liaison qu'une amie suisse, Eliane Maillefer à l'époque, aujourd'hui Stallybrass, a lancé en 1976. Eliane était basée en France à ce moment-là. « Quinze-Echos » rassemblait les nouvelles communiquées par nos militants à travers la France ou à l'étranger. Il a énormément contribué à souder notre vie d'équipe. Avant d'utiliser l'ordinateur et son imprimante, « Quinze-Echos » était ronéotypé à la main ; une équipe de bénévoles, dames ou messieurs, retraités ou étudiants, venait le plier et le mettre sous pli, coller les timbres. C'était encore une occasion de partager nouvelles et projets. Lorsqu'Eliane a quitté la France et que j'y suis moi-même rentrée après nos longs voyages – ou parfois entre deux voyages – j'en ai repris la production avec le concours, entre autres, de Nathalie Chavanne. Nous avons eu beaucoup de joie à réaliser des interviews de différents militants de l'association, d'où j'ai tiré des extraits pour ce livre-témoignage, et dont certains sont en annexe.

\* \* \*

Depuis sa création jusqu'aux années 1990, la responsabilité du Réarmement moral était portée de façon collégiale, d'abord autour de Frank Buchman et ses proches collaborateurs, puis après son décès par certains d'entre eux qui avaient été les plus formés à préserver l'esprit du mouvement.

Dans les années 1965, une fracture s'est produite aux Etats-Unis à la suite de la création d'un spectacle par de jeunes américains, sympathiques et dynamiques, qui étouffaient peut-être un peu dans un mouvement qu'ils percevaient comme un carcan de vieilles méthodes. Ce spectacle s'intitulait « Sing Out », intraduisible en Français : en mot à mot cela voulait dire « Proclamons-le en chansons ! ». Ce spectacle était au départ très séduisant.

Peut-être y avait-il eu chez certains un désir de prendre en main une nouvelle approche du mouvement, de secouer des traditions et avec elles des valeurs qui pouvaient apparaître dépassées quand le monde changeait à toute allure, tandis que ces mêmes valeurs avaient été porteuses d'espoir auparavant dans des contextes difficiles. Peut-être que d'autres, principalement de l'autre côté de l'Atlantique, voulant rester fidèles à ce qui avait profondément changé leur vie, n'ont-ils pas suffisamment écouté ce que le groupe « Sing Out » voulait exprimer ? Ce n'est pas mon rôle de porter un jugement sur ces faits, mais il est certain que ces jeunes, en allant de l'avant seuls et laissant de côté ceux qui pendant des années avaient porté et financé avec fidélité le travail lancé par Frank Buchman, et poursuivi par Peter Howard, ont remis en question le travail du Réarmement moral, aux Etats-Unis et dans le monde entier.

Or, la force du Réarmement moral réside non seulement dans la solidité de ses valeurs mais aussi dans l'esprit de concertation pour prendre des décisions. Il a fallu plusieurs années pour que des réconciliations se produisent et qu'on retrouve une autorité de référence commune qui ne soit pour autant un organe de direction rigide.

De ces recherches a émergé la création d'un premier « groupe de réflexion et de coordination » représentant plusieurs continents, dont notre coéquipier français Philippe Lasserre a fait partie, représentant la France. Ce groupe a d'abord pris en compte des appels en faveur d'un changement de nom du mouvement. Puis, pour les permanents s'est imposée

la nécessité de s'aligner sur certaines lois ayant cours dans le monde concernant le financement de la santé et une sécurité pour le grand âge.

Un cycle de consultations internationales a ainsi été lancé pour traiter des différents problèmes qui se posaient dans le fonctionnement du mouvement. Cela a conduit à l'idée qu'il fallait créer une structure habilitée à mettre en place les changements à opérer. Il a été décidé de constituer un « Conseil International » d'une douzaine de personnes dont l'engagement était solide et qui représenteraient les pays où était implanté le mouvement. Chaque entité nationale devait proposer des candidats qui seraient élus pour constituer ce Conseil. C'est ainsi que j'y ai été élue fin 1999. Mes fonctions au sein du Conseil international m'ont fait découvrir plusieurs pays de l'Afrique de l'Est - Kenya, Ouganda, Rwanda, Tanzanie, Afrique du Sud - pour recueillir l'avis des équipes locales. Cela pendant qu'Alain parcourait le Cambodge en compagnie de David Channer, le cinéaste britannique qui a produit le film « Pour l'Amour de demain » retraçant la vie d'Irène Laure. Ils se sont aussi consacrés à la diffusion de la vidéo-cassette réalisée à partir de ce film. Ils en ont laissé des exemplaires aux partis politiques cambodgiens, y compris les khmers rouges ; à d'autres personnalités et organismes de la vie politique cambodgienne, aux ambassades. C'est grâce à cette campagne de diffusion que le film a été projeté à la télévision nationale.

Une fois constitué, la première question à laquelle le Conseil international s'est attelé a été la recherche et l'adoption d'un nouveau nom pour le Réarmement moral. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que le mouvement changeait de nom.

Le mouvement, qui s'était appelé « Groupe d'Oxford » à ses débuts, avait pris le nom de Réarmement moral à la suite d'un discours de Frank Buchman, à la veille de la seconde guerre mondiale, alors que l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste s'armaient militairement. La vision de Buchman était que le monde avait besoin d'un vaste mouvement de réarmement moral et spirituel des nations.

Mais l'expression « Réarmement moral », non seulement ne parlait plus aux jeunes générations occidentales mais les rebutait. Le mot « Réarmement » évoquait trop pour elles la « guerre » et, après les événements de 1968, elles ressentaient le mot « moral » comme moralisateur. Je me souviens d'un jeune homme qui me disait à Caux : ne croyez pas que nous sommes systématiquement contre des valeurs morales mais nous ne voulons pas qu'elles nous soient imposées, nous voulons être libres de les accepter de notre propre choix. Les Eglises faisaient face à la même question.

Le Conseil international a organisé plusieurs consultations dont la mission a été de proposer des appellations qui reflèteraient la nature de l'action du mouvement et seraient en cohérence avec ses valeurs essentielles. Ces noms devaient être traduisibles en différentes langues. Dans la multitude des propositions présentées, une idée remportait l'adhésion du plus grand nombre, l'idée de changer soi-même pour que le monde change.

Mentionnons toutefois que certaines équipes ne souhaitaient pas changer de nom, trouvant que « Réarmement moral » répondait parfaitement aux besoins de leurs pays. Ce fut le cas notamment de certains pays d'Afrique.

Finalement c'est lors d'une assemblée internationale à Caux qu'en 2001, le nom « Initiatives of Change » en anglais, « Initiatives et Changement » en français, a été voté. Certains pays ont conservé le nom de Réarmement moral en y accolant le nouveau nom.

Le changement de nom fut bien accepté, surtout par les plus jeunes, même si on a pu noter çà et là quelques regrets.

\* \* \*

Jean Fayet, président de l'association de 1999 à 2011, fut celui qui dut gérer d'autres tournants importants.

La vente de « Boulogne » a été plus ... douloureuse, il faut le dire. Elle avait abrité tant de circonstances historiques, de transformations de vie radicales, d'événements familiaux heureux, ou d'autres qui nous ont fait verser des larmes ; nombre d'entre nous y laissons des parties de nous-mêmes. Beaucoup de membres de l'équipe étaient donc très attachés à la maison et envisageaient avec peine de s'en séparer. Pour Jean Fayet lui-même ce fut une décision difficile. Une phrase clé prononcée par une amie, Lucile Chanteclair, a aidé à passer le cap : « La maison n'est pas la mission ». Nous devons nous concentrer sur la mission.

Ensuite, il a fallu chercher un acheteur ou une acheteuse. Pas une mince affaire ! Le suspens a duré longtemps mais comme toujours la Providence est intervenue. Et cela a presque coïncidé avec la découverte de locaux vétustes que Frédéric, chargé de trouver un nouveau centre, avaient repérés en circulant dans les rues d'Issy-les-Moulineaux sur sa bicyclette. Son penchant pour l'architecture lui a immédiatement fait imaginer comment ils pourraient être aménagés. Et c'est ainsi que Initiatives et Changement s'est installé au 7 rue des Acacias, à Issy-les-Moulineaux.

Après avoir géré l'adoption du nouveau nom, la vente de l'ambassade de Boulogne, Jean Fayet alors Président de l'association française a aussi aidé l'association à franchir ce qui a été un virage culturel important : salarier les personnes chargées de son action. Compter sur des bénévoles dotés de revenus personnels, ou qui devaient s'appuyer sur le soutien d'un réseau de membres, ne pouvait plus être un paradigme d'actualité. Cela avait été l'un des sujets sur lequel le Groupe de consultation avait commencé à se pencher. C'était donc une rupture avec le bénévolat total.

L'Association française a pris des dispositions pour garantir un minimum de revenus à ceux d'entre nous qui étions les plus âgés, chacun recevant une rente estimée en fonction du patrimoine personnel ou des revenus sur lesquels il pouvait compter.

Jean nous a fait comprendre la nécessité d'embaucher un Délégué général pour piloter les activités de l'association et une chargée de mission au moment où était lancée une série de tables rondes réunissant à Caux des protagonistes des conflits dans la région des Grands Lacs africains.

Un autre apport majeur de Jean a été de nous proposer de structurer nos activités en programmes avec un chef de projet, des objectifs bien définis, un plan stratégique. Nous entrions dans une phase de professionnalisation. Cela n'a pas été sans questionnements sur le fonctionnement et la nature même du mouvement.

Chaque méthode a ses forces et ses faiblesses. Le responsable de programme est parfois plus préoccupé de la bonne marche de son activité, de son financement, que du développement personnel de ceux qui y contribuent. Certes, ce n'était pas dans l'esprit de Jean qui aimait profondément les gens. Mais par la force des choses ces programmes, qui ont eu un certain

impact, se sont développés aux dépens de la communauté de vie que nous constituions jusqu'alors. Les personnes qui n'étaient pas impliquées dans les programmes ne trouvaient pas forcément quelle pouvait être leur contribution au sein de l'association. Et par voie de conséquence, un certain nombre de membres ont été moins motivés pour faire des dons financiers au prix de sacrifices, à une association où elles se sentaient marginalisées. En dehors des questions financières, il est important que toute la place soit faite à chacun, et c'est ce à quoi nous travaillons, de façon encourageante me semble-t-il.

Avant de décéder, Jean a écrit un « testament spirituel » daté du 24 mars 2011, témoignant que jusqu'à son départ, il s'est préoccupé de l'esprit et de l'avenir de l'association. Il y écrit entre autres :

« J'ai désiré quitter cette présidence parce que j'estimais qu'aucun pouvoir ne peut occuper plus de deux mandatures sans nuire à l'adaptation nécessaire aux évolutions du temps. C'est de la diversité que vient la richesse et non de l'ancrage dans la tradition. On peut aussi dire que je pressentais la grave maladie qui s'est abattue sur moi au même moment. Pure coïncidence ou réorientation de la mission voulue par mon Maître... Il s'agit d'insister sur le devenir du Mouvement. Notre objectif n'est pas de réaliser des œuvres sociales merveilleuses mais d'unir l'humanité diverse, de la ramener à partager, non pas seulement ses différences de culture mais de remettre en commun toutes ses richesses, susceptibles d'apporter la paix du cœur, la paix de vivre et de mourir, la joie de vivre ensemble, l'amour universel. Pour cela il faut oser dire ce que l'on ressent au fond de nos tripes, que la laïcité ne peut être le refus de parler avec nos différences mais la sagesse d'écouter ces différences, d'accepter en toute humilité que l'option de l'autre est aussi valable, si elle aboutit à ce même amour universel. »

Depuis le départ de Jean, l'association poursuit son activité par programmes. Plus récemment, dans cette éternelle recherche de nouvelles voies pour répondre aux besoins du monde qui nous entoure, la Providence a suscité parmi un groupe de sexagénaires la conviction de redonner à l'association le meilleur du passé et le meilleur de l'époque présente. Que leur conviction porte tous les fruits qu'elle mérite !

## XXIV – ANNEXES - QUELQUES PORTRAITS

Parmi les pionniers, et notamment les permanents qui ont porté le mouvement pendant des décennies, je mentionnerai Claire Weiss-Evans, diplômée de Lettres modernes, qui mettait au service du Réarmement moral ses talents littéraires, mais aussi culinaires ! Michel Koechlin, un ancien de Supelec (Ecole Supérieure d'électricité) ; Christiane Mallet, fille de Robert et Diane de Watteville ;

Michel Sentis maniait tous les outils, du marteau à l'aiguille à broder, tout en consacrant sa vie de catholique fervent à faire tomber les réticences de Rome dans les années 50 à l'égard d'un mouvement fondé par un pasteur luthérien. Il raconte son combat dans l'ouvrage « L'Avenir est au-delà des vagues » et les relations de confiance qui se sont créées depuis. En sont témoins, entre autres, les visites à Caux du Cardinal Franz Koenig, archevêque de Vienne de 1956 à 1985. Jean-Jacques Odier, qui a cherché à formuler dans la langue et la culture française le message du Réarmement moral, fortement marqué par la culture anglo-saxonne, notamment dans les périodiques francophones en étroite collaboration avec Philippe Lasserre qui, en même temps, a assumé d'importantes responsabilités plus tard dans les structures du Réarmement moral international ; et également par son livre « Nous rêvions de changer le monde ».

Sans oublier leurs conjoints dont le rayonnement a été considérable, car le Réarmement moral a été dès le début un état d'esprit qui s'est transmis par les témoignages personnels et l'attention aux personnes.

Il faut également rappeler l'apport de tous ceux qui étaient engagés dans la vie professionnelle : Madeleine et Jean Leininger, Jacques et Denise Jaulmes, Robert et Hélène Carmichael, Philippe et Germaine Schweisguth, Georges et Odette Barrier, et bien d'autres.

La vie de chacun a été un véritable roman, si l'on peut s'exprimer ainsi, et en annexe, figurent quelques-unes de leurs biographies.

Avant de dévoiler ces portraits, je souhaite rendre hommage à trois présidents qu'Alain et moi avons bien connus et appréciés pour leurs charismes personnels. Chacun a été un « fondateur » le temps de sa présidence. Je veux parler de Maurice Nosley, Daniel Dommel et Jean Fayet.

**Maurice NOSLEY**, est devenu président de l'association en 1965. Dans le récit fait plus haut, concernant Maurice Nosley, on peut se rendre compte de l'engagement profond qui l'animait. Sa foi personnelle le portait dans toutes les situations, et au travers de tous les hauts et les bas de la vie. Mais il ne l'imposait jamais.

Déjà en 1996, bien que n'étant plus président, Maurice se posait la question de l'avenir du Réarmement moral en France et dans le monde.

**Daniel DOMMEL** assume la présidence de 1992 à 1999. Sorti de l'Ecole Nationale d'Administration, il était un haut fonctionnaire dépendant du ministère des Finances. Comme vous l'aurez lu, c'est ce qui lui a permis de faire la connaissance de M. Son Sann, chargé en



1953 des discussions sur les questions monétaires du Cambodge. On aurait pu croire qu'il allait aborder sa charge de président tout d'abord sous l'angle financier. Il était certes d'une rigueur *pointilleuse* dirons-nous avec une pointe de taquinerie. Mais il n'en était rien.

J'aurais aimé citer ici intégralement une intervention que Daniel Dommel a faite à Caux le 10 juillet 1988, hélas ce serait trop long. Je me résous à en sélectionner un passage.

« Les récits entendus ici, souvent de la bouche même de ceux qui en avaient été les acteurs ou les témoins, ont apporté de très nombreux exemples, dans tous les domaines de la vie nationale et internationale et dans toutes les parties du monde, de changements personnels de comportement qui avaient contribué à résoudre ou à éviter des conflits.

« Quelles sortes de changements ? Souvent, très souvent, un mouvement de sincérité pour reconnaître des fautes commises et en demander pardon... Quelles sortes de changement encore ? Une attitude de réel respect envers l'interlocuteur. Chercher avec lui une solution qui soit ressentie comme juste de part et d'autre plutôt que de jouer sur le rapport de forces.

« L'expérience montre que ce changement est souvent contagieux et que c'est là que se crée l'unité. Une unité qui vient d'une communauté d'attitudes et non d'une uniformité d'idées. Le Réarmement moral ne donne pas la solution des problèmes. Il offre un moyen pour la trouver. Ce n'est pas une doctrine à prêcher, c'est une expérience à partager.

« Ni les Eglises ni les partis politiques n'ont à craindre d'y trouver un rival. Il évite de créer des structures, il ne recrute pas d'adhérents. Suivant l'expression d'un vieil ami écossais, le Réarmement moral ne met pas les gens dans un mouvement, il met le mouvement dans les gens. Ou, si l'on préfère, il met les gens en mouvement.

« Mais un mouvement qui affecte toute la personne, tous les aspects de la vie. Il y a de bons pères de famille qui se désintéressent du monde extérieur ; il y a des professionnels sérieux qui ne vivent que pour leur travail ; il y a des gens qui passent leur temps à reconstruire le monde parce qu'ils ne parviennent pas à résoudre leurs problèmes privés. A Caux, on reprend conscience de l'unité de la vie, une vie qui n'est pas compartimentée, mais rassemblée. Le mouvement dont il s'agit affecte aussi tout le sens de la vie... »

**Jean FAYET** reprit le flambeau en 1999, venant du monde de l'industrie. Il avait connu le Réarmement moral grâce à ses rencontres avec des ouvriers de l'aéronautique britannique dont l'engagement l'avait touché. C'était un homme de grand courage qui avait su au cours de sa carrière prendre des risques importants pour défendre l'emploi du personnel des entreprises pour lesquelles il travaillait. Il croyait profondément à l'écoute intérieure. Il en vivait. C'était aussi un meneur d'hommes et un formidable pilote pour prendre en main l'association. Avec joie et reconnaissance il fut accueilli comme nouveau président.

C'est lui qui géra les tournants que prit l'association pendant les deux mandats de sa présidence : le changement de nom, la vente de « l'ambassade » de Boulogne, l'embauche de salariés.

\* \* \*

## France Bochet, Enfant de la guerre de 14-18

Bien qu'elle ait appartenu à une génération plus âgée que moi, je me suis rapidement sentie proche de France Bochet. Elle avait le contact facile et joyeux, un peu « titi parisien » qui vous mettait à l'aise rapidement. C'était une excellente pâtissière et quand elle était aux fourneaux, vous l'entendiez chanter tout son répertoire des chansons à la mode de sa jeunesse : « Sous les ponts de Paris » ... On pouvait s'imaginer dans un bal musette sur les bords de la Marne !

Elle a été l'une des premières permanentes du Réarmement moral en France. Elle n'avait jamais connu son père blessé mortellement au front en 1914. Son enfance a été heureuse malgré les privations que les circonstances ont imposées à sa mère, qui avait déjà deux autres enfants. Ses grands parents l'ont beaucoup aidée. Dans une petite brochure qui lui a été consacrée, elle raconte : « Par mon frère, nous avons fait la connaissance d'un patronage de la Mission Populaire Evangélique. Ma mère était contente de nous y savoir car en ce temps-là il existait peu de lieux d'accueil pour les jeunes. Nous faisons du scoutisme et nous recevions une instruction religieuse. Ma sœur aurait aimé devenir institutrice mais, faute de moyens, ma mère n'a pas pu lui faire faire les études. Quant à mon frère, il a suivi dès l'âge de douze ans un apprentissage de dessinateur industriel. De mon côté, j'étais plutôt paresseuse et j'ai quitté l'école à seize ans avec le brevet commercial.

« J'ai travaillé pendant deux ans dans une entreprise fabriquant vaisselle et appareils ménagers, puis quinze ans dans les bureaux d'une usine métallurgique. J'ai suivi avec grand intérêts les luttes sociales des années 30, sans pourtant y être mêlée. Nos ateliers de Paris n'ont jamais fait grève et nous avons bénéficié des retombées de 1936. C'était une maison calme, un peu rétrograde, dirions-nous aujourd'hui.

« Pendant la seconde guerre mondiale, cette entreprise dépendait de l'industrie de l'armement et les ateliers travaillaient à 100%. C'est là que j'ai fait une expérience qui aurait pu mal tourner et où j'ai découvert les situations de conflit dans le monde du travail. Après la défaite de 1940, trois autres jeunes femmes et moi-même avons demandé une augmentation. La réponse d'un des patrons fut catégorique : Impossible, les Allemands l'interdisent. La moutarde nous est montée au nez et nous avons décidé de nous syndiquer. La CGT nous paraissait la plus combattante et nous sommes allées nous y inscrire. Nous ignorions que le syndicat était entré dans la clandestinité. Mais il a pu agir par l'intermédiaire de l'Inspection du travail et nous avons eu la surprise d'une substantielle augmentation ! »

France a activement contribué à l'action du Réarmement moral, entre autres en osant monter sur les planches pour jouer dans l'une ou l'autre des nombreuses pièces de théâtre montrées dans le nord de la France pour aider à résoudre les conflits sociaux dans les usines textiles. Plus tard, elle est devenue l'amie de femmes africaines, parfois parmi les premières membres du parlement de leur pays.

Lorsqu'Alain et moi nous sommes mariés, c'est à France que j'ai demandé d'être mon témoin.

## Jean et Madeleine Leininger

### La Providence à l'oeuvre

La vie de Jean et de Madeleine a été une succession d'interventions de la Providence et d'épreuves comme dans chacune de nos vies. Madeleine est décédée bien avant Jean. Après son départ, Jean a tenu seul son ménage, avec l'aide d'une personne handicapée, Paulette, que le père de Madeleine avait recueillie et cachée pendant la guerre car elle était juive. Quand j'ai relu l'interview que Nathalie Chavanne a fait de Jean dans la lettre interne mensuelle *Quinze Echos*, j'ai été si émue que je me suis décidée à en donner ici de larges extraits.

La rencontre de Jean et Madeleine : « C'est venu comme une lumière extraordinaire, par une belle nuit étoilée, à l'approche du printemps. On était en 1940, avant l'entrée des Allemands en Hollande. J'étais sergent et, avec un petit groupe d'hommes, nous étions partis en avant-poste dans une forêt du nord de l'Alsace. La pensée s'est imposée à moi : celle qui a aidé ta mère va devenir ta femme.

« Effectivement, Madeleine était entrée discrètement dans ma vie par l'intermédiaire de ma mère. Elles s'étaient rencontrées au Temple du Vésinet que ma mère fréquentait. Ma mère m'a dit à quel point Madeleine, même toute jeune fille qu'elle était, lui avait apporté la paix au milieu de ses tourments. En effet, ma mère avait quitté mon père pendant la guerre pour se marier avec un autre homme. En ce qui me concerne, je n'avais jamais rencontré Madeleine qu'en de brèves occasions. J'avais eu des aventures avec d'autres femmes. Madeleine tranchait fortement dans le paysage.

« Quand mon régiment est allé au repos dans les Ardennes, j'ai donc écrit ma lettre de demande en mariage. Je n'ai eu la réponse que longtemps après. Avec l'invasion allemande, Madeleine avait dû quitter la maison familiale de Chatou. Bien qu'elle ait éprouvé des sentiments à mon égard, sentant que ma vie n'était pas droite, elle n'était pas prête à dire « oui » tout de suite. Quand nous nous sommes retrouvés bien plus tard, il a fallu refaire connaissance. Elle m'a beaucoup parlé d'elle-même. Moi, j'ai dû être honnête sur ma propre vie. A un moment donné, elle a senti monter en elle la confiance et elle m'a dit « oui ». Nous nous sommes mariés le 16 octobre 1940. »

Nathalie demande à Jean de lui parler de son père : « Enfant, je ne l'ai pas connu. J'avais 4 ans en 1914, lorsqu'il a été mobilisé. A la fin de la guerre, en 1918, ma mère l'a quitté. Hélas, la guerre a ainsi érigé des murs dans bien des familles. Mon père était géomètre du cadastre dans les Vosges. Cela nous a valu d'habiter le château d'Attigny. Il y avait un immense parc. Nous recevions les soldats qui étaient sur le front. Ma mère, belle femme, était très bonne musicienne et beaucoup de musiciens venaient chez nous. L'un de ces visiteurs qui avait une belle voix est devenu mon « beau-père » ...

« Ma mère a décidé de s'installer avec ce monsieur et elle a quitté mon père mis devant le fait accompli. Il y a eu divorce officiel. Mon beau-père était un homme courageux qui a fait le nécessaire pour que nous ayons ce dont nous avions matériellement besoin. J'ai toujours eu du respect pour lui mais il m'inspirait une certaine crainte car il pouvait être violent par moments.

« Mon père aussi a fini par se remarier. Fernande, qui est devenue ma belle-mère, était la trésorière-payeur pour tous les fonctionnaires de l'Etat dans le département des Vosges. »

En 1956, par suite d'une erreur de la poste, Jean a retrouvé la trace et l'adresse de son père. Et rendez-vous a été pris. Il a décidé de lui demander pardon pour la haine qu'il ressentait à son égard pensant qu'il avait abandonné sa famille. Madeleine et lui, ainsi que deux de leurs enfants, sont partis rencontrer le père de Jean. « Je n'oublierai jamais le moment où nous nous sommes aperçus. Nous sommes allés l'un vers l'autre. Je lui ai tendu les bras, il m'a ouvert les siens. Il a dit : j'ai été égoïste. Effectivement, ma mère s'était souvent plainte de son absence. Il s'attardait souvent au café des villages où il travaillait, il jouait aux cartes. Il est mort six ans plus tard. Mes demi-frères sont devenus mes frères. »

A ces histoires d'amour s'est ajouté l'amour de la montagne. Après des entraînements à Fontainebleau avec l'un de ses frères, il y a eu Chamonix, les grands sommets des Alpes, mais Jean avait besoin d'aller toujours plus haut. En 1936, ce fut l'Himalaya, avec tout ce que comporte la préparation d'une telle ascension. Cela prenait plusieurs mois. Avec ses camarades, ils auraient bien fait l'Everest, mais c'était la chasse gardée des Anglais !

Avant l'amour de la montagne, il y avait l'amour de ses élèves. Jean était instituteur. L'Education nationale lui avait donné la possibilité de devenir professeur de mathématiques.

Mais Madeleine l'a conduit vers un engagement encore plus grand : un engagement au service du monde par sa rencontre avec le Réarmement moral. Jean et Madeleine se sont pleinement investis au sein du mouvement. L'engagement de Jean a beaucoup modifié son attitude d'enseignant. Il a appris à regarder ses élèves comme des êtres humains dont il devait prendre la responsabilité. De ce fait, il a noué des relations avec les parents qui trouvaient un enseignant animé d'un réel souci de leurs enfants, prenant le temps de leur rendre visite, de discuter avec eux pour trouver ce qui pouvait être fait pour « décoincer » l'un ou l'autre. Il était souvent appelé pour donner des répétitions de mathématiques. C'était aussi une occasion de déborder sur les sujets de tensions qui peuvent exister entre un adolescent de 13 ans et son père, par exemple. Les parents l'appelaient quand le jeune fuguait ! On a une fois retrouvé l'un d'eux à Marseille. Jean rayonnait à Rueil-Malmaison où il enseignait.

Puis il s'est impliqué dans les entreprises de la région. C'est dans cette région de la boucle de la Seine qu'Alain l'a connu alors qu'il était directeur de l'agence de l'American Express au SHAPE, tout proche. Ensemble, pleins d'audace, ils ont œuvré pour contribuer à résoudre des conflits sociaux, ou des tensions entre élus des différentes communes. Au fil des années, Jean a appris à aller à l'assaut des sommets de la vie.

Jean a été le tout premier président de l'association nouvellement créée en 1952.

## Christiane Mallet

### Victoire

Christiane Mallet-Watteville était la fille de Diane et Robert de Watteville. Elle est née le 23 novembre 1918, ce qui lui valut d'être prénommée Christiane Victoire ! C'était le jour où

l'armée française était entrée dans Strasbourg. Journée de liesse pour la population. L'Alsace redevenait française.

Christiane a grandi dans la maison de Boulogne, devenue ambassade pour le Réarmement moral. « Je devais avoir 15 ans quand mes parents ont connu le Réarmement moral, raconte-t-elle. Celui qui est venu en parler à mon père était très beau, alors ça m'a beaucoup plu ! On est ainsi fabriqué ! Puis j'ai trouvé que c'était une bonne chose parce que ça rendait ma mère plus facile à vivre. A 15 ans, même quand on a une mère épatante, on est toujours agacé par elle. Le jour où ma mère m'a fait des excuses, j'ai trouvé que c'était sublime. Je n'ai pas eu d'élément vraiment déclencheur, mais peut-être que c'est à cette époque-là, à la faveur de quelques réunions de jeunes et de certaines exigences perçues, que j'ai tout à coup eu la notion de quelque chose de plus absolu. J'avais menti à mes parents à bien des reprises et j'ai eu le courage de le leur avouer. J'ai commencé à comprendre que l'honnêteté absolue était libératrice.

« Mais à 18 ans on sort, on rencontre des garçons, on a envie de plaire. Je trouvais que le Réarmement moral était très austère sur certains points. Même si c'était formidable, j'ai décidé qu'il fallait en prendre et en laisser. Alors j'ai pris et j'ai laissé. Paradoxalement, j'étais tout à fait décidée à en faire partie. J'ai trouvé que c'était un merveilleux instrument pour m'aider à appliquer ma foi.

« Je me suis mariée le 15 mars 1939. Hitler entrait en Tchécoslovaquie. On avait l'impression d'être entraînée dans un tourbillon. Bientôt j'étais enceinte. Isabelle est née, elle n'a pas respiré tout de suite et il en est resté de graves séquelles. Ensuite, ce fut la capitulation, la mobilisation, puis l'occupation. Le Réarmement moral paraissait bien loin. »

Christiane a traversé la vie qu'ont traversée bien des mères de familles françaises. Les difficultés de la vie quotidienne, les queues, la naissance d'un autre enfant, la mort d'un frère au front, un mari engagé dans la Résistance. La libération est arrivée. Petit à petit des amis du Réarmement moral sont réapparus. « J'étais très mal à l'aise parce que je l'avais relégué loin de mon horizon. »

C'est finalement Isabelle, profondément handicapée, qui a été l'élément déclencheur. A la recherche d'une institution où elle aurait pu être prise en charge, Christiane s'est rendue en Suisse, se rapprochant ainsi d'amis engagés dans l'aventure de Caux. Elle a découvert l'écoute intérieure. Elle est elle-même allée à Caux l'été 1947. A sa stupéfaction, elle y a trouvé son frère aîné, Jean. Elle a retrouvé la vision d'un monde à reconstruire.

Malheureusement, son mariage ne marchait pas bien et, en 1950, ce fut le divorce. Puis son père eut la conviction de reprendre la maison de Boulogne louée pendant la guerre pour en faire une ambassade du Réarmement moral. Plus tard, elle a fait partie d'une équipe qui s'est rendue en Allemagne. « C'était passionnant... mais il y avait ce coup de poignard qui me revenait souvent au cœur. Etant divorcée, n'ayant que des échecs dans les mains, j'avais le sentiment que je n'avais plus rien à dire. Puis j'ai pensé que le monde était rempli de gens qui avaient connu des échecs dans leur mariage et que cela faisait pas mal de frères et de sœurs avec lesquels je pouvais parler. Je l'ai fait. »

Des gens à qui parler, Christiane en a connus et aidés beaucoup, en France et dans le monde. En 1980, elle est venue avec nous au Liban pour la première fois. Elle y retournera. Dans

l'église des Croisés, à Byblos, elle a fait une alliance avec ce pays, ce coin de terre. « C'était plus que le Liban, c'était le Moyen Orient que j'ai continué à porter dans mon cœur. »

Christiane est devenue ma meilleure amie. Elle est décédée en 2019. Elle avait pu fêter ses 100 ans, entourée de toute sa famille.

\* \* \*

## Charles Danguy

### L'homme qui voulait mettre les gens en relations

Nous sommes en 1967. Alain vient d'être nommé à Verdun par l'American Express. Son engagement solide comme un roc, il utilise cette nouvelle affectation pour contribuer à apporter un climat différent à la France à partir de son quotidien. Ville qui a été le théâtre de la plus meurtrière des batailles de la première guerre mondiale, Verdun semble être aujourd'hui une petite ville sans histoire, mais qui porte à jamais les cicatrices de cette guerre. Après avoir pris contact avec les principales personnalités de la ville de Verdun, Alain décide d'y présenter le film nouvellement réalisé par le Réarmement moral, « Le Couronnement de ma vie ». Il avait besoin de camarades d'équipe.

De père français, de mère suisse, rentré depuis peu des Etats-Unis, Charles Danguy s'offre alors pour venir l'aider et convainc un fonctionnaire de la CECA, Bernard Zamaron, de se joindre à eux quand son travail lui en laisse le temps.

Le chapitre du présent ouvrage, consacré à cette action à Verdun, présente un bref résumé de la vie de Charles Danguy, et de son installation en Lorraine plus tard avec celle qui est devenue son épouse, Juliette Laure. Mais je ne peux m'empêcher d'en dire davantage à la suite de ce que m'a rapporté récemment Olivier Coustaury, membre du Conseil d'Administration d'Initiatives et Changement France.

Lors d'une visite à la maison de retraite près de Mâcon où Charles vit à présent, Olivier pose sur la table son téléphone portable en mode enregistrement video-audio alors que Charles parle à bâtons rompus avec lui. Il m'apporte ce qu'il a récolté. Nous avons pensé tous les deux qu'il fallait inclure le récit de Charles dans cet ouvrage car il fait partie des « anciens » du Réarmement moral en France et son récit est un témoignage rare. Charles a aujourd'hui 91 ans. Quand il raconte, son regard pétillant et lumineux lui en donne plutôt 70, si ce n'était son pas plus lent.

Son père était co-directeur d'une fabrique de montres à la Chaux-de-Fonds, dans le massif du Jura suisse, connue comme la capitale de l'horlogerie helvétique et à ce titre est inscrite au Patrimoine mondial de l'Unesco. Charles se prépare à devenir vendeur des montres Admes. La formation que lui donne son père, homme de relations humaines, lui apprendra ce qui sera

au cœur de la vie de Charles : mettre les gens en relation les uns avec les autres par une écoute mutuelle, et une écoute avec leur conscience.

Mais Charles a une passion personnelle : ce ne sont pas les montres, mais les trains. Il fut un temps où Charles pouvait vous dire sans hésitation et dans la minute les horaires des trains à travers toute l'Europe ! Aussi n'est-ce pas surprenant qu'un ami de la famille, Henri Borel, lui propose de découvrir Caux. Comme je l'ai raconté plus haut, M. Borel a dû mentionner discrètement à ses amis de Caux la passion de Charles pour l'organisation de voyages. Aussi, lorsque Charles arrive à Caux, en pleine conférence d'été à laquelle participaient au moins 1600 personnes, est-il « entraîné » vers le bureau des voyages où il aide les participants de tous les continents qui ont besoin de conseils pour leurs déplacements.

M. Borel avait un fils, Serge, lui aussi engagé à plein temps dans le travail du Réarmement moral, comme sa sœur, Marie-Claude, qui tout en étant responsable de l'entretien des chambres pendant les conférences d'été, a été en maintes occasions, comme la Française Françoise Chauchat-Caubel, accompagnatrices d'Irène Laure sur tous les continents. Serge, au début de son mariage avait repris toute l'administration de Caux, quand il est tombé, en pleine conférence de Caux, foudroyé par une crise cardiaque. Un terrible choc pour sa famille et ses nombreux amis. Serge avait deux enfants encore bien jeunes. Un terrible choc pour les responsables de Caux, en pleine restructuration. D'autres ont pris la relève de ce travail considérable. En effet, cela impliquait de revoir nos structures, de négocier avec le gouvernement suisse, au pied levé. Rien ne s'arrêtait pendant un été de conférence à Caux.

Récit de Charles : « Un de mes collègues au bureau des voyages, Fredy Bodmer, était Suisse. Il a plus tard bifurqué dans la vie professionnelle. Il est entré dans la police. Un autre venait de Malte. Deux Britanniques et un Australien complétaient l'équipe.

« Nous avons notre méthode de travail. Lorsque nous arrivions le matin, avant l'heure d'ouverture du bureau, nous prenions le temps d'un moment de silence et de partage de nos principales pensées. Nous aimions les cas difficiles notre but étant de rendre service aux congressistes qui font appel à nous. Surtout, nous nous efforcions d'aider nos « clients » à trouver la direction intérieure pour leur plan de voyage. Pas seulement leur envie, mais ce qui est juste. Les cas difficiles, nous en avons eus !

« Par exemple, ce pasteur d'Afrique du Sud, pas très agréable. Il arrive dans le bureau un vendredi et nous dit : « Dimanche matin, il faut que je sois à l'église à Johannesburg, débrouillez-vous ! » Heureusement nous avons de bonnes relations avec Sabena à Genève. Je ne sais pas ce que l'employée a fait pour réserver une place. Le lendemain, quand il revient dans notre bureau, nous lui annonçons : « Voilà votre place ! » Il est ébahi. Il ne nous a pas remerciés. Quand il sort du bureau, mon copain et moi, nous nous recueillons en se demandant ce que nous pouvions faire pour lui ; il était de ceux qui débarquent dans le bureau avec une terrible pression, et nous, nous devons décompresser !

« Il y a aussi les contacts avec le chef de gare de Caux. Un caractère parfois pénible mais toujours conciliant. Il y avait parfois des tensions entre lui et les gens qui viennent à Caux. Question de langues et de mentalités. Parfois, je préférais aller parler avec lui plutôt que

d'assister à une conférence. On s'installe dans son bureau et on parle de banalités ! Mais c'est comme ça qu'on atténue ces tensions.

« Quand je me suis fiancé et que nous avons pensé faire la réception de mariage à Caux, j'en ai parlé avec le chef de gare. Je ne voulais pas que les gens montent à Caux en voitures, mais en train et le chef de gare m'a dit : « M. Danguy, c'est votre journée. Vous me donnez vos ordres et j'obéis ! » Les gens sont arrivés à l'église à Montreux, puis en train à Caux.

« Un jour, Frank Buchman a l'idée : « On emmène tout le monde à Gruyère ! » Il faut trouver des cars pour 300 personnes. Complètement une folie ! Un défi à relever. Nous l'avons fait, et tout a été parfait !

« Pour moi, il fallait que je sorte souvent de Caux. J'étais heureux lorsqu'il fallait se lever à 4h du matin pour aller à Genève chercher des gens qui arrivaient à l'aéroport. Une fois, j'ai dû le faire pour aller chercher un couple de Japonais. J'avais deux heures à attendre. J'en ai profité pour aller voir ma mère. Nous avons pu passer deux belles heures ensemble. Si je n'avais pas saisi cette chance d'aller chercher ces Japonais, j'aurais raté cette dernière rencontre avec ma mère !

« Voilà, j'ai passé beaucoup de temps dans ce bureau des voyages. Dans d'autres tâches je ne me sentais pas à la hauteur. Là, je maîtrisais un peu le sujet. Il fallait surtout penser aux gens. J'essayais de répondre à leurs attentes, du moins ceux qui passaient dans notre bureau. Je ne sais pas si j'ai réussi, mais j'ai essayé. C'était une façon de vivre qui demandait beaucoup de flexibilité. La sensibilité aux gens qui sont en face de vous. Je n'oublierai jamais comment on m'a accueilli au bureau des voyages où tout fonctionnait sur la base du moment de silence. Cela m'a donné une solide base pour ma vie sans oublier certaines joies. »

Un regret ? Oui, un : Je n'ai pu prendre le Transsibérien !





Charles Danguy, chez nous à Paris, en 2019



« Pour que l'arc-en-ciel après l'orage scelle nos liens fraternels »  
Poème « Le Sourire de l'Apsara » (Son Soubert)

## TEXTE QUATRIEME DE COUVERTURE

A une époque où l'on désespère souvent de trouver des solutions aux grandes crises qui ébranlent le monde, où l'individualisme semble régner et où l'engagement prend facilement des formes de révolte, Anne Marie Tate propose un autre chemin, riche de l'expérience d'une vie entière.

Elle a vingt-trois ans en 1959 quand elle donne sa vie à une cause fondée sur la conviction que la paix dans le monde, ce sont des hommes et des femmes qui deviennent différents. Avec son mari Alain, en France et dans le monde, elle fera partie d'équipes qui engagent dans le dialogue des ennemis de toujours, gardant ainsi entrouverte la porte de l'espoir en un monde apaisé.

Fous, direz-vous ? Sans doute l'étaient-ils un peu pour s'atteler à ces sujets "plus grand(s) que nous-mêmes » ; depuis les combats syndicaux dans leur propre pays jusqu'aux efforts désespérés des pays du Sud-Est asiatique dans la deuxième moitié du 20ème siècle pour sauver la démocratie, mais aussi au Liban en pleine guerre civile ou parmi les « nations » amérindiennes du Canada en mal de reconnaissance par les autorités en place. Mais la méthode fait ses preuves et l'impact est certain. Anne Marie livre ici avec objectivité les hauts et les bas de cet engagement, dont les ressorts peuvent inspirer les militantismes d'aujourd'hui et, qui sait, aider à retrouver un souffle porteur.